U d'/of OTTAWA
39003002112091

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/esthertragdiet00raci

MAI 08 1972

LES CLASSIQUES ILLUSTRÉS.

n. Boyer
m. 8.

JEAN RACINE.

ESTHER,

TRAGÉDIE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Texte revu sur les éditions originales, avec Notices et Commentaire.

PAR

Charles COMTE,
Professeur agrégé au Lycée Condorcet.

EVIII
13.

EUG. DELALAIN
éditeur
PARIS, 115, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 115

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Toute contrefaçon de cette édition sera poursuivie conformément aux lois; tous les exemplaires sont revêtus de ma griffe.

Janvier 1914.

PQ
1895
.C6
1914

AVERTISSEMENT.

Le texte de cette nouvelle édition a été revu avec le plus grand soin sur celles de 1689 et de 1697. Nous n'avons conservé l'orthographe de Racine qu'aux mots où la versification l'exige[1] *et à ceux où elle peut être intéressante pour l'histoire de notre syntaxe*[2].

Quant à la ponctuation et aux majuscules, nous avons suivi le plus possible le texte original, regrettant que l'obligation de ne pas dérouter un lecteur moderne, et surtout un jeune lecteur, nous empêchât de le faire plus fidèlement encore.

Les citations de la Bible auraient pu être multipliées sans peine. Depuis la publication des excellents travaux d'Athanase Coquerel[3] *et de M. l'abbé Delfour*[4], *le difficile, en ce qui concerne cette partie du commentaire, c'est de se borner.*

Nous donnons presque partout le texte latin de la Vulgate, celui que Racine avait sous les yeux quand il faisait, des Psaumes ou des Prophètes, une imitation littérale. Quant au Livre d'Esther, *dont le fond intéresse,*

1. Vers 678, 890, 947.
2. *Préface*, page II, ligne 2; vers 410, 489, 1106.
3. *Athalie et Esther de Racine, avec un commentaire biblique*; Paris, 1863.
4. *La Bible dans Racine*, Paris, 1891.

en général, plus que la forme, la traduction française devait suffire.

*Il nous a semblé, en outre, qu'au lieu de morceler ce récit au bas des pages, il y avait avantage à en présenter toute la trame avant l'*Esther *de Racine. Il sera aisé de le reprendre en détail quand on étudiera la tragédie scène par scène.*

La traduction française est celle de Le Maistre de Sacy[5]*, qui nous retient dans la bonne langue du XVII*e *siècle. Racine l'a vue paraître, et, à coup sûr, c'était celle qui allait le mieux à son cœur. Nous la citons d'après l'édition de Paris, 1714 ; les chiffres des citations sont ceux de la Vulgate, ce qu'il est bon de noter pour les Psaumes.*

*Nous n'avons pas à parler autrement de notre travail, mais il nous plaît de louer les soins libéralement consacrés par M. Eugène Delalain à la préparation de cette édition d'*Esther*, que de nombreuses illustrations, documentaires et artistiques, rendront plus instructive et plus attrayante.*

C. C.

5. Voir la Notice, § 8 ; p. XXVII, note 2.

N. B. — Dans le commentaire, les numéros des vers d'ESTHER, indiqués pour des rapprochements grammaticaux, historiques, etc., doivent être considérés comme des renvois aux notes de ce commentaire aussi bien qu'au texte de Racine.

PORTRAIT DE RACINE.

D'après le tableau de Santerre, gravé par Edelinck.
Bibliothèque Nationale : Estampes.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

JEAN RACINE.

I. **Enfance de Racine. — Port-Royal.** — Jean Racine naquit en 1639 (le 20 ou le 21 décembre), à la Ferté-Milon[1], où son père était contrôleur du grenier à sel. Il perdit sa mère, Jeanne Sconin, un an après sa naissance, et connut à peine son père, qui mourut en 1643. L'enfant fut d'abord élevé par sa grand'mère paternelle, Marie des Moulins. Celle-ci avait une fille et une sœur religieuses à l'abbaye de Port-Royal, si célèbre dans l'histoire du Jansénisme[2]. Devenue veuve en 1649, elle s'y réfugia elle-même, et le jeune Racine fut envoyé au collège de la ville de Beauvais.

Il en sortit en 1655, et entra à la maison des Granges, voisine de Port-Royal-des-Champs, dans laquelle de pieux solitaires, l'helléniste Lancelot, le moraliste Nicole, l'avocat Antoine Le Maistre et le médecin Hamon, dirigeaient l'éducation de quelques jeunes gens, fils de leurs amis. Grâce à Lancelot, il acquit une connaissance approfondie de la langue et de la littérature grecque : un de ses plus agréables passe-temps était de parcourir les bois de l'abbaye

1. Dans le Valois (Ile-de-France), aujourd'hui dans le département de l'Aisne.

2. Doctrine religieuse, concernant la Grâce, que Jansen (ou Jansénius) évêque d'Ypres, attribuait à Saint Augustin. Après avoir causé, dans l'Église de France, de violentes et interminables querelles, elle fut condamnée par le Pape, et les Jansénistes furent persécutés par Louis XIV. — Port-Royal était le nom d'un vallon près de Chevreuse, où se trouvait un monastère de Bernardines, qui s'appela Port-Royal-des-Champs quand les Religieuses eurent une autre maison à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques. Elles étaient suspectes de jansénisme. En 1709, Louis XIV fit démolir et raser Port-Royal-des-Champs. L'église même fut abattue, et le cimetière profané. Les bâtiments de la maison de Paris existent encore aujourd'hui, sur le boulevard qui porte le nom de Port-Royal : c'est l'hospice de la Maternité.

en lisant dans le texte les tragédies de Sophocle et d'Euripide. Il composait des vers latins, et s'essayait déjà dans la poésie française, en décrivant les divers aspects du paysage de Port-Royal.

II. **Sa jeunesse à Paris.** — En 1658, il alla faire sa philosophie au collège d'Harcourt[1] à Paris. Il commença à se faire connaître en 1660, par une ode sur le mariage du Roi, *la Nymphe de la Seine*, qui lui valut une gratification de cent louis. Le théâtre l'attirait. Cette année-là, il présenta aux comédiens du théâtre du Marais, une pièce qui ne fut pas jouée, et, l'année suivante, il en entreprit une autre pour le théâtre de l'Hôtel-de-Bourgogne[2].

III. **Racine à Uzès.** — La vie qu'il menait alors, ses relations avec les comédiens et les comédiennes, inquiétaient fort sa famille. On réussit à l'arracher à Paris, et il se rendit, en 1661, à Uzès, auprès de son oncle, le vicaire général Antoine Sconin, qui lui promettait un « bénéfice[3] », s'il entrait dans les ordres. Il fallait étudier la théologie : or, par les lettres qu'il écrivit d'Uzès, on voit que la théologie le captivait moins que les vers. Il partit d'Uzès, sans être nanti d'aucun bénéfice ; mais, un peu plus tard, il obtint, dans le diocèse d'Angers, le prieuré de l'Epinay (qu'il perdit en 1668), et en posséda d'autres encore pendant plusieurs années.

IV. **Retour à Paris. — Les « quatre amis ».** — De retour à Paris, en 1663, il écrivit une ode *Sur la convalescence du Roi* (qui avait eu la rougeole) et reçut une gratification de 600 livres, dont il remercia le Roi par une nouvelle ode : *La Renommée aux Muses*. Ce fut alors qu'il se lia avec Boileau, dont il resta l'ami pendant toute sa vie.

Il devint aussi l'ami de Molière, et déjà il connaissait La Fontaine, agréable compagnon, qui ne l'entraînait pas dans le chemin de la

1. Sur l'emplacement du lycée Saint-Louis.

2. Il y avait alors à Paris trois troupes françaises qui jouaient la tragédie et la comédie : celle de l'Hôtel-de-Bourgogne, près de Saint-Eustache ; celle du théâtre du Marais, dans la vieille rue du Temple, et celle de Molière, qui, après avoir d'abord joué au Petit-Bourbon, entre le Louvre et Saint-Germain-l'Auxerrois, s'installa, en 1661, au Palais-Royal.

3. C'était une charge ecclésiastique accompagnée d'un revenu, lequel pouvait être très élevé.

vertu. Le souvenir de l'amitié qui unit quelque temps les quatre grands poètes a été célébré par La Fontaine au commencement de sa *Psyché*. Ce fut le théâtre de Molière qui représenta, en 1664, la première tragédie de Racine : *la Thébaïde ou les Frères ennemis*. Notre poète imitait Corneille, et ne s'annonçait pas encore comme son rival. Il fit jouer au même théâtre, en 1665, *Alexandre le Grand*. Médiocrement satisfait de ses interprètes, il leur retira sa pièce, la porta au théâtre de l'Hôtel-de-Bourgogne, et se brouilla ainsi avec Molière. Malgré une estime mutuelle de leurs talents, les relations brisées ne se renouèrent pas.

V. **Rupture avec Port-Royal.** — Il faut malheureusement parler d'une autre brouille, qui fait encore moins honneur à la mémoire de Racine. Nicole avait écrit, dans une polémique contre le poète Desmarets de Saint-Sorlin : « Un poète de théâtre est un empoisonneur public. » Racine, très susceptible et très irritable, se crut visé par cette attaque, et publia, en réponse, une lettre aussi méchante que spirituelle contre ses anciens maîtres de Port-Royal, ses bienfaiteurs, alors persécutés ! Des amis de Port-Royal répliquèrent ; Racine allait riposter par une seconde lettre ; les sages avertissements de Boileau l'en empêchèrent, et il se repentit amèrement plus tard d'avoir écrit la première (1666).

VI. **Les premières pièces.** — Le premier chef-d'œuvre de Racine, *Andromaque*, fut représenté en 1667, à l'Hôtel-de-Bourgogne, qui, du reste, joua toutes ses pièces jusqu'à *Phèdre* inclusivement. Le succès en fut éclatant, au point d'alarmer les amis du grand Corneille, et Corneille lui-même. Le jeune poète allait, en effet, dans la peinture des passions, et surtout de l'amour, éclipser son illustre prédécesseur. Dès lors, l'envie ne désarma plus, et Racine l'exaspéra par de nouveaux chefs-d'œuvre.

VII. **Des « Plaideurs » à « Phèdre ».** — De 1668 à 1677, parurent les sept pièces suivantes : *Les Plaideurs* (1668), la seule comédie que Racine ait écrite ; *Britannicus* (1669), publiée avec une préface dirigée contre Corneille ; *Bérénice* (1670), qui fit éclater la supériorité de Racine sur le poète vieilli, celui-ci ayant, cette année même,

donné une tragédie sur un sujet identique ; *Bajazet* (1672) ; *Mithridate* (1673) ; *Iphigénie* (1674) ; *Phèdre* (1677).

VIII. **Racine renonce au théâtre.** — Quand Racine fit jouer *Phèdre* à l'Hôtel-de-Bourgogne, un autre théâtre représenta en même temps la tragédie que Pradon venait d'écrire sur le même sujet. Une cabale, formée par la duchesse de Bouillon et son entourage, assura, contre le grand poète, le triomphe de son indigne concurrent. Racine s'était toujours montré plus sensible aux critiques qu'aux louanges ; en face de l'injustice de ses ennemis et de l'aveuglement du public, il perdit courage et, à 37 ans, dans toute la force de l'âge et du talent, il renonça au théâtre.

IX. **La « conversion » de Racine.** — Sans doute, le temps lui aurait pu faire oublier le déboire de *Phèdre*, mais d'autres raisons l'empêchèrent de revenir sur cette détermination à jamais regrettable : sa conversion, et son entrée en fonction auprès du Roi. La vie de Racine était celle d'un homme de théâtre; elle avait affligé sa famille et ses anciens amis de Port-Royal. Mais il était sincèrement chrétien et n'avait jamais cessé de l'être. Vit-il dans l'insuccès de *Phèdre* une sorte d'avertissement céleste ? Nous ne savons ; ce qui est certain, c'est que, grâce surtout à sa tante, la mère Agnès de Sainte-Thècle, les souvenirs de sa pieuse enfance agirent alors sur son âme avec une force extraordinaire. Non seulement il se réconcilia avec Port-Royal, après être tombé aux pieds du grand janséniste Arnauld, mais il en vint à concevoir une sainte horreur de son passé et du monde où il avait vécu[1]. Il voulait même, au dire de son fils Louis, se faire chartreux Son confesseur lui suggéra une pénitence plus douce ; il se maria (1677). Il épousa Catherine de Romanet, personne fort simple, d'une simplicité qui frisait la sottise. Elle lui donna sept enfants[2].

1. La fin mystérieuse de la comédienne Du Parc (qui était morte en 1668) fit impliquer Racine, onze ans plus tard, dans l'Affaire des Poisons (1679) ; mais on n'a jamais pu croire à sa culpabilité. Quoi qu'il en soit, on a voulu voir dans cette horrible affaire une des raisons déterminantes de la conversion de Racine. Un historien a même placé en 1679 l'apparition de *Phèdre*, qui est de 1677 (Funck Brentano : *Le Drame des Poisons*, p. 295).

2. Deux fils et cinq filles. Le dernier enfant fut Louis Racine, l'auteur des

X. **Racine historiographe.** — Racine était entré en 1673 à l'Académie française. Il était déjà conseiller du Roi et « trésorier de France en la généralité de Moulins[1] », quand, en 1677, Louis XIV le nomma, avec Boileau, aux fonctions d'historiographe. Les deux amis prirent leur tâche au sérieux et suivirent le Roi dans ses campagnes, s'évertuant à monter à cheval, non sans égayer parfois les gens du métier. Mais leur œuvre historique a été perdue, détruite par un incendie.

XI. « **Esther** » et « **Athalie** ». — On voit que la conversion de Racine ne l'enfonça pas dans la retraite ; ses fonctions l'amenèrent au contraire à vivre à la Cour. Il y sut plaire à Mme de Montespan, la toute-puissante favorite ; il y sut plaire ensuite à Mme de Maintenon. Quand celle-ci voulut faire jouer par les « Demoiselles » de la maison de Saint-Cyr, une pièce qui fût écrite à leur intention, elle s'adressa à Racine. Ainsi fut composée *Esther*, tragédie tirée de l'Écriture Sainte, que les élèves de Saint-Cyr jouèrent en 1689, devant le Roi et la Cour. Ce fut un triomphe pour elles, pour Racine, et pour le compositeur de la musique des chœurs, J.-B. Moreau.

En 1691, Saint-Cyr jouait la seconde tragédie biblique de Racine, son plus parfait chef-d'œuvre, *Athalie*, mais sans décors ni costumes, sans rien, à part la musique, qui pût rappeler cette pompe des représentations d'*Esther*, reconnue dangereuse pour des petites filles de couvent.

En 1690, au moment où il achevait *Athalie*, Racine, déjà anobli par ses fonctions de trésorier de France, fut nommé gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Il était alors à l'apogée de sa fortune.

XII. **Dernières années et mort du poète.** — On a souvent parlé d'une disgrâce qui aurait attristé les dernières années de Racine, et même aurait hâté sa fin. C'est une légende : mais il semble bien

poèmes de *La Grâce* et de *La Religion*, qui a laissé des *Mémoires* sur la vie de son père, et d'intéressantes remarques sur son théâtre. Deux des filles se firent religieuses ; une seule se maria.

1. Les généralités étaient les circonscriptions financières de l'ancienne France.

que le Roi lui témoigna quelque froideur, et que son attachement à Port-Royal et ses relations avec les Jansénistes en furent la cause. Aussi dut-il se défendre d'être janséniste dans une longue lettre[1] à Mme de Maintenon (1698). Il n'en avait pas moins payé sa dette de gratitude à la maison qui avait abrité son enfance, en écrivant un *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*. Il est vrai que l'ouvrage ne fut publié que longtemps après sa mort.

Il mourut à Paris, le 21 avril 1699, d'un abcès au foie. Il avait demandé par testament à être enterré à Port-Royal, aux pieds de son ancien maître Hamon. Son corps fut exhumé en 1711, après la destruction de l'abbaye, et transporté dans l'église Saint-Étienne-du-Mont. La pierre tumulaire où était gravée son épitaphe, composée par Boileau, ne fut retrouvée qu'un siècle après, dans une église de village où elle servait de dalle. Elle est allée rejoindre les restes du poète.

XIII. **Œuvres diverses de Racine.** — En dehors des ouvrages de Racine[2] dont nous avons eu à parler au cours de cette notice, il faut encore citer, en vers : une *Idylle sur la Paix*, une traduction des *Hymnes du Bréviaire Romain*, des *Cantiques spirituels* composés pour Saint-Cyr, et quelques *Épigrammes* ; en prose : le discours qu'il prononça à l'Académie française pour la réception de Thomas Corneille. Celui-ci succédait à son frère Pierre. Racine honora la mémoire de Corneille, et s'honora lui-même, par les pages immortelles qu'il consacra à l'éloge du grand homme dont il avait été le glorieux émule.

1. Voir plus loin, p. XLVIII, un fac-simile des premières lignes de cette lettre.

2. En 1697, Racine donna une édition complète de son Théâtre. C'est la dernière qu'il ait revue, et celle, par conséquent, dont le texte a le plus d'autorité.

Au nom du Pere et du Fils et du
Saint Esprit.

Je desire qu'apres ma mort mon corps soit porté a
Port Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le
Cimetiere aux piez de la fosse de Mr. Hamon. Je supplie
tres humblement la Mere Abbesse et les Religieuses de
vouloir bien m'accorder cet honneur, quoy que je m'en
reconnoisse tres indigne et par les scandales de ma vie
passée, et par le peu d'usage que j'ay fait de l'excellente
éducation que j'ay receuë autrefois dans cette Maison
et des grands exemples de pieté et de penitence que j'y ay
veus et dont je n'ay esté qu'un sterile admirateur.
Mais plus j'ay offensé Dieu plus j'ay besoin des
prieres d'une si sainte Communauté pour attirer sa
misericorde sur moy. Je prie aussi la Mere Abbesse
et les Religieuses de vouloir accepter une somme de
Huit cens liures que j'ay ordonné qu'on leur donne
apres ma mort. Fait a Paris dans mon cabinet
le dixiéme Octobre mille six cens quatre vingt dix
huit. Racine

Deux Innocents
herz.

MANUSCRIT DU TESTAMENT DE RACINE.

Bibliothèque Nationale : Manuscrits.

NOTICE SUR « ESTHER ».

1. Racine, de 1677 à 1688. — En 1677, après avoir fait jouer la tragédie de *Phèdre*, Racine, âgé de 37 ans, cessa d'écrire pour le théâtre. *Esther, tragédie tirée de l'Écriture Sainte*, qui parut en 1689, est une pièce composée pour une scène de collège, devenue par occasion un théâtre de Cour.

Ainsi donc, le silence du poète dramatique avait duré douze ans : silence à jamais regrettable, qui a probablement frustré notre littérature d'une demi-douzaine de chefs-d'œuvre[1] ; et il fallut un heureux concours de circonstances, et l'initiative éclairée de Mme de Maintenon, pour attacher Racine à des travaux qui devaient couronner sa gloire.

I. — Mme DE MAINTENON ET SAINT-CYR.

2. Fondation de Saint-Cyr. — Mme de Maintenon, dont l'influence remplaça à la Cour celle de Mme de Montespan, s'était avisée de prendre sous sa protection un modeste pensionnat de jeunes filles, dirigé à Montmorency par deux religieuses ursulines, dont l'une était Mme de Brinon.

En 1682, elle installa les pensionnaires à Rueil ; deux ans plus tard, elle les transféra à Noisy[2] ; dans l'intervalle, elle était devenue la

1. En effet, en moins de dix ans, d'*Andromaque* à *Phèdre*, Racine avait donné au théâtre 7 tragédies et la comédie des *Plaideurs*.

2. Noisy-le-Roy, entre Versailles et Saint-Germain, et non pas Noisy-le-Sec, comme le dit par erreur la Notice de l'édition Mesnard (p. 403).

VUE DE « LA MAISON DES DAMES DE SAINT-CYR ».

Gravure d'Aveline. — Bibliothèque Nationale : Estampes.

femme de Louis XIV. Bientôt, elle obtint du Roi que ces « jeunes et tendres fleurs par le sort agitées[1] », s'épanouiraient sur un sol plus voisin de la Cour, dans un établissement créé pour elles et digne de leur auguste protecteur. L'emplacement choisi fut Saint-Cyr, où la construction de bâtiments grandioses fut dirigée par Mansart.

Les travaux furent poussés avec rapidité, à tel point qu'en août 1686, on inaugurait la « Maison Royale de Saint-Louis » destinée à recevoir 250 jeunes filles, de la noblesse pauvre du Royaume, lesquelles seraient gratuitement élevées et entretenues jusqu'à l'âge de vingt ans.

L'éducation et la surveillance étaient confiées à une communauté nouvelle, celle des « Dames de Saint-Louis », soumise à une constitution et à des règlements particuliers, dont le texte avait été revu par Racine et par Boileau avant d'être soumis au pape. Mme de Brinon était nommée supérieure perpétuelle de l'établissement.

Saint-Cyr était un couvent, mais un couvent ouvert sur le monde, et sans austérités excessives. Les religieuses ne s'y appelaient ni « Sœur », ni « Mère » ; on disait « Madame », en ajoutant le nom de famille. Le soin des « choses essentielles et nécessaires »[2] ne faisait pas perdre de vue les divertissements. On élevait, ou du moins on croyait élever les « Demoiselles » pour la vie mondaine aussi bien que pour la vie religieuse. Mais, en fait, beaucoup d'entre elles, au lieu de quitter la maison, y prononcèrent leurs vœux et n'en sortirent plus.

3. Les pièces de Mme de Brinon. — « Andromaque » à Saint-Cyr. — Cependant l'orgueil de sa haute fortune enflait le cœur de Madame la Supérieure. Mme de Brinon était une âme faible et un caractère impérieux. Elle trônait dans un appartement somptueux, entourée d'une petite cour d'élèves favorites. C'était de plus, un bel esprit : elle avait « une facilité incroyable d'écrire et de parler ; aimait les vers et la comédie[3] ». Elle prononçait des sermons

1. Esther, vers 103.
2. Voir la Préface d'*Esther*, p. 3, note 5.
3. *Souvenirs de la marquise de Caylus*, éd. de Lescure, p. 162.

après les offices, et, pour polir l'esprit des Demoiselles et les former à la diction, elle leur faisait jouer des pièces qu'elle composait elle-même.

Mme de Maintenon en vit une : elle était stupide (comme toutes les autres). Vite, pour tarir cette veine importune, il fut décidé par Mme de Maintenon que le répertoire de Mme la Supérieure serait remplacé par celui de Corneille et de Racine.

Entre ces deux femmes altières, il put se glisser quelque rivalité d'auteurs, et d'auteurs pédagogiques : une des plus terribles ! Racine, dans la Préface d'*Esther*, nous parle des « conversations ingénieuses » que l'on composait pour les Demoiselles. Or, Mme de Maintenon écrivit elle-même quelques-unes de ces conversations, et, si la Supérieure se vit obligée de les faire réciter à ses élèves, il est vraisemblable que ce ne fut pas sans mortification et sans dépit.

La vanité blessée acheva de la rendre insupportable. Ses rapports avec Mme de Maintenon s'envenimèrent : elle oublia la déférence qu'elle devait à sa bienfaitrice et se montra impertinente. On dut la congédier ; elle quitta la maison quelques jours avant les représentations d'*Esther*.

Aux platitudes d'une Bélise de couvent, substituer des œuvres qui devaient devenir classiques dans notre enseignement, c'était fort bien, littérairement parlant : mais il faut reconnaître que ni Corneille, ni surtout Racine, n'avaient écrit pour les jeunes filles, et que certains rôles étaient particulièrement scabreux. On s'en aperçut à Saint-Cyr, quand les élèves jouèrent *Andromaque*.

4. Racine entreprend d'écrire « Esther ». — Ce qui se passa alors entre la fondatrice de Saint-Cyr et l'auteur de ce malencontreux chef-d'œuvre, qui avait enflammé d'une façon inquiétante l'imagination des pensionnaires, on le sait, grâce à une parente de Mme de Maintenon, sa nièce à la mode de Bretagne : Mme de Caylus.

« Elle écrivit à M. Racine, après la représentation d'*Andromaque* : « Nos petites « filles viennent de jouer *Andromaque*, et l'ont si bien jouée, qu'elles ne la « joueront plus, ni aucune de vos pièces. » Elle le pria, dans cette même lettre, de lui faire, dans ses moments de loisir, quelque espèce de poëme moral ou historique dont l'amour fût entièrement banni, et dans lequel il ne crût pas que

sa réputation fût intéressée, puisqu'il demeurerait enseveli dans Saint-Cyr ; ajoutant qu'il ne lui importait pas que cet ouvrage fût contre les règles, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant.

» Cette lettre jeta Racine dans une grande agitation. Il voulait plaire à Mme de Maintenon ; le refus était impossible à un courtisan, et la commission délicate pour un homme qui, comme lui, avait une grande réputation à soutenir, et qui, s'il avait renoncé à travailler pour les Comédiens, ne voulait pas détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui. Despréaux, qu'il alla consulter, décida brusquement pour la négative : ce n'était pas le compte de Racine.

» Enfin, après un peu de réflexion, il trouva sur le sujet d'Esther tout ce qu'il fallait pour plaire à la Cour. Despréaux lui-même en fut enchanté, et l'exhorta à travailler, avec autant de zèle qu'il en avait eu pour l'en détourner. Racine ne fut pas longtemps sans porter à Mme de Maintenon, non seulement le plan de sa pièce (car il avait accoutumé de les faire en prose, scène par scène, avant d'en faire les vers), mais même le premier acte tout fait. Mme de Maintenon en fut charmée, et sa modestie ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'Esther, et dans quelques circonstances de ce sujet, des choses flatteuses pour elle[1]. »

Ajoutons, d'après Racine lui-même, un détail qui peut nous faire déterminer plus nettement, quant à la composition d'*Esther*, l'initiative de Mme de Maintenon. Dans sa Préface, venant à parler des chœurs qu'il a introduits dans la pièce, le poète déclare qu'il a travaillé sur un plan qu'on lui avait donné. Il faut comprendre par là que, sans indiquer aucun sujet, Mme de Maintenon avait demandé à Racine une œuvre dramatique qui pût être non seulement « récitée », comme on disait, mais chantée, et qu'ainsi nous devons attribuer en partie à la fondatrice de Saint-Cyr la restauration du Chœur dans la tragédie française.

II. — LA TRAGÉDIE D' « ESTHER ».

5. Racine et l'Écriture Sainte. — Il n'est pas surprenant que Racine ait cherché dans l'Écriture Sainte une source d'inspiration dramatique, car il en était un des lecteurs les plus fervents. Tous les soirs, nous dit son fils Louis, il lisait à sa famille et à ses domestiques l'Évangile du jour, « que souvent il expliquait lui-même par

1. *Souvenirs de Mme de Caylus*, p. 164-165.

PORTRAIT DE MADAME DE MAINTENON.
Par F. Elle. — Musée de Versailles.

une courte exhortation proportionnée à la portée de ses auditeurs, et prononcée avec cette âme qu'il donnait à tout ce qu'il disait. Pour occuper de lectures pieuses M. de Seignelay[1], malade, il allait lui lire les *Psaumes*. Cette lecture le mettait dans une espèce d'enthousiasme, dans lequel il faisait sur-le-champ une paraphrase du psaume. J'ai entendu dire à M. l'abbé Renaudot[2], qui était un des auditeurs, que cette paraphrase leur faisait sentir toute la beauté du psaume et les enlevait[3]. »

* * *

6. Les prédécesseurs de Racine. — Le choix du sujet d'*Esther* n'avait rien d'original. Il avait déjà tenté, au XVIe et au XVIIe siècle, plusieurs auteurs, dont nous allons rapidement énumérer les productions, sans parler des pièces latines écrites sur ce même sujet.

Aman, « tragédie sainte » par André de Rivaudeau[4], gentilhomme poitevin. Comme chez Racine, chaque acte se termine par un chœur. La pièce, imprimée en 1566, avait été récitée et chantée à Poitiers en 1561.

Esther, par Pierre Mathieu[5], alors principal de collège. Cette tragédie, accompagnée de chœurs, fut jouée, en 1583, vraisemblablement par les élèves de l'auteur. Esther aurait été le sujet d'une tragédie de collège un siècle avant Racine. Il faut d'ailleurs le remarquer : c'est particulièrement dans ce milieu que se fit la renaissance de la tragédie, et les écoliers jouaient devant un public qui, souvent, ne connaissait pas d'autres acteurs.

Aman, ou la Vanité (avec chœurs) par Antoine de Montchrestien, l'un des meilleurs poètes dramatiques du XVIe siècle (1601 ?)

La Perfidie d'Aman, mignon et favori du roi Assuérus[6], imprimée

1. Fils de Colbert ; il fut ministre de la marine, et mourut en 1690.

2. Académicien, ami de Racine et de Boileau.

3. *Mémoires sur la vie de J. Racine :* dans les *Œuvres de J. Racine*, éd. Mesnard, t. I, p. 299.

4. Voir G. Lanson, *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1903, p. 200.

5. G. Lanson, *ibid.*, p. 208.

6. G. Lanson, *ibid.*, p. 229.

sans nom d'auteur en 1617, et jouée en 1622 à l'Hôtel-de-Bourgogne. On y a vu des allusions au meurtre du maréchal d'Ancre.

La Belle Hester, par Ville-Toustain, sous le pseudonyme de Japien Marfrière (imprimée en 1620).

Esther, par Pierre Du Ryer, contemporain de Corneille. Cette tragédie, représentée probablement en 1642, imprimée en 1644, est en cinq actes et sans aucun chœur, non plus que les deux précédentes.

De toutes ces pièces, deux seulement, celle de Montchrestien et de Du Ryer mériteraient quelque comparaison avec Racine. Encore ce rapprochement ne rentrerait-il dans le cadre d'une notice comme celle-ci que si Racine s'était vraiment inspiré de ses prédécesseurs français[1], ainsi qu'il l'a fait ailleurs d'Euripide et d'Aristophane.

Nous nous contenterons donc, après avoir fait l'analyse de la pièce de Racine, de la rapprocher du livre de la Bible qui raconte l'histoire d'Esther.

* * *

7. **Analyse d'« Esther ».** — ACTE Ier. — 1. Esther, femme du roi des Perses Assuerus, retrouve, après une longue séparation, une de ses compagnes d'enfance, Élise, qui est venue la trouver dans son appartement, au palais de Suse, et qui s'étonne du changement extraordinaire qui a élevé jusqu'au trône une Juive captive. La Reine lui raconte son histoire. Orpheline, elle a été élevée par Mardochée, son oncle. Sur l'ordre de celui-ci, elle s'est présentée à Assuérus, qui, après avoir répudié l'altière Vasthi, cherchait une nouvelle épouse parmi toutes les jeunes filles de son royaume, et le choix du roi s'est fixé sur elle. ~~Grâce à Mardochée, elle a pu dénoncer à son époux un complot formé contre la vie de celui-ci par deux domestiques du palais. Mais elle a caché et cache encore son origine.~~ Elle ne cesse de pleurer les malheurs de sa race, et s'est entourée de jeunes filles israélites qu'elle élève elle-même, sans dire à personne qui elles sont, et auprès desquelles elle est heureuse d'oublier sa grandeur.

2. Les compagnes d'Esther, qui forment le Chœur de la tragédie, chantent la patrie perdue et la ruine de Jérusalem.

3. Mardochée se présente, vêtu d'un cilice et couvert de cendre. Il annonce qu'Israël est menacé d'extermination. Le puissant ministre Aman, de race amalécite, et, comme tel, ennemi des Juifs, vient d'arracher à la faiblesse d'Assuérus un édit qui les condamne, et le massacre aura lieu dans dix jours. Il faut

1. Remarquons que Corneille avait résumé en quelques stances médiocres l'histoire d'Esther, voulant montrer, dans ce personnage de l'Ancien Testament, une image anticipée de la Vierge Marie (*Louanges de la Sainte-Vierge*, v. 571-650).

qu'Esther, pour conjurer le péril, aille trouver son époux et lui déclare sa race. Celle-ci objecte que nul ne peut, sous peine de mort, entrer chez le Roi, sans être appelé ; mais Mardochée lui fait comprendre que Dieu lui-même lui ordonne de se sacrifier pour sa patrie. Esther se résout à tenter cette démarche dès le lendemain.

4. Elle adresse à Dieu une fervente prière, lui rappelant les promesses qu'il a faites à son peuple, et le suppliant, pour le salut des Juifs, d'apaiser en sa faveur le redoutable Assuérus.

5. Le Chœur exprime ses alarmes, prévoit les horreurs du massacre, et implore le miracle de l'intervention divine.

Acte II. — 1. Nous sommes dans la salle du trône. Un officier du palais, Hydaspe, confident d'Aman, lui apprend que le Roi a été agité la nuit par un songe effrayant. Ne pouvant retrouver le sommeil, il se fait lire les annales de son règne. Aman est sombre. Il expose le vrai motif de sa fureur contre les Juifs. Ce n'est pas une haine de race ; mais l'un d'eux, leur chef, Mardochée, le brave tous les jours aux portes du palais, et refuse de s'incliner devant lui. Toute la race va disparaître ; cependant il ne saurait attendre dix jours encore la mort de Mardochée. Il est venu demander au Roi l'exécution de son ennemi, et, sûr de l'obtenir, il va faire dresser le gibet de l'insolent.

2. Assuérus sort de sa chambre, suivi d'Asaph, l'un de ses officiers. Il vient d'entendre le récit du complot que Mardochée a découvert.

3. Asaph lui rappelle que celui-ci est resté sans récompense. Le roi veut reparer cette injustice ; il s'informe de son sauveur, et apprend avec stupeur que c'est un de ces Juifs condamnés à périr. N'importe ! Mardochée recevra le prix de son zèle.

4. Le Roi fait venir Aman, dont les avis pourront l'éclairer.

5. Il lui demande ce que peut faire un grand roi en faveur d'un sujet qu'il veut honorer entre tous. Aman, dans son fol orgueil, s'imagine qu'il s'agit de lui-même. Il propose que ce sujet soit mené dans les rues de Suse, sur un cheval du Roi, et que ce cheval soit guidé par le plus grand seigneur du royaume. Assuérus goûte cet avis, et ordonne à son ministre d'aller aussitôt prendre le Juif Mardochée aux portes du palais, et de le conduire à travers la ville. Aman sort confondu.

6. Le Roi se dit qu'une telle récompense, accordée à un Juif, est sans doute inouïe, mais qu'elle est juste, et que, d'ailleurs, ce peuple abominable n'en périra pas moins.

7. Quelqu'un ose entrer. Irrité, le Roi appelle ses gardes. Il voit Esther, avec Élise et quatre jeunes Israélites. Sa colère tombe aussitôt. Cependant Esther s'est évanouie entre les bras de ses compagnes. Il la ranime, la rassure, lui déclare qu'elle est maîtresse de son cœur, et lui accorde d'avance tout ce qu'elle pourra demander. Esther obtient avant tout que le Roi vienne le jour même à sa table, et qu'Aman l'accompagne. Devant ce dernier seulement, elle dira ce qu'elle désire. Ils sortent l'un et l'autre pour écouter la réponse des devins qui doivent interpréter le songe de la nuit précédente.

8. Le Chœur célèbre la puissance de Dieu, qui a calmé le courroux d'Assuérus, déplore l'aveuglement qui livre le Roi au culte de ses fausses divinités, et fait un parallèle entre la vie agitée de l'impie et la paix de l'âme innocente.

Acte III. — 1. Aman et sa femme Zarès sont dans les jardins d'Esther, près de la salle du festin. Aman est plein de honte et de rage : il vient d'être la risée d'un peuple qui le déteste, et de conduire lui-même le triomphe de son ennemi. Sa femme, prévoyant quelque malheur, l'engage à dissimuler son courroux et à fuir la Cour.

2. Hydaspe vient chercher Aman de la part d'Assuérus. Il lui communique la réponse des devins : « Un étranger veut faire périr la Reine. » Aman apprend avec joie que le Roi impute ce projet aux Juifs ; il se rend au festin.

3. Le Chœur dit toute l'horreur qu'Aman lui inspire. Il chante les principales vertus des rois : la justice et l'amour de la vérité.

4. Les convives sortent de la salle du festin. Assuérus exprime de nouveau sa tendresse à Esther ; il la questionne sur son origine, et l'invite à dire enfin ce qu'elle demande. Esther déclare qu'elle appartient au peuple qui doit être exterminé, au peuple de Dieu. Ce Dieu est le maître des Cieux et de la terre ; c'est lui qui a armé le bras de Cyrus, abattu Cambyse, mis Assuérus sur le trône, et dissipé ses ennemis. C'est lui qui a fait découvrir à Mardochée le complot qui menaçait les jours du Roi. Or la haine d'Aman va faire périr l'oncle d'Esther, et, à cause de lui, tous les Juifs, alors qu'Assuérus n'a pas d'esclaves plus fidèles et plus soumis. Le Roi, dont les yeux commencent à s'ouvrir, se retire étonné, après avoir fait appeler Mardochée.

5. Reste seul en face d'Esther. Aman, aussi lâche que cruel, prétend qu'il a été trompé sur le compte des Juifs, et qu'il va se tourner contre leurs ennemis. Le mépris d'Esther lui annonce sa perte ; il la supplie de le sauver.

6. Assuérus voit Aman aux pieds d'Esther ; devant son trouble, il achève de se convaincre de la perfidie du misérable ; et aussitôt il l'envoie au supplice.

7. Puis il donne à Mardochée les biens et la puissance d'Aman. Les Juifs vont être libres, le Temple sera rebâti, et tout tremblera au nom du Dieu d'Esther.

8. Le Roi apprend qu'Aman vient d'être massacré par le peuple ; il révoque l'édit qu'il avait signé contre les Juifs.

9. Le Chœur chante la ruine de l'impie, le triomphe d'Esther, la délivrance des Juifs, le retour à Jérusalem et la reconstruction du Temple, la bonté et la toute-puissance de Dieu.

* * *

8. Le « Livre d'Esther » dans la Bible. — On trouvera plus loin une analyse et des extraits du *Livre d'Esther*. Nous n'en parlerons ici qu'autant qu'il sera utile pour mieux faire comprendre et juger la pièce de Racine.

Ce livre a été écrit en hébreu, comme les autres livres de l'Ancien Testament, et, comme les autres, il a été traduit en grec dans l'ancienne version dite des Septante. Mais, outre la traduction du texte hébreu, le texte des Septante présente des *Additions* assez considérables, incorporées dans le livre, chacune à la place

que semble indiquer l'ordre général du récit. Saint Jérôme, l'auteur de la célèbre traduction latine qu'on appelle la Vulgate, les a traduites, mais, par scrupule, les a rejetées à la fin du livre.

Le fond même du *Livre d'Esther* est donc représenté par le texte hébreu. Racine s'y est conformé en ce qui concerne la trame de l'action, supprimant çà et là, ou modifiant certains détails[1].

Mais Racine ne savait pas l'hébreu. C'est le texte de la Vulgate qu'il avait sous les yeux. Peut-être aussi a-t-il connu la traduction française (faite sur la Vulgate) de Le Maistre de Saci[2].

9. Le personnage historique d'Assuérus. — Nous sommes dans la douzième année du règne d'Assuérus. Or, quel est le roi de Perse que la Bible désigne sous ce nom ? On a beaucoup discuté sur cette question. Le texte grec des Septante donne au roi le nom d'Artaxerxès ; Le Maistre de Saci croyait reconnaître dans les personnages d'Assuérus et d'Esther (dont le nom hébreu était Edissa) ceux de Darius Ier et d'Atossa. Tous les souverains des

1. Dans le *Livre d'Esther*, où il est tenu compte de l'immense étendue de l'empire des Perses, le massacre des Juifs ne doit avoir lieu que onze mois après que l'ordre a été publié à Suse et expédié dans les provinces. N'était-ce pas laisser aux Juifs le temps de se dérober ? Dans Racine, le massacre doit se faire au bout de dix jours.

Quand le Roi, dans la Bible, consulte son ministre au sujet de la récompense dont il veut honorer Mardochée, l'un et l'autre ont déjà assisté à un festin d'Esther, et la Reine, pressée par Assuérus de dire ce qu'elle désirait, s'est contentée de les inviter à un nouveau festin pour le lendemain. C'est le second jour qu'elle dévoile son origine. Racine a jugé qu'un seul festin suffisait, et c'est le soir même qu'il est servi, pour que la durée de vingt-quatre heures ne soit pas dépassée dans une tragédie.

2. Isaac Le Maistre, dit de Saci (anagramme d'*Isac*), frère d'Antoine (qui fut un des maîtres de Racine), et neveu du grand Arnauld, naquit en 1613 et mourut en 1684. Lors des persécutions dirigées contre Port-Royal, il fut arrêté et resta deux ans et demi à la Bastille (1666-1668), où il acheva sa traduction de l'Ancien Testament. Il avait déjà traduit le Nouveau, en collaboration avec son frère Antoine, et aussi, d'après une note manuscrite de Racine (éd. Mesnard, t. IV, p. 602), avec Arnauld, Nicole et le duc de Luynes. La Bible de Saci, accompagnée d'énormes commentaires, remplit 32 gros volumes, qui parurent de 1672 à 1696. La traduction proprement dite a été très souvent réimprimée : c'est une des plus célèbres parmi les nombreuses versions françaises de la Bible. On en a exagéré les mérites et les défauts ; en tout cas, on peut reconnaître qu'elle est fort bien écrite, mais qu'elle affaiblit trop souvent l'énergie du style biblique.

Perses, quelques-uns même des Mèdes, ont été examinés tour à tour. Aujourd'hui, on croit généralement qu'il s'agit de Xerxès,

DARIUS.

D'après un vase du Musée de Naples.

dont le nom perse, Kschayarscha, correspond à Achaschvérosch, forme hébraïque du nom d'Assuérus.

Nous n'avons pas à entrer dans cet examen. Tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est que Racine a suivi l'opinion de Le Maistre de Saci, et que, pour lui, Assuérus n'est autre que Darius. Il l'indique à plusieurs reprises, et très nettement :

Mais de ce roi si sage [*Cyrus*] héritier insensé,
Son fils [*Cambyse*] interrompit l'ouvrage commencé.
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.

Vous, c'est Darius, que le « choix du sort » a placé au trône de Cyrus. Darius ayant régné de 521 à 485, Racine mettait donc l'action d'Esther en 509 avant notre ère.

10. Les dernières pages du « Livre d'Esther ». — Le livre hébreu est un monument tout judaïque d'orgueil et de vengeance ; les dernières pages en sont atroces. Non pas qu'il faille accuser les Juifs d'avoir été plus cruels que les autres peuples de l'antiquité, mais leur triomphe est vraiment indiscret. Après l'exécution d'Aman, ils massacrent leurs ennemis ; les dix fils d'Aman expient le crime d'avoir eu un tel père[1]. Esther elle-même demande que les dix cadavres soient pendus au gibet, et que la fête recommence le lendemain. Les Juifs s'en donnent à cœur joie : nouveau carnage dans Suse, carnage dans toutes les provinces, où soixante-quinze mille sujets d'Assuérus tombent sous les coups de ses nouveaux favoris. Il est vrai que ces égorgeurs n'égorgent que pour le bon motif : la Bible le dit et le répète avec insistance : ni à Suse, ni dans les provinces, ils ne mettent la main au pillage. « Et il n'y avait pour les Juifs que bonheur et joie, jubilation et gloire... Et beaucoup de gens d'entre les peuples du pays se firent Juifs, car la crainte des Juifs les avait saisis. »

Racine, a-t-on dit souvent, a voilé tout ce côté farouche du *Livre*

1. Aujourd'hui encore, dans les bibles hébraïques, les noms de ces malheureux sont imprimés en gros caractères, ou avec un alinéa pour chaque nom, et, à la synagogue, l'officiant doit les lire tout d'un seul trait (34 syllabes!), sans reprendre haleine.

d'Esther. Il est plus vrai de dire qu'il n'avait pas à le laisser voir. Le péril et la délivrance d'Israël, toute l'action est là : elle est close après le festin d'Esther, quand les yeux du Roi sont dessillés et la perfidie d'Aman confondue. La vengeance des Juifs, si considérable qu'en fût le souvenir, eût excédé le cadre de la tragédie, puisqu'Aman est le seul de leurs ennemis que nous connaissions et dont la punition nous touche. Aman est massacré par le peuple : cela nous suffit ; et le sanglant épilogue du drame judaïque n'est déjà que trop indiqué par Assuérus :

Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.

Bref, Racine n'a pas été autrement gêné par l'âpreté du récit primitif ; il lui a suffi de s'arrêter à point.

* * *

11. Les Additions au Livre d'Esther. — Quant au texte grec des *Additions*, dont nous avons parlé plus haut, il contient un songe de Mardochée, deux édits du roi Assuérus, l'un pour l'extermination des Juifs, l'autre en leur faveur, une prière de Mardochée, une prière d'Esther, et la relation de l'entrée de la Reine chez Assuérus.

Le songe de Mardochée a été laissé de côté par notre poète ; mais la tragédie classique n'en compte pas un songe de moins ; il a imaginé, en échange, celui d'Assuérus, qui n'a pour objet que de préparer le Roi à la révélation de la perfidie d'Aman. Les deux édits lui ont fourni quelques détails, surtout pour le personnage d'Aman ; une petite partie de la prière de Mardochée est passée dans l'exhortation qu'il adresse à Esther : le récit de l'entrée chez le Roi a été suivi d'assez près ; enfin la prière d'Esther, au premier acte, est un véritable hommage rendu par Racine, au texte des Septante, car c'en est une fidèle reproduction.

C'est qu'ici particulièrement le poète devait se sentir inspiré et soutenu par son modèle : tout ce que le *Livre d'Esther* nous offre

en fait de sentiment religieux se trouvant exprimé aux *Additions*, et nulle part ailleurs. Dans le texte hébreu, alors que le Roi est désigné près de deux cents fois par son nom ou par son titre, le nom du Seigneur est passé sous silence. On dira que c'est Dieu qui conduit tout, qu'il est invisible et présent. D'accord : il n'en est pas moins vrai que le rédacteur hébraïque nous a laissé le soin de le constater.

*
* *

12. Les personnages de Racine. Esther. — L'Esther de l'auteur chrétien (il n'en pouvait guère être autrement) est moins juive et plus sainte que l'Esther biblique. Le livre hébreu a beau, pour exalter la libératrice du peuple élu, orner son front du bandeau royal, elle ne sera jamais qu'une sultane favorite, tirée du harem par le caprice d'un despote oriental. L'Esther de Racine est une reine, et une reine adorable.

> Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?[1]

Plus que par sa beauté, c'est par sa pudeur, par sa grâce, par le charme de ses discours qu'elle est souveraine maîtresse du cœur d'Assuérus :

> De l'aimable vertu doux et puissants attraits !
> Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
> Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
> Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres[2].

Si nous ne la voyons pas, altérée de vengeance, s'acharner sur des enfants innocents, est-ce à dire qu'elle ne soit plus qu'une « colombe gémissante[3] » ? Elle a des serres, cette colombe, et, dès qu'elle tient Aman, elle ne lâche plus sa proie. Sa prière est un gémissement, mais ce n'est pas seulement la justice du Roi qu'elle va implorer pour les siens, c'est sa « fureur[4] » qu'elle veut voir s'abattre sur leurs ennemis. Et cette douce voix ne prend-elle pas

1. *Esther*, v. 1233.
2. *Esther*, v. 671-674.
3. Jules Lemaître, *Jean Racine*, p. 281.
4. *Esther*, v. 292.

des accents de mâle éloquence, quand la fille d'Israël se fait l'interprète de l'action divine dans la conduite du monde, et qu'elle montre le maître des Empires donnant aux rois « de grandes et de terribles leçons » ?

L'importance du rôle d'Esther dans l'histoire du peuple juif a, il faut le dire, été exagérée par notre poète. D'après lui, les Juifs ne sont pas seulement sauvés par elle d'une extermination imminente ; ils sont en outre délivrés de leurs fers et autorisés à rebâtir le Temple. Dans Racine, en effet, les tribus sont captives et le Temple encore en ruines, tandis que la captivité avait cessé, et que, six ans avant la date où se placent les événements de sa tragédie, la reconstruction du Temple était achevée.

13. Assuérus. — Comme l'Assuérus de la Bible, celui de Racine est faible, crédule, changeant, plein de bonnes intentions, toujours prêt à laisser égorger une partie de ses sujets pour faire plaisir à quelqu'un. Comme dans la Bible, il a ignoré jusqu'au jour du festin l'origine de sa femme. Mais Racine se garde bien de nous faire savoir qu'elle est sa femme depuis cinq ans ; et, plus curieux que l'Assuérus biblique, son personnage s'avise de demander à Esther, ce soir-là, le nom de sa mère[1]. Encore n'est-il guère impatient de le connaître, puisqu'il n'attend même pas la réponse et passe immédiatement à une autre question.

Somme toute, ce despote fantasque et débonnaire ne nous offusque pas. Nous lui savons gré de sa tendresse respectueuse pour son aimable compagne ; sa terrible omnipotence donne tout son prix à la démarche d'Esther, en nous permettant de croire qu'elle affronte la mort ; son insuffisance, nous allions dire son imbécillité, fait ressortir la fureur d'Aman et l'ardente énergie de Mardochée.

14. Aman et Mardochée. — Ces deux derniers personnages sont conformes à ceux de la Bible. Toutefois, Racine s'est attaché à relever la situation de Mardochée. Le *Livre d'Esther* ne lui attribue aucune espèce de dignité ni de fonction ; Racine fait de lui le chef

1. *Esther*, v. 1021.

des Juifs[1] : la haine insensée d'Aman pour toute la race paraît ainsi moins inexplicable. En outre, comme il l'a fait pour Esther, il amplifie l'importance du rôle de Mardochée. L'oncle prévoit et prépare l'élévation de la nièce, fondant sur elle l'espoir de la délivrance de son peuple. La Bible fait voir simplement qu'il a su tirer parti de cette élévation. D'autre part, Racine lui enlève quelque peu de son intransigeance hautaine. Le Mardochée du texte hébreu refuse, sans qu'on sache pourquoi, et malgré l'ordre d'Assuérus, de se prosterner devant Aman : celui des *Additions* explique son refus : il ne veut se prosterner que devant Dieu; celui de Racine, en sujet correct, consentirait à fléchir les genoux devant son roi.

15. Les autres personnages. — La femme d'Aman, Zarès, excite son époux, dans la Bible, à faire périr Mardochée avant de se rendre au festin. Dans Racine, l'odieux de ce rôle a disparu. Zarès ne donne que des conseils de prudence et de circonspection.

Trois autres personnages, inévitables confidents, sont de l'invention de Racine. Hydaspe, Asaph et Élise. Hydaspe est un plat valet, Asaph est insignifiant, Élise seule est intéressante. C'est une de ces personnes qui savent tout de suite être de la maison, y trouver et y occuper leur place. A peine est-elle entrée chez Esther, et s'est-elle mêlée aux jeunes filles, qu'elle conseille et dirige toute la troupe. Saint-Cyr a dû former beaucoup d'Élises!

* * *

16. Le Chœur. — Aperçu sur la tragédie grecque. — L'introduction du chœur dans la tragédie pouvait paraître une nouveauté aux contemporains de Racine : ce n'en était pas une dans notre littérature. Le XVIe siècle nous offre de nombreux exemples de tragédies avec chœurs, comme celles que nous avons citées sur le sujet d'Esther. C'est que, disciples fidèles des anciens, les poètes érudits de l'époque considéraient le chœur comme partie intégrante du genre. Mais ces exemples nationaux, Racine se souciait

1. *Esther*, v. 421 et 927.

fort peu de les connaître, et c'est par-dessus tout le XVIe siècle qu'il est allé droit à l'imitation du théâtre grec. Il nous dit lui-même, dans sa Préface, tout l'intérêt qu'il attachait à cette restitution : « J'exécutais... un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les Païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités. » Il est donc à propos de montrer brièvement ce qu'a été le chœur dans la tragédie grecque, pour mieux faire saisir les ressemblances et les différences qui existent entre Racine et ses modèles anciens[1].

Chez les Grecs, tantôt le Chœur parle; ou plutôt son chef, le « coryphée », devient acteur lui-même, prend part au dialogue, et joue un rôle à peu près analogue à celui des « confidents » dans notre tragédie classique. Son intervention permet en effet aux principaux personnages d'exprimer leurs réflexions autrement qu'en monologues : le chœur les écoute ou les interroge, et leur donne, à l'occasion, des conseils de modération et de prudence.

Tantôt il chante, et il est alors l'interprète des pensées morales et des sentiments religieux que l'action doit inspirer aux spectateurs. Il honore la vertu, plaint l'innocence, déplore l'erreur, flétrit le crime, montre la vengeance divine ou la fatalité qui s'appesantit sur les hommes, et célèbre la puissance des Immortels.

Le chœur se compose de personnages qui, de par leur origine ou leur condition, et à cause des péripéties qu'ils ont à espérer ou à craindre, forment comme un public de premier plan, qui prend à

1. La tragédie grecque avait une origine religieuse et lyrique. C'était, au début, un simple chœur, qui célébrait, par un chant, appelé « dithyrambe », les louanges de Bacchus; et Bacchus, pour cette raison, demeura le dieu du théâtre. Plus tard, un personnage se détacha du chœur et s'entretint avec lui; enfin la tragédie proprement dite fut créée le jour où le dialogue se fit entre deux personnages, deux « acteurs », tandis que le chœurs se taisait.

L'importance du chœur fut peu à peu réduite par le développement donné à l'action dramatique, mais il ne cessa pas d'être associé intimement à la tragédie.

l'action un intérêt tout personnel. Dans plusieurs tragédies grecques, il est constitué par des captives étrangères, qui, entre autres sentiments, expriment l'amour de la patrie absente et le deuil de leur race.

17. Les chœurs d'« Esther ». — Telle est la situation des jeunes Israélites que nous voyons figurer, avec Élise, dans les chœurs d'*Esther*. Ce sont des « filles de Sion », c'est-à-dire de Jérusalem, ou, dans un sens plus général, du royaume de Juda, dont Jérusalem fut la capitale. Esther, elle, et sa fidèle Élise, sont de la tribu de Benjamin, mais on sait que cette tribu avait lié ses destinées à celles de Juda, lors du schisme qui divisa le peuple juif en deux royaumes.

Un siècle avant les événements du *Livre d'Esther*, le royaume de Juda a été conquis par les Babyloniens, et les familles d'Esther et de ses compagnes ont été emmenées en captivité à Babylone ou dispersées dans le pays des vainqueurs, pour vivre ensuite, sous le joug plus supportable des Perses, après la destruction de l'empire de Babylone par Cyrus. Comme, dans les chœurs d'Euripide, les Troyennes captives, ces jeunes filles chantent donc la patrie qu'elles ont perdue, mais une patrie qu'elles n'ont jamais pu voir.

Elles sont, aussi directement que possible, intéressées à l'action, puisqu'elles se sentent menacées du massacre. Peut-être, avec un peu de subtilité, objecterait-on que l'extermination des Juifs ne saurait les atteindre, Esther les tenant sous sa garde et cachant à tous les Perses leur origine, Mais leur reine est résolue à périr, on peut donc admettre qu'elles seront condamnées, ou se dévoueront d'elles-mêmes à périr avec elle ; et il est plus vrai encore de dire que leur petit groupe représente toute la nation juive et en exprime les trop justes alarmes.

Comme le ferait le chœur antique, elles célèbrent les vertus qui conviennent aux rois et leur adressent de sages conseils ; par de hautes leçons de morale, elles règlent même la conduite de tous les hommes. Comme le chœur antique, elles jugent les actions des personnages. Avant de célébrer, en un chant de triomphe, les

louanges d'Esther, elles flétrissent, comme il convient, l'abominable Aman, et, à plusieurs reprises, demandent à Dieu d'éclairer l'âme du faible Assuérus.

Et, parmi leurs craintes, elles sont soutenues par leur foi et leur confiance en Dieu. Ici, Racine n'a que faire de suivre les tragiques grecs. C'est dans la Bible, c'est, dans les Psaumes et dans les Prophètes qu'il s'inspire; c'est, avec son génie poétique, sa propre foi de chrétien qui rendra son imitation digne de si grands modèles, et en fera parfois, pour notre poésie lyrique, des modèles à jamais inimitables :

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumière environne!
Qui voles sur l'aile des vents
Et dont le trône est porté par les anges!
Dieu! qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges!... [1]

On ne saurait trop répéter que jamais la poésie biblique n'a été traduite en strophes plus belles [2].

Mais à peine était-il besoin de signaler aux lecteurs d'*Esther* cette source d'inspiration que l'antiquité classique n'a pas fait jaillir. D'autres différences entre les chœurs de Racine et ceux des tragiques grecs méritent d'être observées avec quelque précision.

18. Différences de forme entre les chœurs antiques et ceux de Racine. — Dans la tragédie grecque, alors que le dialogue était écrit en vers « iambiques », dont la forme se rapprochait du lan-

1. *Esther*, v. 353-358.

2. On a remarqué que plus d'un tiers des vers d'*Esther* étaient traduits littéralement ou presque littéralement de la Bible (Delfour, *La Bible dans Racine*, p. 107). Maints poètes français s'étaient déjà essayés à traduire des Psaumes : Marot, Des Masures, Desportes, Racan, Godeau, Corneille, pour ne citer que les plus célèbres. Racine devait connaître au moins quelques-unes de ces traductions : la seule qu'il paraisse avoir eue sous les yeux en écrivant *Esther*, est celle de Godeau, mais il en a tiré grand parti : beaucoup d'expressions de ce poète sont entrés dans les vers de ses chœurs Voir J. Viancy, *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1909, p. 110 sq.

gage de la conversation, les chants du chœur trouvaient, au contraire, leur expression dans les strophes, souvent très longues, très compliquées, et, de plus, symétriques[1], de la poésie lyrique. Les chœurs de Racine, où les vers sont groupés d'une façon généralement très simple, ne peuvent en donner aucune idée.

Soit qu'il ait suivi son goût personnel, soit que, d'accord avec le compositeur, il ait pensé que trop de régularité eût entraîné pour la musique quelque monotonie, il a écrit ses chœurs en *stances libres*, dont les formes ne se répètent pas[2], quelquefois même en vers libres, qu'il est à peu près impossible de grouper en stances.

Enfin, dans la tragédie grecque, le chœur, comme nous l'avons vu, intervenait fréquemment dans le dialogue; dans *Esther*, il en est séparé nettement[3]; c'est même ce qui a permis jadis de mutiler la pièce en la jouant sans les chœurs. On peut observer, il est vrai, que le rôle d'Élise rappelle celui du coryphée antique, mais alors c'est au chœur qu'elle s'adresse, et non pas à Esther ni à aucun autre des personnages principaux.

Ce rôle d'Élise appelle une autre remarque. Même dans les parties lyriques, elle parle et ne chante pas, et, avec les vers qu'elle prononce, se trouvent toujours groupés, en plus ou moins grand nombre, d'autres vers que les compagnes d'Esther récitent également sans chanter; si bien qu'un cinquième environ des chœurs n'a

1. Les strophes de la tragédie grecque, dont les types sont d'ailleurs très variés, étaient symétriques, en ce sens qu'une *strophe* d'une forme déterminée était suivie d'une autre strophe semblable, appelée *antistrophe*. Le groupe pouvait être complété par une troisième strophe, d'une composition différente, appelée *épode*. Rien de semblable chez Racine.

2. On ne peut citer comme exception, dans *Esther*, que les 4 stances de la scène III du troisième acte : *Rois, chassez la calomnie...* (v. 969-984), et, si l'on veut, les distiques (v. 1228-1235) : *Esther a triomphé...* etc. Nous ne comptons pas comme reproduction de formes lyriques les vers répétés çà et là en refrain.

3. Il est vrai que, dans la scène II du premier acte, quelques vers du chœur (115-121 et 132-154) sont liés au dialogue; mais ce n'est pas une exception à proprement parler, car toute la scène peut disparaître si l'on joue *Esther* sans les chœurs.

point de musique[1]. On en a conclu que Racine avait voulu éviter ainsi le soudain contraste de la poésie parlée et de la poésie chantée, et ménager à l'oreille une transition. Il y aurait là, dit-on, une belle trouvaille du poète[2] ! Mais une telle conclusion n'est nullement justifiée, car, des cinq dialogues de cette sorte, trois sont insérés entre des parties chantées, et deux fois seulement sur six on les trouve au début des chœurs. Racine, tout simplement, a dû penser que ses chœurs auraient plus d'agrément s'ils n'étaient pas chantés d'un bout à l'autre.

* * *

19. La musique des chœurs de Racine. — J.-B. Moreau. — La musique des chœurs antiques est perdue ; celle des chœurs de Racine nous a été heureusement conservée. Le fameux Lulli était mort depuis plus d'un an ; on s'adressa à un compositeur qu'on avait sous la main, vu qu'il appartenait à la Chambre du Roi, et qu'il était attaché à la maison de Saint-Cyr comme organiste et comme maître de musique. C'était Jean-Baptiste Moreau[3], déjà connu par quelques productions. Après les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, il devait continuer à composer, notamment pour Saint-Cyr et pour la Cour ; mais c'est surtout sa collaboration avec Racine qui a empêché son nom de périr[4].

Le poète a rendu hommage au talent du musicien. « Ses chants, écrit-il dans sa Préface, ont fait un des plus grands agréments de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que, depuis longtemps, on n'a point entendu d'airs plus touchants, ni plus convenables aux paroles. » Et il est certain qu'il faut voir dans cet éloge autre chose qu'un simple témoignage de courtoisie, car la

1. Acte II, scène VIII, v. 713-722, 735-741, 750-766, 778-789 ; acte III, scène III, v. 934-959.

2. André Hallays, *Racine poète lyrique* (1899), p. 9.

3. Né à Angers, en 1656, mort en 1733.

4. Il écrivit aussi la musique de trois *Cantiques spirituels* de Racine.

PORTRAIT DE MADAME DE MAINTENON.

Par Mignard. — Musée de Versailles.

musique de Moreau fut fort goûtée des spectateurs de l'époque[1]. On la jugea plus tard moins favorablement, très sévèrement même, à ce point que certains compositeurs n'hésitèrent pas à y substituer une musique de leur cru[2]. Mais le succès n'a guère récompensé de telles audaces, et au contraire, en ces derniers temps, la pieuse admiration des juges les plus autorisés a rajeuni la gloire du vieux maître. Qu'il nous suffise de citer le regretté Charles Bordes, qui voit dans l'œuvre de Moreau « un des plus divins modèles de musique appropriée au cantique, populaire et raffinée pourtant à la fois. » Et il ajoute qu'il ne sait à quelles pages de la partition donner la préférence « tant une douce harmonie semble les relier toutes entre elles[3]. »

III. — REPRÉSENTATIONS D'« ESTHER ».

20. Composition et répétitions d'« Esther ». — A quelle époque précise Racine a-t-il écrit sa pièce? La première mention que nous en ayons se trouve au *Journal* de Dangeau[4], à la date du 18 août 1688. « Racine, par l'ordre de Mme de Maintenon, fait un opéra, dont le sujet est Esther et Assuérus. » Mais l'ouvrage a dû être commencé beaucoup plus tôt, car, suivant le témoignage de Mme de Caylus, ce fut un an avant la représentation d'*Esther*, c'est-à-dire en janvier 1688, que Mme de Maintenon résolut de ne plus laisser jouer de tragédies profanes, et demanda à l'auteur d'*Andromaque*

1. Le Roi le récompensa en lui donnant 200 pistoles d'argent comptant et 200 écus de pension (*Journal* de Dangeau, 2 mars 1689).

2. Plantade en 1803, Jules Cohen en 1864, M. Arthur Coquard en 1889, et M. Reynaldo Hahn en 1905 (voir § 29).

3. *Esther de J.-B. Moreau*, préface, p. 6-7. — Voir notre appendice : Musique de Moreau. Remarquer que le musicien a répété le v. 138, et interverti l'ordre des v. 144 et 145, pour ne pas terminer sa phrase musicale sur une une rime en *-ée*. Lulli proscrivait absolument l'emploi de cette rime. Racine se l'est pourtant permis une fois dans l'*Idylle sur la Paix*, bien que la musique en ait été écrite par Lulli.

4. On appelle ainsi des mémoires où le marquis de Dangeau (1638-1720) a noté, jour par jour, à partir de 1684, ce qui se passait à la cour de Louis XIV.

une pièce nouvelle. D'autre part, texte et musique, tout, sans aucun doute, était achevé au mois de décembre.

Les répétitions furent vraisemblablement très nombreuses[1]. Les dernières se firent au commencement de janvier 1689, à Versailles, chez Mme de Maintenon; Louis XIV y assista[2]. Avait-il aussi, comme on l'a dit souvent, assisté aux premières lectures? Est-il vrai que le Prologue ait été modifié d'après ses avis? Rien n'autorise à l'affirmer, sinon une prétendue lettre de Racine à Mme de Maintenon, qui a été recueillie à tort dans la correspondance du poète, et qu'il est impossible de considérer comme authentique[3]. Quant aux représentations, le Roi y prit un intérêt extraordinaire, et il en fit des fêtes de Cour.

21. La première représentation à Saint-Cyr. — La première représentation[4] fut donnée à Saint-Cyr, le mercredi 26 janvier 1689, vers 4 heures. Mme de Maintenon avait fait dresser le théâtre au deuxième étage du grand escalier des Demoiselles, dans le spacieux vestibule des dortoirs, qu'on avait partagé en deux parties : l'une pour la scène, l'autre pour la salle. Un des dortoirs servait de foyer aux actrices. Là se tenait Racine, qui, aidé de son ami Boileau, dirigeait cette charmante troupe et donnait les derniers conseils. Les pauvres petites, avant d'entrer en scène, se jetaient à genoux et récitaient vivement le *Veni Creator*.

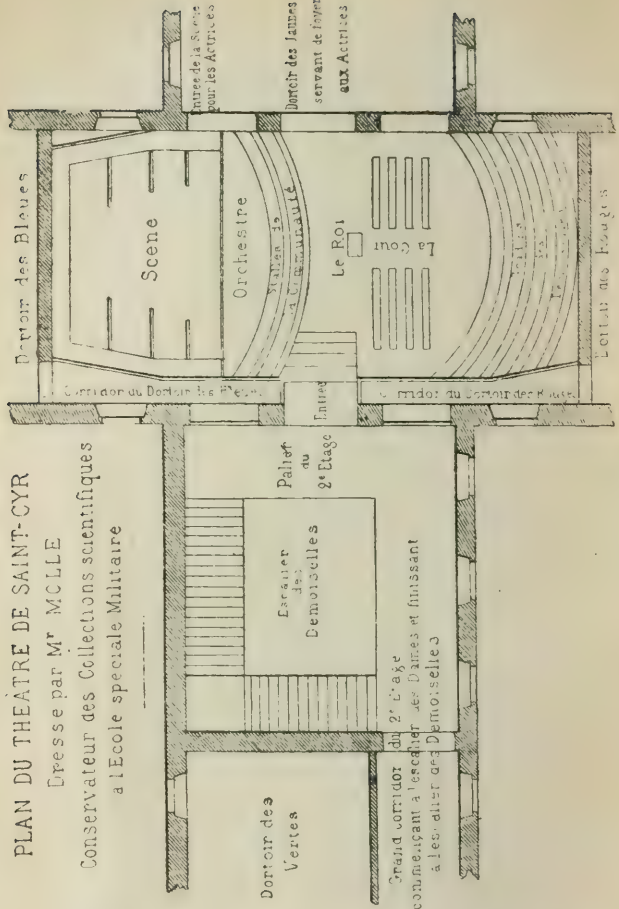
Les décors étaient peints par Bérain, décorateur des spectacles de la Cour. Remarquons, en passant, qu'aucune pièce de Racine n'avait été montée avec un pareil luxe, et que, contrairement aux usages de la tragédie, *Esther* avait plusieurs décors, un pour chaque acte : appartement d'Esther, salle du trône, jardins d'Esther

1. Nous le supposons d'après le récit même de Mme de Caylus (p. 166-167).

2. *Journal* de Dangeau, 7 janvier 1689.

3. Racine, éd. Mesnard, t. VII, p. 5. Le judicieux éditeur se demande si elle est authentique, et se garde bien de répondre.

4. On en connaît les détails, grâce surtout aux ouvrages de Th. Lavallée (*Mme de Maintenon et la maison royale de Saint-Cyr*, 1862) et de M. Achille Taphanel (*Le Théâtre de Saint-Cyr*, 1876). M. Taphanel ayant repris et complété, sur ce sujet spécial, le travail de Lavallée, nous renvoyons une fois pour toutes à son livre.



LE VESTIBULE DES DORTOIRS AMÉNAGÉ EN THÉATRE,

Plan donné par M. A. Taphanel dans *Le Théâtre de Saint-Cyr*.

avec la salle du festin. Les costumes étaient magnifiques : le Roi y avait fait employer les perles et les diamants[1] qu'il avait autrefois portés dans ses ballets. La dépense s'élevait à plus de 14.000 livres.

Un grand amphithéâtre était adossé aux murs, avec quatre rangs de gradins, pour les Demoiselles : en haut les rouges (âgées de moins de onze ans), au-dessous les vertes (de onze à treize ans), puis les jaunes (de quatorze à seize), et en bas les bleues (les plus grandes). On voyait sur les gradins une profusion de rubans de soie de toutes ces couleurs, qui, portés en ceintures, en colliers et en nœuds, formaient une diversité du plus heureux effet. Un autre amphithéâtre, plus petit, était dressé pour les Dames de la Communauté[2]. La salle était éclairée par des lustres de cristal.

L'organiste de la maison, Nivers, accompagnait au clavecin : l'orchestre était composé des musiciens de la Chambre du Roi. Il est probable que le Roi avait également prêté les chanteurs de sa Chapelle, et que, dissimulés derrière la scène, ils soutenaient les chœurs en remplissant les parties de basse. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des voix d'hommes dans la partition de Moreau, et qu'il est difficile de s'en expliquer autrement l'emploi[3]. On voudra bien, d'ailleurs, le reconnaître : la présence discrète de ces hommes, pour une exécution musicale, n'était pas plus choquante que celle des chanteuses de profession envoyées par le Roi quelques jours plus tard ; lesquelles, déguisées en Persanes, se mêlèrent aux jeunes

1. Étaient-ce les pierreries fausses dont il sera question plus loin, au § 28?

2. D'après le plan, les deux amphithéâtres n'étaient pas adossés aux murs, comme l'a dit Th. Lavallée.

3. Ch. Bordes, dans la préface de son édition des chœurs d'*Esther* (p. 10), n'hésite pas à conclure ainsi. M. Hallays (*Racine poète lyrique*, p. 13, note) n'admet pas la présence de chœurs masculins. Le savant bibliothécaire du Conservatoire, M. Julien Tiersot, que nous avons consulté sur ce point, pense que les parties de basse, en dépit du texte qui les accompagne, étaient exécutées à Saint-Cyr par des instruments. Il y a au Conservatoire une copie de la partition d'*Esther* faite par le musicien Philidor, dans laquelle les chœurs sont réduits à deux parties pour voix de femmes. Cette copie est conforme aux représentations de Saint-Cyr, mais nous ne savons pas auxquelles. La question, qui intéresse l'histoire de Saint-Cyr plus que celle de la composition musicale, n'a pas été abordée par M. Taphanel.

filles, non sans scandaliser, par leurs mines profanes, les bonnes Dames de la Communauté. Celles-ci baissaient la tête et disaient leur chapelet.

Entre les deux amphithéâtres se trouvaient les sièges pour les spectateurs du dehors. Mme de Maintenon avait un fauteuil derrière celui du Roi, prête à répondre à ses questions.

Esther, dit le *Journal* de Dangeau[1], « réussit à merveille... Toutes les petites filles jouèrent et chantèrent très bien, et Mme de Caylus fit le prologue mieux que n'aurait pu faire la Champmeslé[2]. Le Roi, les dames et les courtisans qui eurent permission d'y aller, en revinrent charmés. »

Parmi les premiers auditeurs d'*Esther*, Dangeau, qui en était, cite Monseigneur (le Grand Dauphin, fils de Louis XIV), MM. de La Rochefoucauld, de Noailles, de Louvois, les évêques de Beauvais, de Meaux (Bossuet) et de Chalon-sur-Saône. D'après une lettre de Mme de Sévigné[3], il faut ajouter Monsieur le Prince, fils du grand Condé, et nous apprenons qu'il pleura aux vers de Racine, comme son père avait pleuré aux vers de Corneille[4].

22. Autres représentations en 1689. — On ne parla plus que d'*Esther*. « Il n'y eut, dit Mme de La Fayette, ni petit ni grand qui n'y voulût aller; et ce qui devait être regardé comme une comédie de couvent devint l'affaire la plus sérieuse de la Cour[5]. »

On devine que les « petits » n'encombrèrent pas la salle, mais les plus grands se disputèrent les invitations. « Les ministres, pour faire leur cour en allant à cette comédie, quittaient leurs affaires les plus pressées », ajoute Mme de Lafayette. Le Roi assista, ou plutôt présida à toutes les représentations de 1689; en effet, ne l'oublions pas, il était chez lui, c'était lui qui recevait, et les dames de Saint-Cyr ont noté qu'il surveillait tout. « Quand il était arrivé, il se mettait à la porte en dedans et tenait sa canne haute pour

1. Du 26 janvier 1689.
2. Célèbre actrice, qui avait créé les principaux rôles dans les dernières pièces de Racine.
3. Du 28 janvier 1689.
4. A la représentation de *Cinna* (1640).
5. *Mémoires de la Cour de France pour les années* 1688 et 1689,

servir de barrière : il demeurait ainsi jusqu'à ce que toutes les personnes conviées fussent entrées : alors il faisait fermer la porte. »

La seconde représentation fut donnée le samedi 29 : on y remarquait le duc d'Orléans, la Dauphine, quelques princes de la maison royale et huit jésuites : ce qui fit dire à Mme de Maintenon que ce jour-là on jouait pour les saints. Mme de Caylus avait pris le rôle d'Esther : ce fut un triomphe.

Les trois représentations suivantes sont du 3, du 5 et du 15 février. A celle du 5, Louis XIV avait amené l'ex-roi Jacques II et l'ex-reine Marie, les souverains détrônés d'Angleterre, qui étaient ses hôtes au château de Saint-Germain.

On venait de donner la sixième, le samedi 19 février, quand le Roi apprit la mort de la reine d'Espagne, sa nièce fille de Monsieur et de Henriette d'Angleterre. Le deuil de la Cour fit supprimer les quelques représentations qui auraient pu encore être données avant le carême de 1689.

23. Mme de Sévigné à Saint-Cyr. — Il est heureux que la nouvelle de cette mort ne soit point parvenue à Versailles avant la représentation du 19, car Mme de Sévigné avait réussi à s'y faire inviter, et nous serions privés de l'amusante relation qu'elle en a écrite pour sa fille.

« Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle : vous voyez quel honneur. « Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les Duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully. Nous écoutâmes, le Maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les fontanges de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée : c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien : les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès, on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce : tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect : tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* ou de la *Sagesse*, et mis dans le sujet,

sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes. La mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le Maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au Roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le Roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée; ce que je sens est au-dessus des paroles.» Le Roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup; mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah! pour cela, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avait que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. Monsieur le Prince, Madame la Princesse me vinrent dire un mot; Mme de Maintenon, un éclair : elle s'en allait avec le Roi : je répondis à tout, car j'étais en fortune. »

*
* *

24. Les actrices d' « Esther ». — Cette histoire des premières représentations d'*Esther* serait par trop incomplète si nous omettions de parler des actrices.

On a déjà remarqué le nom de Mme de Caylus, la seule qui n'appartînt pas à la maison de Saint-Cyr. Elle était présente aux lectures que Racine venait faire de chaque scène à Mme de Maintenon, et en retenait des vers. Un jour, elle en récita au poète qui, charmé, demanda en grâce à Mme de Maintenon de lui donner un rôle. Mais, comme la distribution était déjà faite, Racine écrivit pour elle le Prologue de la Piété. Elle ajoute, car c'est par elle que nous connaissons ces détails, qu'elle avait appris par cœur tous les rôles à force de les entendre (probablement aussi à force de les lire), et qu'elle les jouait successivement à mesure qu'une des actrices se trouvait incommodée. Peut-être y a-t-il là une petite exagération. Quoi qu'il en soit, nous voyons qu'elle faisait le personnage d'Esther à la seconde représentation et à la quatrième. Mme de Caylus, quoique mariée depuis trois ans, n'en avait que seize. La plupart des autres actrices étaient un peu plus jeunes.

La première Esther, c'était Mlle du Pont de Veilhan, à qui on trouvait « bien de l'esprit ». Elle n'eut pas celui de garder son rôle.

Assuérus était représenté par Mlle de Lastic, « belle comme le jour », d'après Mme de Maintenon ; Aman par Mlle d'Abancourt ; Mardochée par Mlle de Glapion ; Hydaspe par Mlle de Mornay ; Élise par Mlle Le Maistre de la Maisonfort, parente de Le Maistre de Saci.

A un certain moment, cette dernière manqua de mémoire. « Ah ! Mademoiselle, s'écria Racine en la voyant sortir de scène, quel tort vous faites à ma pièce ! » Elle se mit à pleurer. Aussitôt le poète se précipita, lui tamponna les yeux avec son mouchoir, et pleura avec elle[1].

Enfin le rôle de Zarès était tenu par Mlle de Marcilly. Elle était si jolie qu'un frère de Mme de Caylus, après l'avoir vue à Saint-Cyr, pria son père, le marquis de Villette, de la demander en mariage. Celui-ci approuva tellement le goût de son fils qu'il la demanda pour son compte et obtint sa main. Devenue veuve, elle épousa lord Bolingbroke et mourut en Angleterre.

*
* *

25. Succès d'« Esther ». — Sans parler des beautés de l'œuvre, il y eut, pour assurer le succès d'*Esther*, la nouveauté et la pompe du spectacle, les charmes innocents d'une troupe de petites pensionnaires, et aussi, chez la plupart des invités, l'épanouissement de la vanité satisfaite et le désir de faire sa cour. Dès la cinquième représentation, le *Journal* de Dangeau constatait qu'on admirait *Esther* « toujours de plus en plus ». L'admiration que montrait le Roi était contagieuse. On vient de voir que Mme de Sévigné, qu'on avait pu ranger parmi les ennemis de Racine, fut éclairée soudain sur les mérites du poète par la grâce de l'invitation royale. D'autres yeux, sans doute, se dessillèrent ; bref, Racine dut au Roi, à Mme de Maintenon et à Saint-Cyr, le plus éclatant triomphe de sa carrière dramatique.

1. *Mémoires* de Louis Racine, éd. Mesnard, p. 313.

Lettre du mardi 4 Mars

page 316.

Dans le volume contenant la Vie
de Jean Racine [illegible]
trouvé page 275 et datée [illegible] Mars [illegible] 1698
[illegible]

265

J'avois pris la liberté de vous escrire, Madame, au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires. Mais n'estant pas content de ma lettre j'avois simplement dressé un Memoire, dans le dessein de vous faire supplier de le presenter a Sa Majesté. Mr le Mareschal de Noailles s'offrit generousement de vous le remettre entre les mains, et n'ayant pu trouver l'occasion de vous parler le donna a Mr l'Archevesque qui peut vous dire si je luy en avois seulement ouvert la bouche, et si depuis deux mois j'avois meme eu l'honneur de voir ~~y ayant plus de deux mois que je n'avois eu l'honneur de luy parler~~. Au bout de quelques jours comme je n'avois aucunes nouvelles de ce Memoire je priay Madame la Comtesse de Gramond qui alloit avec vous a St Germain de vous demander si le Roy l'avoit lû et si vous aviez eu quelque response favorable. Voila, Madame, tout naturellement comme je me suis conduit dans cette affaire. Mais j'apprens que j'en ay une autre bien plus terrible sur les bras et qu'on m'a fait passer pour l'ameniste dans l'esprit du Roy. Je vous avoüe que lorsque je faisois tant chanter dans Esther, Rois chassez la Calomnie, je ne m'attendois guere que je serois moy meme un jour attaqué par la calomnie. Je scay que dans l'idée du Roy

LETTRE DE RACINE A MADAME DE MAINTENON.

Bibliothèque Nationale : Manuscrits. — Il s'y trouve quelques lignes relatives à *Esther*.

Mais, quand la pièce fut imprimée[1], ceux qui n'eurent que le régal de la lecture, ceux-là surtout qui avaient pu en espérer un autre, se montrèrent moins enthousiastes, et l'autorité des plus augustes suffrages n'empêcha pas la critique de s'exercer sur *Esther*[2].

26. Les allusions. — On s'attacha surtout à y découvrir des allégories et des allusions. Esther, c'était évidemment Mme de Maintenon, avec un peu plus de grâce pudique et beaucoup plus de fraîcheur. La flagornerie avait souligné cette comparaison, et celle qui s'imposait également entre les compagnes d'Esther et les petites filles de Saint-Cyr, entre les soins d'Esther et la sollicitude vigilante de Mme de Maintenon.

La malignité chercha des rapprochements moins flatteurs. Par exemple, entre l'altière Vasthi et Mme de Montespan.

> Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
> De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place[3].

C'était dur, nous ne dirons pas pour Mme de Montespan, qui ne mérite aucune pitié, mais pour Mme de Maintenon elle-même, qui tenait une tout autre place auprès du Roi.

Entre Assuérus et Louis XIV. A coup sûr, le courtisan averti qu'était Racine n'aurait jamais songé à comparer son maître au roi « trop crédule » dont la main, « pendant qu'il sommeille », va se plonger « dans le sang innocent[4]. » Il n'en est pas moins vrai qu'on rapprocha de la condamnation des Juifs la révocation de l'Édit de Nantes, et l'on ne manqua pas de rappeler les origines protestantes de Mme de Maintenon[5].

D'autre part, on a prétendu qu'en déplorant la persécution d'Is-

1. Très peu de temps après la première représentation, puisque le Privilège du Roi est du 3 février. Elle fut mise en vente chez les libraires Denys Thierry et Claude Barbin (in-4°). Il y eut, en 1689, une autre édition (in-12).

2. Voir F. Deltour, *Les Ennemis de Racine*, p. 333 sq.

3. *Esther*, v. 31-32.

4. *Esther*, v. 172 et 1002-1003.

5. Notice de l'édition Mesnard, p. 421.

raël, Racine avait pensé à celle de Port-Royal; qu'en parlant de la Grâce, au second vers du Prologue, il avait trahi l'intérêt qu'il prenait aux disputes religieuses des Jansénistes[1]; on a même cru reconnaître le grand Arnauld dans l'inflexible Mardochée[2]. On peut aller loin dans cette voie. Nous ne connaîtrons jamais le fond de la pensée de Racine, mais le poète qui, plus tard, se défendait si énergiquement d'être janséniste, dans une lettre à Mme de Maintenon[3], n'a pas dû s'ingénier, en composant *Esther*, à laisser percer le bout de l'oreille janséniste devant le Roi.

« Aman, dit Mme de Caylus, avait de grands traits de ressemblance »; ajoutons : avec Louvois. « Il sait qu'il me doit tout... » s'écrie Aman en parlant d'Assuérus[4]; et Louis Racine nous apprend que Louvois, dans un mouvement de colère, avait dit quelque chose de semblable. Mais ce quelque chose, Louvois étant toujours ministre, et ministre très puissant, eût-il été bien prudent de le rappeler?

En un mot, de toutes ces allusions, une seule pouvait n'être pas désavouée par Racine, celle qui flattait Mme de Maintenon[5]; et le souvenir de la fondatrice de Saint-Cyr demeure inséparable du personnage d'*Esther*.

* * *

27. Nouvelle série de représentations. — Réforme à Saint-Cyr. — On comprend qu'elle ait goûté la pièce. Aussi bien, l'année suivante, en janvier-février 1690, en faisait-elle donner une nouvelle série de représentations, à la plupart desquelles assista fidèlement le Roi. Nous y voyons aussi le P. Bourdaloue et d'autres jésuites notables.

Les Jésuites, qui faisaient jouer si fréquemment la comédie dans

1. Notice de l'édition Mesnard, p. 423.

2. Sainte-Beuve, Port-Royal, t. V, p. 455, et VI, 139.

3. Du 4 mars 1698; voir *Esther*, note du v. 969.

4. *Esther*, v. 866 et note; Mme de Caylus, p. 165.

5. *Esther*, notes des v. 110 et 635. Dans des épitaphes qui furent composées pour Mme de Maintenon, on l'appela « une autre Esther. »

leurs collèges, ne pouvaient guère désapprouver les spectacles de Saint-Cyr. D'autres ecclésiastiques se montrèrent moins indulgents, particulièrement le curé de Versailles, Hébert, qui ne voulut jamais y assister, et le nouvel évêque de Chartres, Godet des Marais[1], qui avait Saint-Cyr dans son diocèse. Celui-ci, homme très austère, non seulement condamna les représentations, mais poussa la sévérité jusqu'à vouloir réformer toute la discipline de l'établissement. Mme de Maintenon seconda ses vues; elle reconnut et se plaignit elle-même qu'à la suite d'*Esther*, le bel esprit et l'orgueil avaient pénétré à Saint-Cyr. Ce n'était pas, en effet, sans danger pour leur modestie, ni pour leur innocence, qu'on avait laissé des jeunes filles jouer si souvent devant la Cour la plus brillante et non la moins corrompue de l'Europe, qu'on avait exposé leurs grâces ingénues aux yeux de tant de profanes témoins.

On leur enleva leurs rubans, on les forma au silence, les Dames furent soumises à des vœux solennels, la maison prit un air de cloître, et les représentations publiques furent supprimées. Deux ans après *Esther*, l'*Athalie* de Racine devait être jouée sans éclat.

Faut-il attribuer à cette réforme la vocation religieuse qui s'empara de presque toutes les actrices d'*Esther*? Auraient-elles voulu expier par une vie de pénitence les succès de leur jeunesse? Nous ne savons, mais, en tout cas, la liste que voici est bien longue : Mlle de Glapion fait profession à la Maison de Saint-Louis, dont elle sera élue supérieure. Dames de Saint-Louis également, Mlles de Champigny, de Beaulieu, de la Haye-le-Comte, qui jouaient dans les chœurs. Visitandines, Mlles d'Abancourt et de Mornay. Carmélite, Mlle de Veilhan; carmélite, Mlle de Lastic, qui va cacher dans l'ombre du cloître ce visage, « beau comme le jour », qui avait rayonné d'une si douce gloire.

28. Derniers échos d' « Esther » à Saint-Cyr. — Les portes de Saint-Cyr s'ouvrirent encore parfois pour des spectateurs de marque. En 1697, il y eut une représentation d'*Esther* en l'honneur

1. Il était le directeur spirituel de Saint-Cyr et le confesseur de Mme de Maintenon.

de la petite princesse de Savoie, âgée de douze ans, qui allait devenir la duchesse de Bourgogne. Elle y récita elle-même le rôle d'une des plus jeunes Israélites. Au siècle suivant, en 1731, *Esther* fut jouée devant Marie Leczinska, et eut le don d'ennuyer cette reine, une des plus sottes que la France ait eues.

Il faut arriver à 1756 pour relever une représentation dont l'éclat rappelle tant bien que mal celui des premières. Louis Racine avait fait répéter aux pensionnaires la pièce de son père; Clérambault, organiste de Saint Cyr, s'était occupé de la musique, la modifiant, d'ailleurs, et y ajoutant une sarabande. La Piété, l'Innocence et la Paix récitèrent un nouveau prologue, composé pour la circonstance par le fils du grand poète, et saluèrent une « assemblée auguste », où l'on voyait le Dauphin, la Dauphine, et les filles de Louis XV.

La Maison royale de Saint-Louis devait disparaître en 1793, supprimée par la Convention. Dans l'inventaire du théâtre qu'on fit trois ans auparavant[1], nous trouvons, avec les pierreries fausses que Saint-Cyr devait à la munificence de Louis XIV, le trône d'Assuérus, et les 35 biscuits de fer blanc qui servaient au festin d'Esther[2].

Tout ce matériel a disparu, mais on peut encore lire, dans les cahiers de musique provenant des Dames ou des Demoiselles de Saint-Cyr, les chœurs de Moreau, que, durant un siècle, copièrent et recopièrent leurs pieuses mains. Jusqu'au dernier jour, elles redirent les cantiques des filles de Sion. Le 16 novembre 1792, mourait, âgée de 71 ans, la dernière dame de Saint-Louis qui ait été enterrée à Saint-Cyr; elle chantait les « rives du Jourdain » dans le délire de son agonie[3].

*
* *

29. Représentations publiques d' « Esther ». — En vertu d'un Privilège du Roi, les Dames de Saint-Louis eurent d'abord seules le

1. Archives de Seine-et-Oise, D. 138.
2. Cf., p. XLIII, note 1; voir Taphanel, p. 55 et 220.
3. Th. Lavallée, p. 371; Notice de l'édition Mesnard, p. 432.

droit de représenter la tragédie d'*Esther*, comme de la faire imprimer, paroles et musique. Ce fut seulement après la mort de Louis XIV (1715) et de Mme de Maintenon (1719) que la pièce fut jouée pour la première fois au Théâtre-Français. Du 8 au 27 mai 1721, il y eut huit représentations, qui ne firent pas tout l'effet qu'on s'en était promis, et ne furent suivies d'aucune autre pendant 82 ans. La pièce, mutilée par la suppression des chœurs, perdait ainsi un de ses principaux attraits. D'autre part, tout en admirant la beauté de la forme, les spectateurs du XVIIIe siècle, qui n'avaient aucune prédilection pour les tragédies bibliques, pensèrent, sans doute, comme Voltaire, « que le fond d'*Esther* n'était fait que pour des petites filles de couvent[1]. »

En 1803, sur la scène de l'Opéra, *Esther* fut jouée par l'élite de la Comédie-Française : Talma, Lafon, Monvel et Mlle Duchesnois, mais affublée d'une musique nouvelle par le compositeur Plantade. Ce fut un succès de curiosité, et le premier Consul s'intéressa à cette reprise. De 1803 à 1831, la Comédie-Française représenta *Esther*, sans musique, une centaine de fois. La grande tragédienne Rachel, en 1839, ne réussit que médiocrement dans le rôle de la libératrice de ses ancêtres juifs, et l'abandonna aussitôt. Nouvelle reprise en 1864, avec 17 représentations, et cette fois encore musique nouvelle, de Jules Cohen. On vit alors, et on a revu depuis, l'aimable tragédie de Saint-Cyr se dérouler dans le luxe écrasant d'une mise en scène orientale, reconstituée par l'érudition impitoyable des archéologues, et à laquelle Racine n'avait jamais songé.

Dans le demi-siècle qui vient de s'écouler, *Esther* a reparu çà et là par intervalles : au Français, à l'Odéon[2], au théâtre Sarah-Bern-

1. Préface des *Remarques* sur l'*Heraclius* de Corneille.

1. L'Odéon a repris *Esther* en 1887, avec la musique de Moreau, en 1902, avec cette même musique, exécutée, sous la direction de la *Schola Cantorum*, par les Chanteurs de Saint-Gervais; et en 1913, avec une partie seulement de la musique (les chœurs étaient chantés dans la coulisse!). Il y avait, cette fois, un décor unique, qui ne transportait le spectateur ni à Suse, ni à Saint-Cyr, ni en aucun lieu connu, mais en plein XVIIIe siècle, car il reproduisait l'encadrement et le fond de l'une des tapisseries de De Troy: *Esther*

Phot. A. Bert.

REPRÉSENTATION D'« ESTHER » A SAINT-CYR.

Restitution au Théâtre Sarah-Bernhardt, en 1905.

hardt[1], au Trocadéro, etc.: mais, sur aucune scène profane, la pièce n'a retrouvé le succès qu'elle avait eu en 1689, dans ce premier cadre que nous avons essayé de décrire, et qui s'adaptait si bien aux « grâces secrètes », à la douce et pieuse candeur de la composition racinienne.

en présence Assuérus. Si bien qu'il fallait s'imaginer l'appartement et les jardins d'Esther en contemplant la salle du trône.

1. En 1905, on s'avisa, à ce théâtre, de reconstituer une représentation d'*Esther* en 1689. Tous les rôles de la pièce de Racine étaient tenus par des femmes, qui jouaient ainsi les petites filles de Saint-Cyr interprétant *Esther* devant le Roi. Mme Sarah Bernhardt faisait Mlle de Lastic dans le personnage d'Assuérus. La scène représentait, aussi exactement que possible, celle de Saint-Cyr, avec la salle garnie de son illustre auditoire. On n'avait pas oublié la canne de Louis XIV barrant la porte d'entrée. Dans les intermèdes, tout ce monde se démenait et engageait des conversations plus ou moins conformes à la réalité historique. Malheureusement, on avait, par un contresens inattendu, remplacé la musique de Moreau par une musique nouvelle (de M. Reynaldo Hahn) qui jurait singulièrement avec le cadre de l'époque.

LE LIVRE D'ESTHER.

Texte ou Analyse des Chapitres qui forment l'action de la tragédie de Racine.

N. B. — Tout ce qui est simple analyse est imprimé *en italique*.

CHAPITRES I-X (verset 3) :

TEXTE HÉBREU.

(Voir la *Notice*, §§ 8-10)

I. — *Assuérus*, qui a régné depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie sur cent-vingt-sept provinces, *fait, la troisième année de son règne, dans la ville de Suse, un festin magnifique, qui dure cent quatre-vingts jours. La belle Vasthi, sa femme, refuse de s'y montrer. Irrité, le Roi la répudie.*

II. — 1. Ces choses s'étant passées de la sorte, lorsque la colère du roi Assuérus fut adoucie, il se ressouvint de Vasthi, et de ce qu'elle avait fait, et de ce qu'elle avait souffert.

2-4. *Il envoie dans toutes ses provinces des gens qui choisissent les plus belles d'entre les jeunes filles, et les amènent à Suse.*

5. Il y avait alors, dans la ville de Suse, un homme juif, nommé Mardochée, fils de Jaïr, fils de Séméï, fils de Cis, de la race de Benjamin,

6. Qui avait été transféré de Jérusalem au temps où Nabuchodonosor, roi de Babylone, y avait fait amener Jéchonias, roi de Juda.

7. Il avait élevé auprès de lui la fille de son frère, nommée Edisse, qui s'appelait autrement Esther. Elle avait perdu son père et sa mère... Mardochée l'avait adoptée pour sa fille.

8-15. *On amène Esther au palais, afin qu'elle y soit gardée avec les autres jeunes filles; et le jour vient où elle doit être présentée au Roi.* Elle était parfaitement bien faite, et son incroyable beauté la rendait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient.

16. Elle fut donc amenée à la chambre du roi Assuérus au dixième mois,

appelé Thebeth, la septième année de son règne.

17. Le Roi l'aima plus que toutes ses autres femmes, et elle s'acquit dans son cœur et dans son esprit une considération plus grande que toutes les autres. Il lui mit sur la tête le diadème royal, et il la fit reine à la place de Vasthi.

18. Et le Roi commanda qu'on fît un festin très magnifique à tous les grands de sa cour et à tous ses serviteurs, pour le mariage et les noces d'Esther. Il soulagea les peuples de toutes ses provinces, et il fit des dons dignes de la magnificence d'un si grand prince.

19. Et tant qu'on chercha des filles pour le second mariage du Roi, et qu'on les assemblait en un même lieu, Mardochée demeura toujours à la porte du Roi.

20. Esther n'avait point encore découvert ni son pays ni son peuple, selon l'ordre que Mardochée lui en avait donné. Car Esther observait tout ce qu'il lui ordonnait, et faisait toutes choses en ce temps-là par son avis, de même que lorsqu'il la nourrissait auprès de lui, étant encore toute petite.

21-23. *Deux gardes du palais, Bagathan et Tharès, veulent assassiner le Roi. Mardochée découvre leur complot et en fait avertir Esther. Les deux criminels sont pendus.*

III. — 1. Après cela, le roi Assuérus éleva Aman, fils d'Amadath, qui était fils d'Agag; et le trône sur lequel il le fit asseoir était au-dessus de tous les princes qu'il avait près de sa personne.

2. Et tous les serviteurs du Roi qui étaient à la porte du palais fléchissaient le genou devant Aman et l'adoraient, parce que l'Empereur le leur avait commandé. Il n'y avait que Mardochée qui ne fléchissait point les genoux devant lui, et ne l'adorait point.

5. Aman.... ayant reconnu par expérience que Mardochée ne fléchissait point les genoux devant lui, et ne l'adorait point, entra dans une grande colère.

6. Mais il compta pour rien de se venger seulement de Mardochée ; et, ayant su qu'il était Juif, il aima mieux entreprendre de perdre toute la nation des Juifs qui étaient dans le royaume d'Assuérus.

7. La douzième année du règne d'Assuérus, au premier mois, appelé Nisan, le sort, qui s'appelle en hébreu Pur, fut jeté dans l'urne devant Aman, pour savoir en quel mois et en quel jour on devait faire tuer toute la nation juive, et le sort tomba sur le douzième mois, appelé Adar.

8. Alors Aman dit au roi Assuérus : « Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de votre royaume, gens qui sont séparés les uns des autres, qui ont des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui, de plus, méprisent les ordonnances du Roi Et vous savez fort bien qu'il est de l'intérêt de votre royaume de ne souffrir pas que la licence le rende encore plus insolent.

9. » Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il périsse ; et je payerai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents. »

10. Alors le Roi tira de son doigt l'anneau dont il avait accoutumé de se servir, et le donna à Aman, fils d'Amadath, de la race d'Agag, ennemi des Juifs.

11. Et lui dit : « Gardez pour vous l'argent que vous m'offrez ; et pour ce qui est de ce peuple, faites-en ce que vous voudrez. »

12-15. *L'ordre est envoyé dans toutes les provinces de massacrer tous les Juifs, le treizième jour du douzième mois, appelé Adar, et l'édit est aussitôt affiché dans Suse.*

FRISE DES ARCHERS DE SUSE. — Musée du Louvre.

IV. — 1. Mardochée, ayant appris ceci, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, et se couvrit la tête de cendre; et, jetant de grands cris au milieu de la place de la ville, il faisait éclater l'amertume de son cœur.

2. Il vint donc en se lamentant jusqu'à la porte du palais : car il n'était pas permis d'entrer revêtu d'un sac dans le palais du Roi.

3-6. — *Esther, informée de la présence de Mardochée à la porte, lui envoie une robe, afin qu'il la mette au lieu du sac dont il est revêtu. Mardochée ayant refusé de la prendre, la Reine le fait interroger par Athach, un de ses serviteurs.*

7. Et Mardochée lui découvrit tout ce qui était arrivé...

8. Il lui donna aussi une copie de l'édit qui était affiché dans Suse, pour la faire voir à la Reine, et pour l'avertir d'aller trouver le Roi, afin d'intercéder pour son peuple.

9. Athach, étant retourné, rapporta à Esther tout ce que Mardochée lui avait dit.

10. Esther, pour réponse, lui ordonna de dire ceci à Mardochée :

11. « Tous les serviteurs du Roi, et toutes les provinces de son empire, savent que qui que ce soit, homme ou femme, qui entre dans la salle intérieure du Roi sans y avoir été appelé par son ordre, est mis à mort infailliblement à la même heure, à moins que le Roi n'étende vers lui son sceptre d'or, pour marque de clémence, et qu'il lui sauve ainsi la vie. Comment donc puis-je maintenant aller trouver le Roi, puisqu'il y a déjà trente jours qu'il ne m'a point fait appeler ? »

12. Mardochée ayant entendu cette réponse,

13. Envoya encore dire ceci à Esther : « Ne croyez pas qu'à cause que vous êtes dans la maison du Roi vous pourriez sauver seule votre vie, si tous les Juifs périssaient.

14. » Car, si vous demeurez maintenant dans le silence, Dieu trouvera quelque autre moyen pour délivrer les Juifs, et vous périrez, vous et la maison de votre père. Et qui sait si ce n'est point pour cela même que vous avez été élevée à la dignité royale, afin d'être en état d'agir dans une occasion comme celle-ci ? »

15. Esther envoya faire cette réponse à Mardochée :

16. « Allez, assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suse, et priez tous pour moi. Passez trois jours et trois nuits sans manger ni boire, et je jeûnerai de même avec les filles qui me servent, et, après cela, j'irai trouver le Roi contre la loi qui le défend, et sans y être appelée, en m'abandonnant au péril et à la mort. »

17. Mardochée alla aussitôt exécuter ce qu'Esther lui avait ordonné.

V. — 1. Le troisième jour, Esther se vêtit de ses habits royaux, et s'étant rendue dans la salle intérieure de l'appartement du Roi, elle s'arrêta dans la salle la plus proche de la chambre de Sa Majesté. Il était assis sur son trône...

2. Et, ayant vu paraître la reine Esther, elle plut à ses yeux, et il étendit vers elle le sceptre d'or qu'il avait à la main. Esther, s'approchant, baisa le bout du sceptre d'or.

3. Et le Roi lui dit : « Que voulez-vous, reine Esther ? que demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royanme, je vous la donnerais. »

4. Esther lui répondit : « Je supplie le Roi de venir aujourd'hui, s'il lui plaît, au festin que je lui ai préparé, et Aman avec lui. »

5. « Qu'on appelle Aman, dit le Roi aussitôt, afin qu'il obéisse à la volonté de la Reine. » Le Roi et Aman vinrent donc au festin que la Reine leur avait préparé.

6. Et le Roi lui dit, après avoir bu beaucoup de vin : « Que désirez-vous que je vous donne et que me demandez-vous? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. »

7. Esther lui répondit : « La demande et la prière que j'ai à faire est :

8. » Que, si j'ai trouvé grâce devant le Roi, et qu'il lui plaise de m'accorder ce que je lui demande, et de faire ce que je désire, le Roi vienne, et Aman avec lui, au festin que je leur ai préparé, et demain je déclarerai au Roi ce que je souhaite. »

9. Aman sortit donc ce jour-là fort content et plein de joie; et ayant vu que Mardochée, qui était assis devant la porte du palais, non seulement ne s'était pas levé pour lui faire honneur, mais ne s'était même pas remué de la place où il était, il en conçut une grande indignation ;

10. Et, dissimulant la colère où il était, il retourna chez lui, et fit assembler ses amis avec sa femme Zarès.

11. Et, après leur avoir représenté quelle était la grandeur de ses richesses,

le grand nombre de ses enfants, et cette haute gloire où le roi l'avait élevé au-dessus de tous les grands de sa cour et de tous ses officiers,

12. Il ajouta : « La reine Esther n'en a point aussi invité d'autres que moi pour être du festin qu'elle a fait au Roi, et je dois encore demain dîner chez elle avec le Roi.

13. » Mais, quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis devant la porte du palais du Roi. »

14. Zarès, sa femme, et tous ses amis, lui répondirent : « Commandez qu'on dresse une potence fort élevée, qui ait cinquante coudées de haut, et dites au Roi demain au matin qu'il y fasse pendre Mardochée, et vous irez ainsi plein de joie au festin avec le Roi. » Ce conseil lui plut, et il commanda qu'on préparât cette haute potence.

VI. — 1. Le Roi passa cette nuit-là sans dormir, et il commanda qu'on lui apportât les histoires et les annales des années précédentes. Et lorsqu'on les lisait devant lui,

2. On tomba sur l'endroit où il était écrit de quelle sorte Mardochée avait donné avis de la conspiration de Bagathan et de Tharès... qui avaient voulu assassiner le roi Assuérus.

3. Ce que le Roi ayant entendu, il dit : « Quel honneur et quelle récompense Mardochée a-t-il reçus pour cette fidélité qu'il m'a témoignée ? » Ses serviteurs et ses officiers lui dirent : « Il n'en a reçu aucune récompense. »

4. Le Roi ajouta en même temps : « Qui est là, dans l'antichambre ? » Or Aman était entré dans l'antichambre la plus proche de la chambre du Roi, pour le prier de commander que Mardochée fût attaché à la potence qu'il lui avait préparée.

5. Ses officiers lui répondirent : « Aman est dans l'antichambre. » Le Roi dit : « Qu'il entre. »

6. Aman étant entré, le Roi lui dit : « Que doit-on faire pour honorer un homme que le Roi désire de combler d'honneur ? » Aman, pensant en lui-même, et s'imaginant que le Roi n'en voulait point honorer d'autre que lui,

7. Lui répondit : « Il faut que l'homme que le roi veut honorer,

8. » Soit vêtu des habits royaux, qu'il soit monté sur le même cheval que le roi a coutume de monter ; qu'il ait sur la tête le diadème royal :

9. » Et que le premier des princes et des grands de la cour du Roi tienne son cheval par les rênes ; et que marchant devant lui par la place de la la ville, il crie : « C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au Roi d'honorer. »

10. Le Roi lui répondit : « Hâtez-vous donc, prenez une robe et un cheval, et tout ce que vous avez dit, faites-le à Mardochée, Juif, qui est devant la porte du palais. Prenez bien garde de ne rien oublier de ce que vous venez de dire. »

11-14. *Aman conduit ainsi Mardochée à travers la ville, et rentre chez lui tout affligé. Sa femme Zarès lui donne des conseils de prudence* : « Si ce Mardochée, devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister, mais vous tomberez devant lui. » *Aman est ensuite amené au festin de la Reine.*

VII. — 2. Le Roi, dans la chaleur du vin, lui dit encore ce second jour : « Que me demandez-vous, Esther ? et que désirez-vous que je fasse ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. »

3. Esther lui répondit : « O Roi, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie, et celle de mon peuple,

pour lequel j'implore votre clémence.

4. » Car nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, pour être égorgés et exterminés... Nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le Roi même. »

5. Le roi Assuérus lui répondit : « Qui est celui-là ? et qui est assez puissant pour oser faire ce que vous dites ? »

6. Esther lui répondit : « C'est cet Aman que vous voyez, qui est notre cruel adversaire et notre ennemi mortel. Aman, entendant ceci, demeura tout interdit, ne pouvant supporter les regards ni du Roi ni de la Reine.

7. Le Roi en même temps se leva tout en colère ; et, étant sorti du lieu du festin, il entra dans un jardin planté d'arbres. Aman se leva aussi de table pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie, parce qu'il avait bien vu que le Roi était résolu de le perdre.

8-9. *Assuérus rentre dans la salle du festin, trouve Aman aux genoux d'Esther, et dit :* « Comment ! il veut même faire violence à la Reine en ma présence et dans ma maison ! *Ayant appris qu'une potence de cinquante coudées avait été préparée pour Mardochée par Aman, il ordonne que celui-ci y soit pendu.*

10. Aman fut donc pendu à la potence qu'il avait préparée à Mardochée. Et la colère du Roi s'apaisa.

VIII. — *Assuérus donne à Esther la maison d'Aman. Mardochée est présenté au Roi, et reçoit l'anneau qu'avait eu l'ennemi des Juifs. Esther demande à son époux de révoquer les ordres donnés pour l'extermination de son peuple. On écrit aussitôt dans toutes les provinces : non seulement les Juifs ne seront pas massacrés, mais ils s'assembleront au jour qui avait été fixé pour les faire périr, et ils tireront vengeance de leurs ennemis.*

Pour les dernières pages du texte hébreu, voir la *Notice*, § 10.

CHAPITRES X (verset 4)-XVI :

ADDITIONS GRECQUES.

(Voir la *Notice*, § 11.)

Prière d'Esther (cf. Racine, Acte I, scène IV).

XIV. — 3. Mon Seigneur, qui êtes seul notre Roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, puisque vous êtes le seul qui me puissiez secourir...

5. J'ai su de mon père, ô Seigneur, que vous aviez pris Israël d'entre toutes les nations, et que vous aviez choisi nos pères en les séparant de tous leurs ancêtres qui les avaient devancés, pour vous établir parmi eux un héritage éternel ; et vous leur avez fait tout le bien que vous leur aviez promis.

6. Nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis ;

7. Car nous avons adoré leurs dieux. Vous êtes juste, Seigneur.

8. Et maintenant ils ne se contentent

pas de nous opprimer par une dure servitude; mais, attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles.

9. Ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche à ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel.

10. Pour ouvrir la bouche des nations, pour faire louer la puissance de leurs idoles, et pour relever à jamais un roi de chair et de sang.

11. Seigneur, n'abandonnez pas votre sceptre à ceux qui ne sont rien, de peur qu'ils ne se rient de notre ruine; mais faites retomber sur eux leurs mauvais desseins, et perdez celui qui a commencé à nous faire ressentir les effets de sa cruauté.

12. Souvenez-vous de nous, Seigneur; montrez-vous à nous dans le temps de notre affliction, et donnez-moi de la fermeté et de l'assurance, ô Seigneur, Roi des dieux et de toute puissance qui est dans le monde.

13. Mettez dans ma bouche des paroles sages et convenables en la présence du Lion, et transférez son cœur de l'affection à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui conspirent avec lui.

16. Vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où je parais dans la magnificence,... j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, et que je la déteste comme un linge souillé et qui fait horreur; que je ne la porte point dans les jours de mon silence;

17. Et que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du Roi, que je n'ai point bu du vin offert sur l'autel des idoles:

18. Et que, depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'aujourd'hui, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur Dieu d'Abraham.

19. O Dieu puissant au-dessus de tous, écoutez la voix de ceux qui n'ont aucune espérance qu'en vous seul. Sauvez-nous de la main des méchants, et délivrez-moi de ce que je crains.

Esther en présence d'Assuérus cf. *Livre d'Esther*, V, 1-4; et Racine, Acte II, scène VII.

XV. — 4. Le troisième jour, Esther quitta les habits de deuil dont elle s'était revêtue, et se para de tous ses plus riches ornements.

5. Relevée par cet éclat de la magnificence royale, après avoir invoqué Dieu, qui est le conducteur et le sauveur de tous, elle prit deux de ses filles de chambre.

6. Sur l'une desquelles elle s'appuyait comme ayant peine à se soutenir, à cause de son extrême délicatesse.

7. L'autre suivait sa maîtresse, lui portant la robe qui traînait à terre.

8. Elle, cependant, avec un teint vermeil et des yeux pleins d'agréments et d'éclat, cachait la tristesse de son âme, qui était toute saisie de frayeur.

9. Et, ayant passé de suite toutes les portes, elle se présenta devant le Roi au lieu où il était assis sur son trône avec une magnificence royale, étant tout brillant d'or et de pierres précieuses: et il était terrible à voir.

10. Aussitôt qu'il eut levé la tête, et qu'il l'eut aperçue, la fureur dont il était saisi paraissant dans ses yeux étinlants, la Reine tomba comme évanouie,

la couleur de son teint se changeant en une pâleur ; elle laissa tomber sa tête sur la fille qui la soutenait.

11. En même temps, Dieu changea le cœur du Roi, et lui inspira de la douceur. Il se leva tout d'un coup de son trône, craignant pour Esther, et la soutenant entre ses bras jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle, il la caressait, en lui disant :

12. « Qu'avez-vous, Esther, je suis votre frère, ne craignez point.

13. » Vous ne mourrez point. Car cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les autres.

14. » Approchez-vous donc, et touchez mon sceptre. »

15. Et, voyant qu'elle demeurait toujours dans le silence, il prit son sceptre d'or, et le lui ayant mis sur le cou, il la baisa et lui dit : « Pourquoi ne me parlez-vous point ? »

16. Esther lui répondit : « Seigneur, vous m'avez paru comme un ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la crainte de votre gloire.

17. » Car, Seigneur, vous êtes admirable, et votre visage est plein de grâce. »

18. En disant ces paroles, elle retomba encore, et elle pensa s'évanouir.

19. Le Roi en était tout troublé, et ses officiers la consolaient.

ESTHER
TRAGÉDIE

Tirée de l'Escriture Sainte.

D.ⁿ N.° 678.

A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë Saint Jacques, devant la ruë du Plâtre, à la Ville de Paris.

M. DC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TITRE DE L'ÉDITION PRINCEPS.

PRÉFACE

DE RACINE.

La célèbre[1] maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre[2] de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du Royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états[3] où[4] il lui plaira de les appeler. Mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires[5], on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir[6] l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met, pour ainsi dire, à profit[7] leurs heures de récréation. On leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs[8], des conversations[9] ingénieuses, qu'on leur a com-

1. *Célèbre*. Ce mot peut surprendre un peu, car, lorsqu'on joua *Esther*, la maison n'existait que depuis deux ans et quelques mois (voir la *Notice*, § 5).

2. *Un fort grand nombre*. Il y avait 250 jeunes filles. Aujourd'hui le nombre des Saint-Cyriens est de 800 environ.

3. *États :* Conditions, situations sociales.

4. *Où :* auxquels ; voir *Esther*, 277.

5. *Choses essentielles et nécessaires*. Racine entend par là, d'une part, la religion et la morale, d'autre part, les diverses connaissances littéraires et scientifiques qu'il est nécessaire d'acquérir.

6. *Polir :* façonner par la culture.

7. *On leur met à profit :* on met à profit *à leur intention*, on fait qu'elles en tirent profit. *Leur* a le sens du datif latin ; cf. p. 5, note 1.

8. *Principaux devoirs*. Il ne s'agit pas ici d'exercices écrits, mais des obligations de morale et de bienséance.

9. *Des conversations*. Mme de Maintenon composa elle-même des conversations de ce genre, sur le Silence, le Jugement, l'Habitude, les Répugnances, la Faveur, etc.

DAME RELIGIEUSE DE SAINT-CYR.

Gravure de Nicolas Arnoult. — Bibliothèque Nationale : Estampes.

posées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes ; et cela leur sert surtout à les défaire[1] de quantité[2] de mauvaises prononciations[3], qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser[4] innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents[5] vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes[6], et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses[7] sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me

1. *Leur sert à les défaire.* Sur le sens de *leur*, voir p. 3, note 7.

2. *De quantité.* Sans article, le mot *quantité* signifie : une grande quantité. Cf. p. 9 : « Ils en rapportent *quantité* de preuves, » et Molière (*Le Médecin malgré lui*, II, 4 : « Mon avis est qu'on lui fasse prendre pour remède *quantité* de pain trempé dans du vin. »

3. *De mauvaises prononciations.* Vivant dans le voisinage de la Cour et de Paris, les jeunes filles de Saint-Cyr étaient bien placées pour apprendre le meilleur français. A cet égard, l'instruction des jeunes gens paraît avoir été plus négligée. Le grammairien Hindret écrit en 1696 : « On enseigne aux jeunes gens le latin et le grec avec beaucoup de soin, et on abandonne leur langue maternelle au hasard de l'usage bon ou mauvais. »

4. *Qui les peut amuser.* Sur la place du pronom, voir *Esther*, 38.

5. *Des plus excellents.* Cet adjectif ne s'emploie plus au superlatif, étant une sorte de superlatif par lui-même.

6. *Profanes.* Voir *Esther*, 105.

7. *Impressions dangereuses.* « Il faut... se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charme dans la musique sans sortir des sujets pieux. » (Fénelon, *Éducation des Filles*, XII.)

firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème, où le chant fût mêlé avec le récit ; le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive[1] et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu et de détachement du monde[2] au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet ; d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait à mon avis une espèce de sacrilège, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées[3].

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé[4] dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur[5] et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur[6] que les

1. *Plus vive :* plus animée.

2. *Du monde.* C'est la vie profane, opposée à la vie religieuse.

3. *A préparées.* Dans *Esther* cette idée de l'action divine est exprimée à plusieurs reprises, particulièrement par Mardochée (Acte II, sc. 3, v. 205-238) et par le Chœur, dans les scènes finales des trois actes.

4. *M'avait souvent passé dans l'esprit.* Il veut dire que le dessein avait d'abord traversé son esprit sans s'y fixer ; c'est une *action*, et non pas un *état*, d'où l'emploi de l'auxiliaire *avoir*. Cf. Mme de Sévigné : « Pour la proposition d'aller à Grignan, elle *m'avait* déjà passé par la tête. » Racine était, dès l'adolescence, un admirateur passionné des tragiques grecs. A Port-Royal, « son plus grand plaisir était de s'aller enfoncer dans les bois de l'abbaye avec Sophocle et Euripide, qu'il savait presque par cœur. » (*Mémoires* de Louis Racine.)

5. *Le chœur* était une partie essentielle de la tragédie grecque, où le chant alternait avec le dialogue. Voir la *Notice*, § 16.

6. *Cette partie du chœur.* Une des attributions du chœur consistait à chanter les louanges des divinités. En outre, il donnait son avis sur la con

Païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper ; et d'ailleurs ces jeunes Demoiselles[1] ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie[2] et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret[3] de leur maison. De sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour ; le Roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands Seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote[4], pour mieux peindre Assuérus. Car j'ai suivi le sentiment[5] de plusieurs savants interprètes[6] de l'Écriture, qui tiennent[7] que ce roi est le même

duite des personnages et exprimait des vérités morales.

1. *Ces jeunes Demoiselles...* Aujourd'hui on accable d'éloges les comédiens en tête des ouvrages dramatiques ; alors ce n'était pas l'usage d'en parler dans une préface. Mais Racine fait une exception pour ses jeunes actrices de Saint-Cyr.

2. *Modestie :* retenue, réserve dans les manières.

3. *Dans le secret.* Ce mot signifie ce qui est retiré et sans communication avec le monde : voir *Esther*, 280.

4. *D'Hérodote.* Voir *Esther*, 39, 41, 404 ; cf. 1115.

5. *Le sentiment :* l'opinion.

6. *Interprètes :* commentateurs, et non pas traducteurs. Il s'agit ici de commentaires comme celui qui a été publié par Le Maistre de Saci avec sa traduction de la Bible (voir la *Notice*, § 8-9).

7. *Tiennent :* tiennent pour certain, et affirment.

DEMOISELLE DE SAINT-CYR DE LA Ire CLASSE.

Gravure de N. Arnoult. — Bibliothèque Nationale : Estampes.

que le fameux Darius[1] fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet ils en rapportent quantité de preuves[2], dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses[3] n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs Dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices[4]. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon[5], beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires[6] de la Perse, et enfin par Quinte-Curce[7].

On peut dire que l'unité de lieu[8] est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les déco-

1. *Darius, fils d'Hystaspe.* Voir la *Notice*, § 9.

2. *Quantité de preuves.* Cf. p. 5, note 2.

3. *Les Perses.* On dit aujourd'hui les *Perses* quand il s'agit de l'histoire ancienne de l'Orient, et les *Persans* pour les temps plus rapprochés de nous. On verra plus loin (p. 10 : les habits des *Persans* et des Juifs) que Racine ne fait pas de différence entre ces deux mots. Voir *Esther*, 28.

4. *Dans leurs sacrifices.* « Les Perses n'érigent ni statues, ni temples, ni autels ; ils traitent d'insensés ceux qui en élevent. » (Hérodote, I, 131. Au chapitre suivant, il dit que les Perses, quand ils sacrifient à leurs divinités, n'allument point de feu et ne font point de libations.

5. *Xénophon.* Dans la *Cyropédie*, Xénophon dit (VIII, 3) que Cyrus va visiter les enceintes consacrées aux dieux (il ne dit pas les temples) et leur offrir des sacrifices ; il parle (II, 3 et VII, 1 des libations que Cyrus et ses convives offrent aux dieux. Mais on ne voit pas pourquoi Xénophon aurait été *beaucoup mieux instruit* qu'Hérodote des affaires de la Perse au temps de Darius, et la *Cyropédie* est plutôt un roman qu'un ouvrage historique.

6. *Affaires :* tout ce qui concerne leur État et leur gouvernement.

7. *Quinte-Curce.* Racine écrit *Quinte-Curse*. Cet historien, qui écrivait au moins six siècles après Darius, et dont le témoignage n'a aucune valeur, dit (III, 3) que le char de Darius était orné d'images des dieux. Quant à l'objet de toute cette discussion historique, voir *Esther*, 276, 739-741, 766.

8. *L'unité de lieu.* Racine considérait, comme ses contemporains, que l'action d'une tragédie devait se développer en un seul lieu et en un seul jour. Il devait y avoir en outre unité d'action. C'est ce qu'on appelle la *règle des trois unités*. Nous n'avons conservé que l'unité d'action, indispensable à toute œuvre dramatique. Voir p. 21, note *a*.

rations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait [1] autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés [2] par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans [3] et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la Musique [4] la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants, ni plus convenables aux paroles [5]. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites, qui avaient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres [6] actions de grâces? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur

1. *Que j'ai fait.* On employait souvent *faire* pour remplacer un verbe exprimé précédemment. Cf. Préface des *Plaideurs :* « On examina mon amusement comme on *aurait fait* une tragédie. »

2. *N'ont pas laissé d'être représentées:* l'ont été malgré ce qui pouvait s'y opposer.

3. *Des Persans.* Voir plus haut : *les Perses*, p. 9, note 2.

4. *Celui qui a fait la Musique.* Racine aurait bien pu le nommer : J.-B. Moreau (voir la *Notice*, § 19). Celui-ci ne voulut pas être avec son poète en reste de politesse anonyme : « Je sais bien, Sire, dit-il dans sa Dédicace au Roi, que, selon toutes les apparences, je dois un si heureux succès à la beauté du sujet et à la magnificences des paroles qu'on m'a fournies, plutôt qu'à la délicatesse de mes chants. »

5. *Convenables aux paroles :* allant bien avec les paroles. Cf. Bossuet : « Qu'y a-t-il de plus *convenable* à la puissance que de secourir la vertu ? »

6. *Médiocres :* tenant le milieu entre la grandeur et la petitesse, trop petites par conséquent pour la circonstance.

nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerçiât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoins[1] ceux de Marie, sœur de Moïse, de Débora et de Judith[2], et tant d'autres dont l'Ecriture est pleine. On dit même que les Juifs encore aujourd'hui célèbrent[3] par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

1. *Témoins ceux...* On écrirait aujourd'hui *témoin* invariable.

2. *Cantiques... de Marie : Exode*, XV, 21. On a reproché à Racine d'avoir appelé ce verset « un long cantique » ; mais Racine, qui connaissait si bien l'Ecriture, n'aurait pu se tromper à ce point ; il a dû penser que Marie allait répétant le cantique de son frère, qui remplit 19 versets de ce même chapitre. — *De Débora : Juges*, V, 1-31. — *De Judith : Judith*, XVI, 1-21.

3. *On dit même que les Juifs... célèbrent.* Il n'a pas daigné s'en assurer lui-même. — C'est la fête de *Pourim*, ou des *Sorts*, ainsi nommée parce qu'on avait jeté au sort les jours et les mois de l'année pour déterminer le jour de l'extermination des Juifs. Cette fête a lieu les 14 et 15 du dernier mois de l'année juive, appelé Adar; elle tombe, suivant les années, en février ou en mars. En 1839, au Théâtre-Français, on parut la célébrer par une reprise d'*Esther* (voir la *Notice*, § 29).

NOMS DES PERSONNAGES[1].

ASSUÉRUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Persè.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du Palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.
GARDES du roi Assuérus.
CHŒUR de jeunes filles israélites.

La scène est à Suse[2], *dans le Palais d'Assuérus.*

La PIÉTÉ fait le Prologue[3].

1. Les cinq premiers personnages figurent au *Livre d'Esther*. Asaph, Elise et Thamar désignent dans la Bible d'autres personnages plus ou moins connus, mais il faut remarquer qu'Elise (Elisa) y est un nom d'homme. D'autre part, Thamar est déjà le nom d'une suivante d'Esther dans la tragédie de Du Ryer (voir la *Notice*, § 6). Hydaspe, comme nom d'homme, est imaginé par Racine; c'est le nom d'un fleuve de l'Inde.

2. *Suse*. Voir *Esther*, 16.

3. *Fait le Prologue*, c'est-à-dire est le personnage qui récite le Prologue. Cf. Mme de Sévigné : « Mme de Caylus *fait* Esther. » Autrefois, un acteur parlant au public au nom de l'auteur, avant la représentation d'une pièce, s'est appelé *le Prologue*. Sur les actrices de Saint-Cyr qui ont créé tous ces rôles, et particulièrement sur Mme de Caylus, voir la *Notice*, § 24.

PROLOGUE.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité.
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints 5
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un Roi qui me protège, un Roi victorieux
A commis à mes soins ce dépôt précieux. 10
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides.

2. *Je descends.* La musique commence par un « Prélude pour la Piété qui *descend* du Ciel ». D'après cette indication, il est probable qu'on voyait la Piété descendre dans un nuage. — *Dans ce lieu.* La maison de Saint-Cyr. (Note de Racine.) Voir la *Notice*, § 2. — *La Grâce.* La grâce, dans la doctrine chrétienne, est un secours divin accordé à l'homme pour lui permettre de faire son salut. Le XVIIe siècle a été rempli de querelles théologiques demeurées fameuses concernant la grâce. Ici la Grâce est personnifiée, et le poète veut dire que cette pieuse maison est aimée de Dieu.

4. *Plus fidèle :* plus sûr, où on lui soit plus fidèle.

8. *Dont.* « On dit ordinairement *sanctifier par ;* mais, comme le remarque Vaugelas, cette particule *dont* est d'un grand usage dans notre langue, et s'accommode à tout. » (Louis Racine.) — *Sanctifier le monde :* le rendre saint en l'édifiant par le bon exemple.

9. *Un Roi.* En attribuant à Louis XIV une initiative qui appartenait à Mme de Maintenon, Racine était sûr de ne pas déplaire à celle-ci.

10. *A commis.* Ce verbe était souvent employé dans le sens de confier. Cf. *Athalie*, 738 :

Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

Pour elles à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire. 15
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris.
Tu m'écoutes; ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère, 20
Qui t'offre de ce Roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné, 25
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits. 30

13. *A sa porte.* Saint-Cyr est à 4 kilomètres du château de Versailles.

14. *L'abondance.* Les jeunes filles étaient élevées gratuitement à Saint-Cyr. Voir la *Notice*, § 2.

16. *Il :* le Roi.

18. *Prédestinés :* choisis d'avance par Dieu.

20. *Cette fille :* ta fille. Dans ce Prologue, Racine a personnifié non seulement la Piété, mais la Grâce (v. 2), l'Innocence (3), l'Intérêt et la Jalousie (31), la Discorde (33), le Rhin (44), la Justice divine (55), l'Impiété et la Foi (64). C'est beaucoup.

22. *De ton amour :* de l'amour dont il brûle pour toi.

24. *Du couchant à l'aurore.* « Il s'agit des missions étrangères et des travaux apostoliques dans l'Orient et dans le Nouveau-Monde, que Louis XIV encourageait par ses bienfaits. » (Geoffroy.)

25. *Tous les jours.* « Le Roi, dit Mme de Caylus sans ses *Souvenirs*, ne manqua d'entendre la messe tous les jours que deux fois dans toute sa vie, et c'était à l'armée. »

28. *Le pavé de tes temples.* Il suffit de voir, à la chapelle du château de Versailles, l'orgueilleuse tribune d'où le Roi dominait l'autel, pour sentir l'exagération qu'il y a dans ces vers.

30. *Pour ta querelle :* pour ta cause. Cf. *Athalie*, 1119 :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta que-
[relle

Le perfide Intérêt, l'aveugle Jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse Hérésie ;
La Discorde en fureur frémit de toutes parts ;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards,
Et l'Enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres, 35
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul, invariable et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi;
Et, bravant du Démon l'impuissant artifice,
De la Religion soutient tout l'édifice. 40
Grand Dieu, juge ta cause ; et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil : 45
Ils viennent se briser contre le même écueil.

32. *S'unissent contre toi.* Il s'agit de la Ligue d'Augsbourg, coalition formée (1686-1687) contre Louis XIV par la plupart des puissances de l'Europe. — *Pour l'affreuse Hérésie.* Les princes catholiques entrés dans la Ligue s'étaient groupés autour de Guillaume d'Orange, le principal représentant du protestantisme. En 1688, Guillaume avait chassé du trône d'Angleterre son beau-père, le roi catholique Jacques II; et celui-ci assista à l'une des premières représentations d'*Esther*. Voir la *Notice*, § 22.

33. *La Discorde en fureur.* Cf. Virgile (*En.*, I, 294) : « *Furor impius... fremet horridus ore cruento.* La Discorde impie frémira, l'œil horrible, et la bouche sanglante. »

36. *Les yeux les plus saints.* Cf., pour une métaphore analogue : *Esther*, 735. « La cour de France, dit Louis Racine, étant alors brouillée avec la cour de Rome, on fit une application de ces deux vers, contraire aux intentions de l'auteur. » Quoi qu'en dise Louis Racine, il semble bien que l'auteur d'*Esther* ait voulu ici faire allusion au pape Innocent XI, qui, exaspéré contre Louis XIV, s'était empressé d'adhérer à la Ligue d'Augsbourg. Le roi venait de saisir le Comtat-Venaissin ; la situation était donc très tendue.

37. *Fondé sur la foi :* appuyé sur la foi comme sur une base solide, ce qui lui permet de soutenir (cf. 40) tout l'édifice de la Religion.

41. *Se déploie.* Le bras s'étend pour porter un coup.

44. *Le Rhin.* Allusion à la guerre de Hollande (1672-1678) et aux campagnes de Turenne.

46. *Ecueil* a ici le sens d'obstacle con-

LOUIS XIV.

Portrait peint par Hyacinthe Rigaud (1701). — Musée du Louvre.

Déjà, rompant partout les plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.
  Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander; 50
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
Pareil à ces esprits que ta Justice envoie, 55
Quand son Roi lui dit : « Pars, » il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.
  Mais tandis qu'un grand Roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures, 60
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'Impiété la Foi victorieuse.
  Et vous, qui vous plaisez aux folles passions 65
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,

tre lequel se brisent les efforts des assaillants. Cf. *Bajazet*, 475 :

Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,...

47. *Fermes :* solides ; voir 1056.

48. *Du débris.* Se trouve plus souvent au pluriel qu'au singulier pour signifier les restes de ce qui est brisé.

49. *Un fils.* Louis, dit le Grand Dauphin, né en 1661, fils aîné de Louis XIV. Il venait de faire une campagne sur le Rhin (octobre-novembre 1688), couronnée par la prise de Philippsbourg et de Mannheim. Les opérations avaient d'ailleurs été dirigées par Vauban.

57. *Embraser.* Cf. *Mithridate*, 931 :

Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore.

58. *Le déposer.* Le Dauphin était rentré depuis deux mois à Versailles.

61. *Permet :* accorde.

64. *La Foi victorieuse*, pour : la victoire de la Foi ; cf. 511. Dans *Esther* le mot *foi* sera fréquemment employé, mais avec d'autres sens ; voir 256.

67. *Profanes*, voir 105. — *Frivoles :*

Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité. 70

vains, sans objet sérieux; cf. 794. Racine condamne ainsi son propre théâtre, lui en qui les *folles passions* avaient trouvé leur plus séduisant interprète. Dans une lettre à Mme de Maintenon (éd. Mesnard, t. VII, p. 5), Racine dit qu'il a choisi ce tour pour la fin du prologue d'après les observations du Roi. Ce serait donc Louis XIV qui aurait condamné lui-même tout le théâtre profane. Mais la lettre est certainement apocryphe (voir la *Notice*, § 20).

68. *S'ennuie*, réfléchi pris au sens passif.

ESTHER EN PRÉSENCE D'ASSUÉRUS.

Gravure de Sébastien Le Clerc, d'après Charles Le Brun.
Édition princeps d'*Esther*.

ESTHER,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement d'Esther[a].

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise ? O jour trois fois heureux !
Que béni soit le Ciel qui te rend à mes vœux ;
Toi, qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans, la compagne assidue,

a). *L'appartement d'Esther.* Ce mot, qui nous paraît aujourd'hui trop moderne, signifie pour Racine : partie d'un lieu habité, quel qu'il soit. Ce lieu est ici le palais de Suse ; dans *Iphigénie* (v. 1080), c'est la tente d'Agamemnon ! — Le second acte se passe dans la salle du trône, et le troisième dans les jardins d'Esther. L'action commence le soir (v. 243) et se termine dans la soirée du lendemain. — Sur l'unité de lieu et de temps, voir p. 9, note 8.

1. *Est-ce toi.* Deux autres tragédies de Racine commencent également par l'arrivée d'un confident, qui se présente après une longue absence : Pylade, dans *Andromaque*, et Osmin, dans *Bajazet*.

3. *Benjamin.* Dans cette tragédie toute biblique, Racine a soin d'indiquer dès les premiers vers, l'origine d'Esther. On sait, en effet, que, lors du schisme des dix Tribus, la tribu de Benjamin était demeurée fidèle à celle de Juda (dont descendait le roi David), et avait formé avec elle le royaume de Juda, qui continua tant bien que mal les traditions religieuses du peuple israélite. La Bible dit que Mardochée, de la tribu de Benjamin, était l'arrière-petit-fils de

Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression, 5
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher? 10

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivais séparée,
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin;
Quand tout à coup, Madame, un prophète divin:
« C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse ; 15
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse.

Cis. Or, le père de Saül s'appelait Cis, et était aussi de Benjamin. C'est ce qui a fait penser à plusieurs interprètes de la Bible que Mardochée, et par conséquent aussi Esther, fille de son frère, étaient de la race de Saül. Racine s'est empressé d'adopter cette donnée. A la fin de la pièce (v. 1123), Esther dit à Assuérus que Mardochée et elle-même descendent du premier roi des Juifs. — *Descendue*. Construction : Toi qui, étant descendue comme moi de Benjamin,...

6. *Soupirer les malheurs :* exprimer ces malheurs en termes plaintifs, et avec des soupirs. — *Sion* était une des collines sur lesquelles et entre lesquelles se construisit la ville de Jérusalem. David y avait établi sa résidence royale. Plus tard, le nom de Sion devint synonyme de Jérusalem, et, comme il est d'un emploi beaucoup plus commode en vers, on le trouve fréquemment dans Racine.

8. *La gloire :* la fortune éclatante, la splendeur. Cf *Athalie*, 679 :

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

9. *Depuis plus de six mois*. Voir 90.

10. *Climat*, alors employé, surtout en poésie, dans le sens de contrée. Cf. *Phèdre*, 15 :

...Dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?

11. *Éplorée*. Tout en pleurs, se rapportant à *je*. On trouve encore la forme *épleuré*, à côté de *éploré*, dans le Dictionnaire de Richelet (1680).

14. *Un prophète divin :...* Le verbe (m'a dit) est remplacé par *m'a-t-il dit* du v. 16 ; construction peu usuelle.

15. *Une mort qui t'abuse. Abuser* a ici le sens de *tromper*. Cf. *Iphigénie*, 145 :

Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avais exposée.

Une mort qui abuse est une mort qui trompe ceux qui y croient.

16. *Lève-toi*. Formule de commandement fréquente dans la Bible. — *Suse*, à l'est du Tigre, au nord et à 250 kilomètres environ du golfe Persique, fut une des capitales de la Perse. Darius 1er

Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
Sion ; le jour approche où le Dieu des armées 20
Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »
Il dit ; et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! O triomphe admirable à mes yeux, 25
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive !

(voir 27) l'avait choisie pour sa résidence d'hiver.

17. *Pompe.* primitivement : procession, cortège. De l'idée de cortège magnifique, on est arrivé, par extension, à celle de magnificence.

18. *Le sujet de tes pleurs :* ce, ou plutôt celle, qui est la cause de tes pleurs.

20. *Le Dieu des armées.* Cette expression est si fréquente dans la Bible, surtout dans les livres prophétiques, que le mot hébreu *Sabaoth*, signifiant *des armées*, est employé quelquefois par la Vulgate comme une espèce de nom propre, qui devient un surnom donné à Dieu. Cf. « le Dieu des combats », v. 336.

21. *Éclater :* paraître, se manifester avec éclat : cf. 77, 234, 716, 875.

22. *Le cri de son peuple.* « *Quia respexi populum meum ; venit enim clamor eorum ad me.* Parce que j'ai regardé mon peuple, et que leurs cris sont venus jusques à moi. » (I *Rois*, IX, 16. Cf. *Exode*, II, 23 ; *Jérémie*, XIV, 2.

23. *Horreur* signifie parfois un fort étonnement, mêlé d'admiration et de respect religieux, avec ou sans effroi. Cf. *Iphigénie*, 1783 :

Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi [nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

25. *Admirable à mes yeux* : étonnant pour moi qui le contemple (et non pas : à mon avis).

26. *En effet :* véritablement (le contraire de : en apparence seulement) ; ou bien : comme le prophète l'avait annoncé.

27. *Assuérus.* On n'oubliera pas que, pour Racine, l'Assuérus de la Bible n'est autre que le roi Darius Ier, fils d'Hystaspe (Darius le Grand) ; voir la *Notice*, § 9.

28. *Persan.* On a vu dans la Préface de Racine (p. 9, note 2) qu'il dit indifféremment, en prose, les *Perses* ou les *Persans*. « En vers, sans être même contraint par la rime, il dit toujours *Persans*. Il a trouvé sans doute *Persans*

Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement? 30

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée. 35
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États, il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent. 40

plus harmonieux en vers que *Perses*. » (Louis Racine.) Citons toutefois une exception (*Alexandre*, IIII):

Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus...

— *Superbe :* orgueilleux ; cf. 261, 936, 1067, 1206; et, d'autre part, 608.

29. *Par quels... ressorts.* Un ressort est, au figuré, ce qui fait agir par une sorte d'impulsion; cf. 520, 1148. — *Par quel enchaînement :* par quelle succession d'événements liés les uns aux autres.

30. *A-t-il conduit :* dirigé, amené. Cf. *Athalie*, 1774:

mpitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !

32. *De l'altière Vasthi.* Voir *Livre d'Esther*. I, 9-22.

33. *Dépit*, qui signifiait primitivement *mépris*, et qui a conservé ce sens dans des expressions comme « en dépit du bon sens », a signifié par extension l'irritation causée par le mépris dont on est l'objet. C'est le cas pour Assuérus, dont Vasthi a méprisé les ordres.

38. *Objet :* ce qui se présente à la vue ou à la pensée (cf. 544), et, par extension, une personne sur laquelle se portent nos sentiments, spécialement notre affection. — *L'en pût détacher.* Racine et les auteurs de son temps aiment à mettre le pronom complément avant le verbe dont dépend l'infinitif. Cf. 468, 570, 751, 1089. Il faut d'ailleurs remarquer que cette construction est souvent commandée par une nécessité de la versification : mesure, césure, hiatus à éviter. Voir 155, 230, 260, 375, 378, 466, 471, 882, 1089.

39. *De l'Inde à l'Hellespont.* L'empire de Darius (v. note 27) était immense. Il s'étendait de l'Indus jusqu'à la mer Égée. Les habitants du bassin de l'Indus avaient été soumis par ce roi (Hérodote, IV, 44); cf. 1115.

40. *Les filles de l'Égypte.* — C'est une expression biblique ; cf. 1228 : « ... des filles des Persans. » — L'Egypte avait été conquise par Cambyse, qui régna avant Darius. — *Comparurent. Comparaître* se dit surtout dans le sens de pa-

Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours. 45
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité, 50
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis.
Je vins ; mais je cachai ma race et mon pays.

raître devant un tribunal. L'expression est ici pleine de justesse, puisque le roi va être le juge de leur beauté.

41. *Du Parthe.* On trouve plus tard les Parthes établis au sud-est de la mer Caspienne. Il n'est guère question d'eux à l'époque de Darius (v. note 27) ; toutefois ils sont mentionnés par Hérodote (III, 93) au nombre des peuples tributaires de ce roi. — *Du Scythe indompté.* Une grande expédition avait été dirigée par Darius contre les Scythes, peuples disséminés au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Elle avait échoué. C'est ce que semble oublier Racine au v. 1116.

42. *Briguèrent. Briguer* quelque chose, c'est chercher à l'obtenir en l'emportant sur ses rivaux. *Brigue* se dit des manœuvres auxquelles un candidat a recours pour réussir ; cf. 59.

47. *La fille de son frère.* Racine tient à préciser ; ce n'est pas une périphrase vulgaire comme au vers précédent : *les auteurs de mes jours.* Dans le texte hébreu, Esther n'est que la cousine de Mardochée, mais Racine a suivi la Vulgate : voir la *Notice*, § 8.

49. *Du triste état... agité :* ému *par la pensée* de la triste condition. Ce participe s'emploie plutôt avec un complément qui marque vraiment le sujet de l'action d'agiter ; cf. 103, et *Andromaque*, 174 :

De soins plus importants je l'ai crue agitée,...

Les Juifs n'étaient plus captifs, mais on peut admettre que des fils et petits-fils d'esclaves n'étaient pas dans une situation bien florissante.

50. *Du sein*, pour : du milieu de.

51. *Mains*, souvent pris au figuré (singulier ou pluriel) dans le sens de pouvoir, d'action.

52. *Il me fit...* Dans la Bible (*Livre d'Esther*, II, 8), ce n'est pas Mardochée qui présente Esther ; elle est prise et amenée au palais comme les autres jeunes filles. — *Accepter l'espérance.* L'aimable et modeste Esther n'a pas d'ambition pour elle-même

Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales 55
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages :
L'une d'un sang fameux vantait les avantages ; 60
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours.
Et moi, pour toute brigue, et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus. 65
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le Roi parut frappé. 70
Il m'observa longtemps dans un sombre silence ;
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,

55. *Les cabales.* Ce sont les manœuvres concertées entre plusieurs personnes pour ou contre (et surtout contre) quelqu'un. La cabale se distingue ainsi de la brigue, qui peut être le fait d'une seule personne ; cf. 59.

56. *Ce peuple.* Le mot peut se dire de tout rassemblement de personnes : un peuple de visiteurs, un peuple d'importuns, etc.

57. *Disputant un... intérêt :* luttant pour la possession d'un si grand avantage. Ici, en effet, l'intérêt est ce qui touche par l'avantage qu'on y trouve.

59. *Brigue.* Voir 42, 55. — *De puissants suffrages.* Il ne s'agit pas ici de votes, mais d'appréciations favorables, que chacune s'assurait par de puissants motifs.

61. *Atours :* tous les ornements dont se pare une femme.

67. *Tient :* a dans sa dépendance. — *Entre ses mains.* Cf. 734. — « *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini : quocumque voluerit inclinabit illud.* Le cœur du Roi est dans la main du Seigneur comme une eau courante ; il le fait tourner de quelque côté qu'il veut. » (*Proverbes*, XXI, 1).

68. *Tout prospère :* tout réussit heureusement. — *Aux âmes :* pour les âmes; cf. 465.

69. *En* était employé plus fréquemment qu'aujourd'hui avec un article ou un adjectif possessif ; cf 519, 1077.

70. *Frappé.* Cf. 384. 545, 1142. A rapprocher, au figuré, de *toucher* (voir 427).

71. *Sombre silence.* Pourquoi ? Est-ce

Dans ce temps-là sans doute agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
« Soyez Reine, » dit-il ; et, dès ce moment même, 75
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour,
Et même ses bienfaits dans toutes ses provinces
Invitèrent le peuple aux noces de leurs Princes. 80
Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte, et mes chagrins !
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise ;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise ;
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs ! 85
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,

parce que l'instant est solennel? Est-ce parce que Dieu agit sur le cœur d'Assuérus? Ou parce que celui-ci se souvient toujours de Vasthi?

76. *Posa.* Il serait incorrect aujourd'hui de ne pas répéter devant le second verbe, *posa*, le pronom *il*, employé précédemment avec inversion dans *dit-il*. Dans Racine même on ne voit guère d'autres exemples d'une telle omission. — *Diadème.* C'est le diadème (et non pas la couronne) qui est chez les anciens l'emblème de la royauté. Le diadème était à l'origine un bandeau (cf. 278, 455) noué autour de la tiare sur la tête des monarques d'Asie. Plus tard, on le voit attaché sur le front et noué par derrière. Cf. *Mithridate*, 1500-1502 :

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,...
bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,...

77. *Éclater.* Voir 21.

80. *Leurs princes.* Le mot est au pluriel parce qu'il s'agit des deux souverains : Assuérus et Esther. Quant à *leurs*, au lieu de *ses*, il s'explique par ce fait que *le peuple*, étant un nom collectif, contient une idée de pluriel (les sujets). Cf. 631, et *Athalie*, 20-24 :

Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal....
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.

82. *Quelle était.* Racine aurait pu écrire, sans changer la mesure du vers: *Quels étaient...* Il a préféré l'accord avec le premier sujet seulement, comme dans ces autres exemples :

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errant à l'aventure ?
(*Britannicus*, 379.)

Ce héros, qu'armera l'amour et la raison....
(*Iphigénie*, 99.)

83. *Dans la pourpre.* Les étoffes, les vêtements de pourpre, sont des insignes de la royauté en général. Ici, et dans le vers suivant, Racine attribue à Esther une souveraineté qui n'appartenait qu'au Roi.

86. *De reptiles impurs.* « *Et dabo Jeru-*

Voit de son Temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

ÉLISE.

N'avez-vous point au Roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le Roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis. 90
Celui par qui le Ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux?

salem in acervos arenæ, et cubilia draconum. Je ferai de Jérusalem un amas de sable, et une caverne de dragons. » (*Jérémie*, IX, 11; cf. X, 22.)

87. *Les pierres dispersées.* Racine semble oublier que le Temple était déjà reconstruit (voir 1186), puisque l'action d'*Esther* se place dans la douzième année du règne de Darius (*Livre d'Esther*, III, 7).

88. *Sont cessées :* elles n'ont pas continué. Le verbe est intransitif, et employé avec *être*, parce que cet état persiste.

89. *Confié vos ennuis :* l'objet de vos ennuis; cf. 466 : *ma vengeance*, et *Andromaque*. 129 :

Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes.

— *Ennuis :* tourments de l'âme. Le mot était beaucoup plus énergique qu'aujourd'hui. Cf. 471, 773, et *Iphigénie*, 1187 :

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les en-
[nuis,...

90. *Le Roi... ignore.* Il y a cinq ans (!) qu'Esther a remplacé Vasthi comme épouse d'Assuérus (*Livre d'Esther*, II, 16; III, 7). Remarquons d'ailleurs que Racine s'est bien donné garde de parler de ce long laps de temps, afin de ne pas trop faire voir ce qu'a d'extraordinaire l'ignorance d'Assuérus. Le second vers de la pièce (*Depuis plus de six mois...*) a même fait croire à certains lecteurs qu'Esther avait fait rechercher Elise immédiatement après son mariage. Voltaire s'y est laissé prendre : « Un roi insensé, dit-il, qui a passé six mois avec sa femme sans savoir, sans s'informer même qui elle est. » (*Siècle de Louis XIV*, ch. XXVII; cf. Préface des *Remarques* sur l'*Héraclius* de Corneille.)

92. *Sur ce secret... enchaînée* : il me défend de parler au sujet de ce secret.

93. *Mardochée : Hé!* Bien que les Dictionnaires de Richelet (1680) et de l'Académie (1694) disent que l'*h* de *hé* était aspirée, on voit que Racine ne faisait aucune différence entre *eh* et *hé*. Cf. *Mithridate*, 1083 :

Je le méprise? — Hé bien, n'en parlons plus,
[Madame.

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte ; et ses réponses sages 95
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages.
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
J'ai découvert au Roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques. 100
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins, 105

94. *Son amitié.* L'amitié est ici l'affection d'un oncle : plus loin (v. 659), c'est l'amour d'un époux.

95. *Absent, je le consulte.* Cette inversion, qui place un adjectif, ou un mot en apposition, avant un complément auquel il se rapporte, est fréquente dans la langue classique ; cf. 484, 903, et *Phèdre*, 381 :

On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.

99. *Pratiques*, au pluriel, se prend souvent en mauvaise part, pour signifier *menées*, *intrigues*. Cf. Bossuet (*Hist. univ.* III, 6) : « Il (*Brutus*) fit mourir à ses yeux ses deux enfants qui s'étaient laissé entraîner aux secrètes *pratiques* que les Tarquins faisaient dans Rome. »

100. *Formaient.* Cf. *Thébaïde*, 213 :

Vous les verriez toujours former quelque attentat.

— *Domestiques* ne signifiait pas alors serviteurs, valets, mais se disait de tous ceux qui étaient attachés à une grande maison par quelque emploi, même important. Cf. d'Alembert : « Louis XIV, comptant parmi ses *domestiques* les plus grands seigneurs du royaume... » Pour les serviteurs d'ordre inférieur, on disait plutôt *les gens*. Toutefois, les « domestiques » dont il s'agit ici, Bagathan et Tharès (*Livre d'Esther*, II, 21-22), étaient tout simplement deux gardes du palais. Il est question plus loin de ce complot découvert par Mardochée (II, 1, 3-6) et de ce « couple perfide » (v. 529), mais Racine ne nomme que Tharès (v. 446).

103. *Par le sort agitées :* que le sort ne laisse pas en repos. Cf. « agité de », v. 49.

104. *Transplantées.* Ces jeunes filles étant comparées à des fleurs, est-il besoin de faire remarquer la justesse de la métaphore ?

105. *Séparé de.* Elise a pu dire (v. 12) :

Du reste des humains je vivais séparée,...

Une personne est, en effet, séparée d'autres personnes, et un lieu d'autres lieux ; mais il y a quelque hardiesse à dire qu'un lieu est séparé de témoins. — *Profanes.* Cet adjectif se dit de tout ce

Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier. 110
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE DES ISRAÉLITES, *chantant derrière le théâtre.*

Ma sœur, quelle voix nous appelle? 115

qui est étranger aux choses sacrées. Cf. 115. 498. 711. 740; *Prologue*. 67. Les jeunes filles étant élevées dans ce lieu comme dans un sanctuaire, ceux qui y porteraient des regards indiscrets seraient « de profanes témoins », puisque chacun doit demeurer étranger au mystère de cette existence.

106. *Former :* façonner par l'éducation et l'instruction. Cf. Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, ch. XXXII) : « Corneille s'était *formé* tout seul. »

107. *Du diadème*, voir 76.

108. *Me cherchant*. Se chercher, c'est ici chercher à vivre seul, vouloir rentrer en soi-même. L'expression peut signifier aussi : ne tendre qu'à soi, par égoïsme : cf. *Athalie*, 1233 :

Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.

110. *Et c'est là... me faire oublier*. La comparaison devait s'imposer entre ces jeunes filles et les demoiselles de Saint-Cyr, entre ces soins d'Esther et ceux de Mme de Maintenon, qui venait souvent se reposer à Saint-Cyr des tracas de la quasi-royauté qu'elle exerçait à Versailles. Quatre ans après *Esther*, Boileau (*Satire* X) a repris cette comparaison :

J'en sais une chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit comme Esther de sa gloire importune
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que, sur ce tableau, d'abord tu vas nommer.

C'est probablement après avoir lu ces vers que Racine écrivit à Boileau : « Elle mérite bien... que vous fassiez d'elle une mention honorable qui la distingue de tout son sexe, comme en effet elle en est distinguée de toutes manières » (30 mai 1693).

114. *Jeune postérité*. Racine imite le pre-

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons.
C'est la Reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La Reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la Scène par plusieurs endroits différents.*

La Reine nous appelle : 120
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte. 125
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens !
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

mier vers de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, ainsi traduit par Jules Lacroix, qui lui-même se souvenait de Racine :

De l'antique Cadmus jeune postérité.

Cadmus est le héros fondateur de Thèbes. Jacob, ou Israël, est l'ancêtre biblique des Israélites, puisque les douze tribus portent les noms de dix fils et de deux petits-fils de Jacob. Cf. 182.

122. *Nombreux essaim.* Un essaim ne pouvant être qu'une troupe nombreuse, beaucoup plus nombreuse même que celle des compagnes d'Esther, cet adjectif, ici, n'est guère autre chose qu'une épithète de remplissage. Cf. 1012.

125. *Cher espoir.* Cf. *Phèdre*, 1571

O mon fils ! cher espoir, que je me suis vaincu !

126. *Jusques au Ciel.* Devant *a*, *au*, *aux*, Racine emploie fréquemment la forme *jusques* : cf. 749.

127. *D'un agréable encens.* « *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo.* Que ma prière s'élève vers vous comme la fumée de l'encens. » *Psaumes*, CXL, 2. » Cf. *Apocalypse*, VIII, 4.

128. *Des regards pacifiques* : qui ame-

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix, si souvent se mêlant à mes pleurs, 130
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *seule, chante.*

Déplorable Sion qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur.
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire. 135
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée!
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée! 140

nent la paix dans vos âmes et autour de vous. Cf. « des yeux de paix », v. 1071.

129. *Chantez-nous.* « *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion. » (*Psaumes*, CXXXVI, 3.) Dans ce passage célèbre des *Psaumes*, ce sont les Babyloniens vainqueurs qui demandent aux Juives captives de chanter.

132. *Déplorable :* digne de pitié, dont il faut déplorer le malheur.

135. *Mémoire :* souvenir, ce dont on se souvient ; cf. 1189.

136. *Jusques au ciel.* Voir 126.

137. *Jusqu'aux Enfers.* « *Detracta est ad inferos superbia tua... Qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum... Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci.* Ton orgueil a été précipité dans les enfers... Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu. Et néanmoins tu as été précipité de cette gloire dans l'enfer jusqu'au plus profond de ses abîmes. » (*Isaïe*, XIV, 11, 13, 15. Il s'adresse au roi de Babylone, Nabuchodonosor). C'est donc à tort, on le voit, qu'un commentateur d'*Esther* reproche à Racine la « couleur trop païenne » de ce vers.

140. *Ma pensée.* « *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit mise en oubli. Que ma langue soit attachée à mon gosier, si je ne me souviens point de toi. » (*Psaumes*, CXXXVI, 5-6.) — Dans l'esprit de Racine, si pénétré des souvenirs de la poésie grecque comme de la Bible, un rapprochement s'imposait entre la ruine de Troie et celle de Jérusalem. Aussi s'inspire-t-il ici d'un chœur de l'*Hécube* d'Euripide (v. 905, sq) : « Troie, ô ma patrie, tu ne seras plus

TOUT LE CHŒUR.

Ô rives du Jourdain, ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ? 145

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts !
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux ! 150
Sacrés monts, fertiles vallées,

comptée au nombre des villes inexpugnables ; si épais est le nuage dont t'enveloppent les lances, les lances grecques qui t'ont détruite ! Ta couronne de murs est rasée, et la noire fumée de l'incendie souille tes ruines lamentables. Infortunée que je suis ! Je ne verrai plus Troie ! » (Traduction G. Hinstin.)

141. *O rives du Jourdain !* Elle pense à la Palestine en général, car le Jourdain ne passe pas à Jérusalem, et n'arrosait aucune partie du royaume de Juda. — *Des cieux.* Racine, suivant une remarque de M. A. Coquerel, emploie une expression qui n'a rien de biblique comme synonyme de Dieu ; mais on ne peut lui reprocher de penser en chrétien et de ne pas écrire en hébreu.

142. *Sacrés monts.* Cet adjectif était alors très souvent placé avant le substantif. — L'expression désigne-t-elle les collines de Sion, les monts Carmel et Thabor? Quant à l'Horeb et au Sinaï, auxquels conviendrait mieux encore cette appellation de « sacrés monts », ils ne sont pas en Palestine, mais en Arabie. — *Fertiles vallées.* La Palestine n'est guère fertile aujourd'hui, mais, comme d'autres parties de l'Asie, elle a été dévastée par la domination musulmane. Les anciens Juifs l'avaient fort bien cultivée, et ils en tiraient une grande variété de produits.

144. *Du doux pays.* La patrie est toujours douce au cœur de l'exilé. Cf. Virgile (*Buc.*, I, 3) :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

« Nous, nous abandonnons le sol de notre patrie et nos douces campagnes. »

149. *Les peuples... accourir.* « *In tempore illo vocabunt Jerusalem solium Domini ; et congregabuntur ad eam omnes Gentes in nomine Domini in Jerusalem.* En ce temps-là Jérusalem sera appelée le trône de Dieu ; toutes les nations s'y viendront assembler au nom du Seigneur. » (*Jérémie*, III, 17.)

Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

SCÈNE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ? 155
Que vois-je ? Mardochée ? O mon Père, est-ce vous ?
Un ange du Seigneur sous son aile sacrée
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ? 160
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare destinée !

155. *Profane.* Esther croit voir entrer un de ces « profanes témoins » qu'elle a voulu écarter (voir 105). Cf. *Athalie*, 851 :

C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.

— *S'ose avancer.* Sur la place du pronom, voir 38.

157. *Un ange du Seigneur.* L'arrivée de Mardochée auprès d'Esther est, en effet, invraisemblable. La Bible dit même qu'il était interdit à toute personne revêtue d'un sac (voir 159) de franchir la porte du palais. Esther ne communiquait avec Mardochée que par l'intermédiaire de serviteurs attachés à sa personne ; voir 95-96.

159. *Cilice.* Le cilice est un tissu de crins (fait à l'origine en poils de chèvre de Cilicie) que l'on porte sur la peau par esprit de mortification. Le mot exact qui désignerait le vêtement dont Mardochée est couvert serait *sac*. Le sac, que l'on portait en signe de deuil, était une sorte de blouse d'étoffe grossière, percée de deux trous aux épaules.

160. *Cette cendre.* On se couvrait de cendre, en signe de deuil, la tête et les vêtements. « *Filia populi mei, accingere cilicio, et conspergere cinere.* Fille de mon peuple, revêtez-vous de cilice, couchez-vous sur la cendre. » (*Jérémie*, VI, 26.)

162. *Barbare :* par la cruauté barbare

Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste Ciel ! Tout mon sang dans mes veines se glace. 165

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux, sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite, 170
A pour ce coup funeste armé tout son crédit,
Et le Roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.

qu'elle suppose, et par ses effets. Cf. *Iphigénie*, 333, 1294 : « ce barbare spectacle, un mérite barbare. »

163. *Détestable :* qu'il faut détester, regarder avec horreur. Ce mot a beaucoup perdu de sa force primitive. Cf. *Athalie*, 75 :

Des enfants de son fils détestable homicide...

— *Cruel.* En ne mettant pas *et* entre les deux adjectifs, on insiste davantage sur chacun. Cf. 421.

164. *C'est fait d'Israël :* Israël (pour : les Israélites ; cf. 298) va périr. Cf. *Bajazet*, 542 :

S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

165. Ce vers se trouve textuellement dans *Phèdre* (v. 265).

166. *Exterminer :* faire disparaître jusqu'au dernier, s'il s'agit d'une race ; et, par extension, perdre entièrement, s'il s'agit d'un individu, comme au v. 515.

167. *Sanguinaire.* Cf. : « Les ordres sanguinaires », v. 1197.

168. *Les couteaux.* Ce mot s'emploie poétiquement, avec le sens de coutelas ou de poignard. Cf. *Athalie*, 1782 :

(Qu')on lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.

170. *Race d'Amalécite :* qui est d'une race, descendant, rejeton. Cf. *Iphigénie*, 1563 :

Adieu, Prince, vivez, digne race des dieux.

C'est un latinisme. « *Augustus Cæsar, divi genus.* César Auguste, race d'un dieu. » (VIRGILE, *Én.*, VI, 792). — Les Amalécites, peuple d'Arabie, avaient été massacrés par les Juifs au temps de Saül (Cf. 483-487, 894-897). Aman, dit le *Livre d'Esther*, descendait de leur roi Agag.

171. *Funeste,* au sens étymologique : qui amène la mort et le *deuil* (latin *funus*). — *Armé*, verbe employé fréquemment au figuré : cf. 493, 1095.

Ses ordres sont donnés, et dans tous ses États 175
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux ! éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connaîtra ni le sèxe ni l'âge.
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours ;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours. 180

ESTHER.

O Dieu ! qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel ! qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères. 185
Il faut les secourir. Mais les heures sont chères ;
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.

176. *Le jour fatal.* Le jour fatal, c'est ordinairement le jour inévitable (latin *fatalis)*; mais ici *fatal* peut signifier : funeste ; Mardochée, en effet, ne croit pas l'extermination des Juifs inévitable, puisque, grâce à Esther, il espère la conjurer. Cf., pour ce sens de *fatal*, le v. 885. — *Est pris :* est fixé.

178. *Connaître.* Ce verbe a parfois le sens de reconnaître (cf. 643 et 938), et, par extension, comme ici, de distinguer.

180. *Dans dix jours.* D'après le *Livre d'Esther* (III, 7, 13), on avait laissé un intervalle d'un an entre l'ordre et l'exécution. L'ordre fut expédié dans toutes les provinces le 13e jour du premier mois (celui de Nisan), et le massacre fixé au 13e jour du douzième (celui d'Adar).

181. *Funestes.* Voir 171.

182. *Jacob.* Voir 114.

184. *Laissez les pleurs.* Cf. *Britannicus*, 1670 :

Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.

186. *Chères.* Ce qui est rare est cher ; or, il ne reste que peu d'heures. Cf. *Mithridate*, 1114 :

Allez : le temps est cher ; il le faut employer.

188. *Sans retour :* sans que rien en puisse reparaître, définitivement. « *Disperdes nomina eorum sub cælo.* Vous exterminerez leur nom de dessous le ciel. — *Inimici mei dixerunt mala mihi :*

Toute pleine du feu de tant de saints prophètes.
Allez, osez au Roi déclarer qui vous êtes. 190

ESTHER.

Hélas ! Ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois ?
Au fond de leur Palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
Et la mort est le prix de tout audacieux 195
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le Roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe ; et le crime est égal. 200
Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise ;
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

Quando morietur, et peribit nomen ejus ? Et mes ennemis profèrent contre moi des malédictions : Quand mourra-t-il ? Quand périra son nom ? » (*Deutéronome*, VII, 24 ; *Psaumes*, XL, 6, traduction Crampon : cf. CVIII, 13.)

189. *Du feu.* Racine fait allusion à la véhémence enflammée des livres prophétiques de la Bible (Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, etc.), et aussi, sans doute, à l'ardeur fougueuse d'hommes d'action tels que Samuel, Élie et Élisée.

194. *De se rendre invisible.* « *Apud Persas persona regis sub specie majestatis occulitur.* Chez les Perses, la majesté de la personne royale veut qu'elle se cache aux regards. » (Justin, I, 9.)

195. *Prix :* punition, (cf. 1061), aussi bien que récompense ; cf. 539.

199. *A l'abri de :* en sûreté contre. — *Fatal*, inévitable et funeste : voir 176.

203. *Sans le prévenir.* Le sens ordinaire de ce verbe est, au propre : devancer quelqu'un, en arrivant ou en agissant avant lui. Il signifie ici : aller vers lui en devançant son appel. Remarquer la liberté de la construction ; le sujet des infinitifs n'est pas le même que celui de *cherche*, qui est le verbe principal pour le sens. Cf. *Britannicus*, 1234 :

Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?

(*Obéir* aurait pour sujet Néron.) Même liberté avec un participe au v. 410.

MARDOCHÉE.

Quoi? lorsque vous voyez périr votre patrie, 205
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? Votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue? 210
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains. 215
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours? 220
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :

205. *Votre patrie :* ceux de votre patrie ; cf. « mon pays », v. 246.

214. *Aux peuples :* pour les peuples. Cf. *Bérénice*, 1406 :

Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.

On a fait observer que la femme d'un roi de Perse n'avait pas à paraître en public. C'est possible ; il n'en est pas moins vrai que, conformément à la Bible (*Livre d'Esther*, XIV, 16), Esther parle plus loin (v. 278) des *jours solennels* où il faut qu'elle *paraisse ornée* du diadème.

216. *Ses Saints :* ceux que Dieu a élus. Cf. le peuple saint, la tribu, la cité sainte.

217. *Son héritage:* Israël, que les Psaumes et les Prophètes appellent maintes fois l'héritage du Seigneur. « *Hereditas autem mea Israel.* Et Israël, mon héritage. » (*Isaïe*, XIX, 25.) Même expression dans plusieurs passages du *Livre d'Esther*, par exemple, XIV, 5 (Prière d'Esther.)

218. *Le vrai partage:* ce qui doit lui être attribué. Cf. *Mithridate*, 114 :

Le Pont est son partage, et Colchos est le mien.

219. *Trop heureuse.* Construction elliptique pour : trop heureuse êtes-vous.

Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ; 225
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle. 230
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers 235
Par la plus faible main qui soit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

223. *Dissiper :* anéantir en dispersant (comme le soleil dissipe les nuages).

224. *Poudre :* poussière, de *pulvis*. qui a ce sens en latin. Cf. 367, 650; et Corneille (*Horace*, V, 3) :

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en [poudre....

— « *Et in pulverem suum recertentur.* Et ils retourneront dans la poussière. » (*Psaumes*, CIII. 29.) Cf. *Job*, X. 9.

225. *De sa voix.* « *Dedit vocem suam ; mota est terra.* Il a fait entendre sa voix : et la terre a été ébranlée. — *Mare vidit, et fugit.* La mer le vit, et s'enfuit. » (*Psaumes*, XLV, 7 ; CXIII, 3.)

226. *Comme un néant :* comme n'ayant pas plus de valeur que ce qui n'existe pas.

227. *Vains jouets du trépas :* êtres sans consistance. dont la Mort se joue. de même qu'un navire est le « jouet des vents » quand il ne peut résister à leur violence. Cf. 1138.

228. *Comme s'ils n'étaient pas.* Cf. d'autres exemples remarquables du verbe *être* signifiant *exister :* v. 272. 477. 1213. — « *Omnes gentes quasi non sint. sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei.* Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point. et il les regarde comme un vide et comme un néant. » (*Isaïe*, XL, 17.)

230. *Sans doute que*, construction elliptique pour : il est sans doute que.

231. *A vous oser chercher.* Sur la place du pronom, voir 38.

234. *Éclater.* Voir 21.

235. *Confondre :* réduire à l'impuissance ou à l'anéantissement : cf. 272. 770. 1044. 1178.

237. *Cette grâce :* cet honneur qu'il vous accorde. sans qu'il vous soit dû.

238. *Votre race :* votre famille : voir

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus, 240
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse, 245
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

Le Chœur se retire vers le fond du Théâtre.

SCÈNE IV.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain Roi,
Me voici donc tremblante, et seule devant toi!
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance, 250

Livre d'Esther, IV, 14. — Louis Racine dit que son père lui apprenait à déclamer cette tirade de Mardochée quand il n'avait encore que cinq ans.

240. *A prier assidus :* sans cesse appliqués à prier.

242. *Un jeûne.* Le souvenir de ce jeûne est perpétué dans le calendrier israélite, où trois jours portent encore le nom de *Jeûne d'Esther*.

243. *La sombre nuit.* Voir p. 21, note *a*. — *Son tour.* Dans leur retour alternatif, le jour et la nuit semblent tourner autour de la terre.

246. *Pour mon pays* : pour ceux de mon pays ; cf. « votre patrie », v. 205.

247. *Qu'on s'éloigne.* C'est le ton d'une reine plutôt que d'une nièce et d'une protectrice. La 3e personne est la forme la plus hautaine du commandement ; c'est celle qui tient le plus l'inférieur à distance, puisqu'on semble ne pas même s'adresser directement a lui. Cf. 701.

250. *Tu juras.* « Le Seigneur s'est uni à vous, et vous a choisis pour lui ;... parce que le Seigneur vous a aimés, et qu'il a gardé le serment qu'il avait fait à vos pères... » (*Deutéronome*, VII, 7-8.)

Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! Ce peuple ingrat a méprisé ta loi; 255
La nation chérie a violé sa foi;
Elle a répudié son Époux et son Père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger. 260
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles, 265
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets, et que nous attendons ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches 270

256. *Sa foi :* ses engagements ; cf. 1152. Pour d'autres emplois de ce mot, voir 266, 375 ; *Prologue*, 64.

257. *Répudié.* Un homme pouvait *répudier* son épouse, en la renvoyant suivant certaines formes prescrites par la loi, mais une femme ne répudiait pas son époux, encore moins son père. L'expression, ainsi prise au figuré dans le sens de rejeter, n'en est que plus énergique.

258. *Adultère :* par lequel elle se rendait coupable de violer la foi qu'elle devait à son Dieu, à son époux.

259. *Elle sert :* elle est esclave (c'est le sens étymologique (latin *servire*).

260. *On la veut égorger.* Sur la place du pronom, voir 38.

261. *Superbes :* orgueilleux ; voir 28. — *Insultant à nos larmes.* Insulter aux larmes, au malheur, à la misère, à la confusion, à la ruine, etc, c'est en tirer avantage outrageusement ; cf. 850.

262. *Imputent à leurs dieux :* leur en attribuent le mérite et la gloire.

266. *La foi :* la vérité, la réalité ; cf. 1170 ; voir, d'autre part, 256.

268. *Le Saint :* le Messie ou Christ, promis aux Juifs dans l'Ancien Testa-

Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces Dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations 275
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée,
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule, et dans le secret, je le foule à mes pieds; 280
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.

ment. — *Que nous attendons.* « Racine commet une inexactitude, attendu qu'à l'époque d'Esther tous les Juifs croyaient que le Messie était venu et qu'il s'était personnifié dans Cyrus. Mais Esther est bien plutôt une chrétienne qu'une juive par les sentiments et le caractère. » (J. Wogue.) Voir 1067.

272. *Confonds :* réduis au néant ; voir 235. — *Ne furent jamais.* Voir 228. Quoique n'existant pas, ces dieux seront *confondus* en la personne de leurs adorateurs. « Nous savons que les idoles ne sont rien dans le monde, et qu'il n'y a nul autre Dieu que le seul Dieu. » (I *Corinthiens*, VIII, 4.)

274. *Combien... et que.* Ces deux propositions complétives n'ont pas la même construction ; la phrase n'en est pas moins très régulière. Cf. 533-534.

276. *Leur table,... leurs libations.* On faisait à table une libation en versant quelques gouttes de vin pur en l'honneur d'une divinité. Voir *Préface* de Racine, p. 9, notes 4 et 5. Non seulement ces libations, faites à des dieux étrangers, étaient pour Esther des profanations, mais encore la table et les festins du roi, car naturellement on n'y observait pas les rites prescrits par la religion juive. Voir *Livre d'Esther*, XV, 17.

277. *Où.* L'adverbe relatif *où* est alors d'un usage très général pour *auquel*, à *laquelle*, etc. Cf. 854, 1182 ; *Préface*, p. 3, note 4.

278. *Ce bandeau :* le bandeau royal, le diadème. Voir 76.

279. *Dédiés :* consacrés.

280. *Dans le secret :* dans la retraite où je suis isolée ; voir *Préface*, p. 7, note 3. — *Je le foule.* L'idée de l'apparat royal est exprimée d'abord par la *pompe*, et cette même idée est représentée ensuite par le *bandeau*. C'est ce qui explique l'emploi du singulier, d'autant plus que seul le bandeau peut être foulé aux pieds.

281. *La cendre.* Voir 160.

282. *De goût qu'aux pleurs :* d'inclination que pour les pleurs.

284. *Embrasser l'intérêt :* m'attacher

Ce moment est venu. Ma prompte obéissance 285
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion, qui ne te connaît pas.
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise. 290
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

Toute cette scène est chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes.
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes, 295
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes. 300

avec ardeur a ses intérêts. Cf. *Phèdre*, 758 :

Régner, et de l'État embrasser la conduite ?

288. *Ce fier lion.* Cf. 724 : voir *Livre d'Esther*, XIV, 13. Le lion, dans l'Écriture, n'est pas le symbole de la majesté royale, mais celui de la force, tantôt généreuse, tantôt cruelle.

295. *Vers les saintes montagnes.* Cf. « Sacrés monts », v. 142. — « *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où me doit venir du secours. » *Psaumes*, CXX, 1.

298. *Tout Israël*, pour : tout le peuple d'Israël. Voir 114, 164 ; cf. 897.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes ! 305

LA MÊME ISRAÉLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête. 310

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

302. *Un vainqueur odieux :* Nabuchodonosor, qui saccagea Jérusalem, détruisit le Temple, et emmena les habitants en captivité.

303. *Charmes:* beautés, tout ce qui plaît et attire ; cf. 1230.

304. *En mille lieux.* Cf. 1015.

306. *Faibles agneaux... nos...* Agneaux est une apposition à *de nous*, équivalent de *nos.*

309. *Tous ces vains ornements.* Les coiffures des demoiselles de Saint-Cyr n'avaient certainement rien de persan ni d'hébraïque. On peut s'en faire une idée par la gravure de la p. 19.

312. *Conformes:* qui conviennent. Ces vêtements seront en effet l'emblème du deuil qui va précéder leur mort. Cf. *Britannicus*, 614 : « Une vertu conforme à son malheur. »

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête. 315

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards ;
Et la sœur, et le frère ;
Et la fille, et la mère ;
Le fils dans les bras de son père. 320
Que de corps entassés ! Que de membres épars,
Privés de sépulture !
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! Si jeune encore, 325
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur,
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! Si jeune encore, 330
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

322. *Privés de sépulture.* Etre privé de sépulture était chez les anciens un outrage que l'on redoutait comme le plus affreux malheur.

323. *Tes saints.* Voir 216.

327. *Ma vie à peine...* André Chénier se rappelait ces vers quand il écrivit son élégie sur *La Jeune Captive*.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin.
Je veux achever ma journée.

328. *Comme une fleur.* « *Tanquam flos agri sic efflorebit.* Il est comme la fleur des champs, qui fleurit pour un peu de temps. » *Psaumes*, CII, 15.)

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes. 335

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Hé quoi ! dirait l'Impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté, 340
Dont Israël nous vantait la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux ;
Frémissez, peuples de la terre ;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux cieux. 345
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos Dieux.

333. *Que nous servent ...?* A quoi nous servent ? Il y a là un pléonasme : ce qui est superflu ne saurait servir.

335. *Nous portons la peine :* nous supportons le châtiment. — « Je suis le Seigneur votre Dieu ; un Dieu jaloux, qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération. » (*Deutéronome*, V, 9.)

336. *Le Dieu des combats.* Cf. « le Dieu des armées », v. 20.

338. *L'innocence :* les innocents.

339. *L'impiété :* les impies.

340. *Où donc...* « *Nequando dicant gentes : Ubi est Deus eorum ?* De peur que les nations ne disent : Où est leur Dieu ? » (*Psaumes*, CXIII B, 2 ; cf. XLI, 4, LXXVIII, 10.)

342. *Ce Dieu jaloux.* Voir 335.

346. *Les éclairs.* « *Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ ; vidit, et commota est terra.* Ses éclairs ont paru dans toute la terre ; elle les a vus, et en a été toute (*sic*) émue. » (*Psaumes*, XCVI, 4.)

347. *Ni... n'obéissent point.* Cet emploi de *point*, ajouté à *ni... ni.... ne*, serait

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats. 350
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumière environne !
Qui voles sur l'aile des vents, 355
Et dont le trône est porté par les anges !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu! qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges.

incorrect aujourd'hui ; il ne l'était pas alors : cf. 1019. On trouve encore au XVIIIe siècle des exemples de cette liberté. « Ni les éléphants, ni les chameaux n'approchaient *point* du service que le cheval rend à une armée. » (Rollin.)

349. *L'humble*. Cf. 1053.

353. *Couronne* (à la rime), après *innocence;* c'est-à-dire une rime féminine après une autre rime féminine. On voit que, dans ses stances ou strophes, Racine ne s'astreint pas à observer la règle de l'*alternance*, suivant laquelle, lorsque deux rimes différentes se suivent, elles doivent être aussi de genres différents. Voir aux v. 767, 973, 1283.

356. *O Dieu... par les anges*! « *Amictus lumine sicut vestimento,... qui ponis nubem ascensum tuum : qui ambulas super pennas ventorum.* Vous êtes tout revêtu de lumière comme d'un vêtement : vous qui montez sur les nuées et qui marchez sur les ailes des vents. — *Et ascendit super cherubim, et volavit : volavit super pennas ventorum.* Et il est monté sur les chérubins, et il s'est envolé : il a volé sur les ailes des vents. (*Psaumes*, CIII, 2-4 XVII, 11.) Cf. II *Rois*, XXII, 11.

357. *De simples enfants*. « *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* Vous avez formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle une louange parfaite. » (*Psaumes*, VIII, 3.)

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers.
Donne à ton nom la victoire ; 360
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Arme-toi. Viens nous défendre ;
Descends, tel qu'autrefois la Mer te vit descendre.
Que les méchants apprennent aujourd'hui 365
A craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers.
Donne à ton nom la victoire ; 370
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

360. *A ton nom.* « *Non nobis, Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam.* Seigneur, ne nous en donnez point la gloire ; donnez-la à votre nom. » (*Psaumes*, CXIII B, 1.)

362. *Passe :* aille par un changement.

364. *La mer :* la mer Rouge. « Je suis descendu pour le délivrer des mains des Egyptiens. » (*Exode*, III, 8.)

367. *Poudre :* poussière ; voir 224. — « *Fiant tanquam pulvis ante faciem venti.* Qu'ils deviennent comme la poussière qui est emportée par le vent. — *Dabit quasi pulverem gladio ejus, sicut stipulam vento raptam arcui ejus.* Il a fait tomber sous son épée ses ennemis comme la poussière, et il les a fait fuir devant son arc comme la paille que le vent emporte. » (*Psaumes*, XXXIV, 5 ; *Isaïe*, XLI, 2.) Cf. *Psaumes*, I, 4 ; XVII, 43 ; LXXXII, 14 ; *Jérémie*, XIII, 24.)

ACTE II.

Le Théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus *a*.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi ? lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi ; 375
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

a) On peut voir, au Musée du Louvre, une restauration, faite par M. Dieulafoy de la salle du trône de Darius au palais de Persépolis. — Sur l'unité de lieu voir p. 9 note 8, et p. 21, note *a*.

373. Aman. On a remarqué que, dans la plupart des tragédies de Racine, le rideau se lève au second acte sur un personnage important, qu'on n'a pas vu au premier. — *Ne commence qu'à luire.* Construction peu exacte pour : ne fait que de commencer à luire.

374. *Ce lieu redoutable.* Voir 191-196. Ce lieu si redoutable n'en est pas moins un parloir au commencement de l'acte, une salle d'attente à la fin (v. 710-712) ; et, dans l'intervalle, Esther y fait pénétrer avec elle une partie du chœur. Mais Racine a cherché à expliquer, par ce qui suit, la présence d'Aman et d'Hydaspe.

375. *Qu'on s'en peut reposer.* Sur la place du pronom, voir 38. — *Ma foi :* ma fidélité ; cf. 538, 588, 612 ; voir 256.

376. *Ces portes.* Hydaspe est un garde des portes intérieures du palais. — *N'obéissent* qu'à moi. Pour cet emploi figuré d'*obéir*, cf. 730.

378. *Tu me veux apprendre.* Voir 375.

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré 380
D'exposer à vos yeux par des avis sincères
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le Roi d'un noir chagrin paraît enveloppé.
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardait un silence paisible, 385
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre était dans ses discours.
Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours;
Il parlait d'ennemi, de ravisseur farouche;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche. 390
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres,

383. *Enveloppé*, au figuré, comme il le serait d'un nuage ou d'un sombre voile.

384. *Quelque songe*. La Bible dit simplement que le Roi ne pouvait trouver le sommeil cette nuit-là. Le songe est imaginé par Racine; mais il ne sera pas, comme le songe d'Athalie, un des ressorts principaux de l'action. — *Frappé*. Voir 70.

389. *Ravisseur*. Pourquoi ce ravisseur? Sans doute parce qu'Aman, en faisant disparaître tous les Juifs, lui ravirait Esther.

391. *Ces horreurs :* les choses faites pour inspirer de l'horreur. Cf. 1097, et *Athalie*, 523 :

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,...

392. *Appeler :* au figuré, pour : attirer à soi, chercher à obtenir.

392. *Qui le fait*. On peut dire que le sommeil le fuit encore, puisqu'il ne s'est pas rendormi; cependant on attendrait plutôt l'imparfait : qui le fuyait. *Qui*, avec un verbe au présent, est considéré trop souvent comme l'équivalent d'un participe présent (d'un sommeil le fuyant), et, comme le participe, se construit avec un verbe principal au passé. Certains poètes modernes, particulièrement Lamartine, ont abusé étrangement de cette liberté douteuse.

Tous pleuraient en passant, et regardaient la [tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe.

(*Jocelyn*, Prologue.)

393. *Funèbres :* de mort (au propre : de funérailles).

394. *Annales :* histoire rédigée année

Où les faits de son règne, avec soin amassés, 395
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés.
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance.
Le Roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit. 400

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée ? 405

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,

par année. D'après le v. 396, on voit qu'il s'agit, non pas d'annales, mais d'un *journal* de ce règne.

395. *Amassés.* Ce mot convient ici, puisqu'il s'agit de faits qui se suivent sans autre ordre que celui des dates. On dirait plutôt *recueillis* en parlant de faits choisis et classés pour une histoire composée méthodiquement.

398. *Monuments.* C'est le sens étymologique (latin *monumentum*, de *moneo*, faire souvenir) : ce qui rappelle à la mémoire.

403. *Le jour que.* On employait alors fréquemment *que* là où l'on mettrait aujourd'hui *où, auquel*, etc. Cf. *Andromaque*, II :

Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Presque aux yeux de l'Epire, écarta nos vaisseaux.

404. *L'heureux Assuérus.* On ne pouvait désigner plus clairement Darius : voir la *Notice* § 9. Six des sept seigneurs perses qui s'étaient unis pour faire périr le mage Gaumata (le faux Smerdis) convoitaient la royauté. Il fut convenu entre eux que celui-là serait roi, dont le cheval hennirait le premier au moment du lever du soleil. Darius triompha, grâce à une ruse de son écuyer (Hérodote, III, 84-87).

405. *De son idée.* L'idée est une conception de l'esprit, et ici, par extension, l'esprit qui conçoit.

406. *Dans la Chaldée.* Les prêtres Chaldéens étaient très versés dans la connaissance de l'astrologie et de la divination ; cf. 703.

Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des Cieux...
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre âme en m'écoutant paraît toute interdite. 410
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place ou je suis ;
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable ?

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du Ciel eut des regards plus doux? 415
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ? Tous les jours un homme... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du Roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi? 420

410. *En m'écoutant :* tandis que vous m'écoutez. Le verbe qui est au participe n'aurait donc pas le même sujet que le verbe principal. Pour cette construction, voir 203. — *Toute.* Cf. « toute entière », v. 489. On n'observait pas la distinction, à faire aujourd'hui, entre *tout*, adverbe, devant une voyelle, et *toute*, devant une consonne. — *Interdite :* étonnée, déconcertée. Cette signification est assez fréquente chez Racine ; cf. 1147.

411. *Ennuis.* Voir 89.

412. *Dans la place*, ellipse pour : si j'ai des ennuis dans la place... — *Place :* situation, et non pas emploi.

415. *Eut :* obtint.

419. *De l'État...* C'est le langage d'un plat courtisan : un ennemi d'Aman ne peut être qu'un séditieux. Aman, d'ailleurs, ne pense pas lui-même autrement : voir 431.

HYDASPE.

Qui ? Ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur ! d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques 425
Tout révère à genoux les glorieuses marques.
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile, 430
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du Palais cependant il assiège la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,

421. *Ce chef*. Cf. 927. On peut supposer que Mardochée, par son âge et par son caractère, jouissait d'une légitime autorité auprès des juifs de Suse, mais le *Livre d'Esther* ne lui donne à aucun endroit le titre de chef ; c'est une invention de Racine. D'autre part, à en juger par les v. 560-562, ce titre ne lui aurait pas donné grand prestige aux yeux des Perses. — *Abominable, impie*. Voir 163.

427. *Les Persans*. Voir 28. — *Touchés*. A rapprocher, au figuré, de *frapper* (v. 70).

428. *A la terre attachés*. C'était la forme de la vénération chez les Orientaux.

430. *Servile :* digne d'un esclave.

431. *Séditieux*. Il considère, lui aussi, cet homme qui le brave, comme un « ennemi de l'État et du Roi » : voir 419.

433. *Assiège la porte*. Cette expression signifie ordinairement : s'efforcer d'entrer ; mais ici Racine veut dire que Mardochée se tient constamment auprès de la porte, de façon à gêner (comme un assiégeant) ceux qui veulent entrer ou sortir.

Son visage odieux m'afflige et me poursuit; 435
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière.
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle. Mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil. 440
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire 445
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le Roi promit alors de le récompenser.
Le Roi depuis ce temps paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice. 450
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'Empire, où je fus acheté.

435. *Me poursuit.* Cf. *Athalie*, 523.

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie...

437. *Devancer la lumière.* Cf. 576.

439. *Lambeaux :* vêtements en lambeaux.

444. *Quel roseau.* « Vous vous appuyez sur l'Egypte, sur un roseau cassé, qui entrera dans la main de celui qui s'appuie dessus, et qui la transpercera. » (*Isaïe*, XXXVI, 6.) Cf. IV *Rois*, XVIII, 21 ; *Ezéchiel*, XXIX, 6.

445. *Salutaire.* C'est le sens étymologique : qui apporte le salut, qui sauve ; cf. 641, 1222.

446. *Tharès.* Voir 100.

449. *Dépouiller :* se dépouiller de. Cf. *Athalie*, 463.

Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

— *L'artifice.* Ce mot signifie souvent, comme ici, déguisement de la vérité. Dépouiller l'artifice, c'est donc parler sans feindre.

450. *Corriger l'injustice :* c'est faire disparaître, par un changement avantageux, ce qu'il y avait d'injuste dans ce destin.

452. *Où je fus acheté.* Ce détail est une invention de Racine. Il a pensé que les

Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal. 455
Cependant, des mortels aveuglement fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais Mardochée assis aux portes du Palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits; 460
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah! que ce temps est long à mon impatience! 465
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,

âmes serviles devenaient les plus tyranniques.

454. *D'enfants.* Il avait 10 fils; cf. 901.

455. *Bandeau royal :* diadème : voir 76.

457. *Passagère :* qui ne dure pas.

458. *Fait... une atteinte légère :* ne me touche que légèrement.

459. *Mardochée assis...* Le sujet du verbe *enfonce* est moins *Mardochée* que l'idée présentée par le substantif et le participe joints ensemble, c'est-à-dire la vue de Mardochée assis, la pensée qu'il est assis. Cf. 511.

460. *Traits*, ordinairement : arme lancée. L'image n'est pas d'une parfaite justesse.

461. *Me devient insipide :* n'a plus aucune valeur pour moi. Ce qui est insipide, au propre, est ce qui n'a aucune saveur.

462. *Tandis que :* aussi longtemps que. Cf. *Iphigénie*, 33 :

Tandis que vous vivrez, le sort qui toujours [change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mé- [lange.

— On peut supposer que le tout-puissant Aman n'a pas osé se débarrasser de celui qu'il savait être le sauveur de son maître Assuérus.

464. *Promise aux vautours.* Cette expression, d'une admirable horreur, est annoncée par le v. 179.

465. *Long à mon impatience :* pour moi, qui suis impatient. Pour *à*, voir 68.

466. *Je te veux bien confier.* Sur la place du pronom, voir 38. — *Ma vengeance :* l'objet de ma vengeance; voir 89.

C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime. 470
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés. 475
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs; il fut une insolente race.
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face;
Un seul osa d'Aman attirer le courroux :
Aussitôt de la terre ils disparurent tous. » 480

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang amalécite,
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

467. *Ployer :* au sens figuré. Vaugelas prétendait qu'il fallait dire *plier du papier, plier du linge*, et *ployer sous le faix*. L'usage n'a pas entièrement consacré cette distinction, car on dit aujourd'hui *plier sous le faix* aussi correctement et plus fréquemment que *ployer*. Le Dictionnaire de Richelet considérait *ployer* comme un verbe presque hors d'usage. Cf. *plier*, v. 1162

468-471. *Qui les va foudroyer. On l'ose irriter.* Sur la place du pronom, voir 38.

472. *Éclater.* Voir 21.

475. *Soient noyés.* Cf. *Mithridate*, 837 :

Noyons-la dans son sang justement répandu ;...

476. *Aux siecles* : aux générations qui e succéderont.

477. *Il fut.* Voir 228.

478. *Ils en couvraient la face :* la surface. Cf. La Fontaine (*Fables*, I, 22) :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau...

Inutile de dire qu'Aman exagère : les Juifs n'ont jamais été qu'en très petit nombre sur la terre.

482. *Le sang... dont la voix.* Il ne veut pas dire que le sang répandu par les Juifs crie, comme dans *Athalie* (v. 89) : « Le sang de vos rois crie » : il s'agit de son sang à lui, ou plutôt du sang dont il est issu; cf. 209.

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage; 485
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur toute entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée. 490
Mardochée est coupable; et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus.
J'inventai des couleurs; j'armai la calomnie;
J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux; 495
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre Empire?

484. *Descendu... une éternelle haine a dû m'armer.* Sur cette inversion, voir 95. — « Car la main du Seigneur s'élèvera de son trône contre Amalec, et le Seigneur lui fera la guerre dans la suite de toutes les races. » (*Exode*, XVII, 16.)

486. *Leur rage.* « C'est pourquoi marchez contre Amalec, taillez en pieces et détruisez tout ce qui est à lui. Ne lui pardonnez point; mais tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants, et ceux qui sont encore à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux et aux ânes. » (I *Rois*, XV, 3.) Les Juifs ne se firent pas faute de massacrer les Amalécites; et Agag, leur roi, qui avait d'abord été épargné par Saül, fut coupé en morceaux par le prophète Samuel. Voir I *Rois*, XV, 7-9, 32-33.

487. *Déplorable.* Voir 132.

489. *Toute entière.* Voir 410.

493. *Des couleurs.* C'est l'apparence qu'on donne aux choses pour tromper ceux qui les regardent, cf. 839. — *J'armai la calomnie.* Voir 171.

494. *J'intéressai sa gloire :* je lui montrai que cette situation l'intéressait relativement à sa gloire.

498. *Culte profane :* contraire, ou simplement étranger, à une religion qui seule doit être regardée comme sacrée : voir 105. — *Infecte.* Infecter, c'est corrompre, au propre ou au figuré, en imprégnant de germes malfaisants.

Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés; 500
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolents efforts;
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le Roi dès l'heure même 505
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
« Assure, me dit-il, le repos de ton Roi;
Va, perds ces malheureux; leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée. 510
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

500. *Divisés* (*de*). Cf. Bossuet : « Il ne veut pas même que son père les divise *de lui* dans son affection. » On dit aussi *diviser d'avec*.

506. *Le sceau*. Voir *Livre d'Esther*, III, 10, 12. Aman fait sceller du sceau royal les ordres d'extermination envoyés dans tout le royaume. A la fin de l'histoire (VIII, 2-10) la Roi remet cet anneau à Mardochée. Dans la *Genèse* (XLI, 42) on voit Pharaon accorder à Joseph cette même marque de confiance.

508. *Ces malheureux* : ces misérables, ces scélérats. Cf. dans *Athalie* (v. 1016), ce qualificatif adressé à l'infâme Mathan :

Vous, malheureux, assis dans la chaire empes-
[tée

511. *Le trépas différé*. Le sujet de *fait souffrir* n'est pas *le trépas*, mais l'idée que ce mot et le suivant présentent ensemble, c'est-à-dire le fait que son trépas est différé. C'est un latinisme. « *Angebat Hannibalem Sicilia amissa*. La perte de la Sicile (mot à mot : la Sicile ayant été perdue) attristait Hannibal. » (Tite-Live). Cf. 459, 1068, 1151; *Prologue*, 64; et, dans *Athalie* (v. 113-124): « L'impie Achab détruit... etc. » pour : la destruction de l'impie Achab... etc.

513. *Un je ne sais quel trouble*. Cf. Corneille (*Polyeucte*, II, 2) :

Un je ne sais quel charme encor vers vous
[m'emporte.

On dit encore aujourd'hui : *un je ne sais quoi*.

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer? 515
Dites au Roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connais comme moi ce prince inexorable.
Tu sais combien terrible en ses soudains transports
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts. 520
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument.

515. *L'exterminer*. Voir 166. — Aman vient pour cela, et on peut se demander pourquoi il ne l'a pas fait plus tôt. S'il a craint de mécontenter Assuérus en faisant périr un homme qui lui a sauvé la vie (v. 462), pourquoi ne le craint-il plus maintenant? Le récit biblique (*Livre d'Esther*, V, 9-14) est conduit avec plus de naturel. Aman est déjà invité au festin d'Esther. La joie qu'il ressent de cet honneur fait croître son orgueil et redouble son exaspération, quand il voit, une fois de plus, que Mardochée ne bouge pas à son passage. De plus, il est excité par sa femme Zarès et par ses amis; et c'est sur leur conseil qu'il fait préparer pour Mardochée une potence haute de 50 coudées (environ 25 mètres). Racine n'a pas voulu attribuer ce rôle odieux à Zarès, dont il a fait, au contraire, une femme prudente et circonspecte (voir 891).

517. *Épier :* chercher à découvrir, et, par suite, à saisir.

518. *Inexorable :* qu'on ne peut fléchir; cf. 1163.

519. *En ses... transports*. Voir 69.

520. *Ressorts*. Voir 29.

521. *A me tourmenter*. Exemple de l'emploi de *à* dans des cas où l'on mettrait aujourd'hui *pour*. — *Subtile :* ingénieuse; cf. 535.

522. *Une âme trop vile* : un être humain (comme dans l'expression : une ville de vingt mille *âmes*) de trop mince valeur. Cf. *Athalie*, 566 :

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

524. *Le honteux instrument*. Cf. « l'instrument exécrable », v. 1132. Racine n'a pas voulu écrire le mot *potence* ou *gibet* (voir *Livre d'Esther*, V, 14). — Sur ce conseil donné par Hydaspe, voir 515.

AMAN.

J'entends du bruit, je sors. Toi, si le roi m'appelle... 525

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH, SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur Roi?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, *assis sur son trône.*

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avais presque oublié l'attentat parricide; 530
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,

526. *Avis fidèle :* qui est une preuve de fidélité.

529. *De ce couple.* Il y avait deux assassins; voir 100.

530. *J'avais presque oublié.* Cinq ans au plus avaient pu se passer depuis cet événement. — *Parricide*, dans le sens du latin *parricida* : meurtrier d'une personne qu'on doit respecter entre toutes. Cf. Voltaire : « Ravaillac et tous les autres *parricides* de ce temps-là. »

533. *De quel succès.* Ce mot signifie primitivement *l'issue*, quelle qu'elle soit, malheureuse aussi bien qu'heureuse. Cf. *Andromaque*, 1022 :

J'ignore quel succès le sort garde à mes armes.

Mme de Sévigné dit : « le funeste succès » en parlant de la mort à laquelle

Et que dans les tourments ils laissèrent la vie.
Mais ce sujet zélé, qui, d'un œil si subtil 535
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée;
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup : c'est tout ce que j'ai su. 540

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable!
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe; 545
Mais, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe.
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle, 550
Du mérite oublié nous fassent souvenir;
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir!

vient d'aboutir la maladie du cardinal de Retz.

534. *De quel... et que*. Pour ces deux constructions différentes, voir 274-275.

535. *Subtil* : perspicace; voir 521.

536. *Développer le fil*. Expression figurée qui manque un peu de justesse : on *déroule* un fil plutôt qu'on ne le *développe*. On dit aujourd'hui : débrouiller les fils d'une intrigue.

539. *Sa foi* : sa fidélité; voir 355. — *Prix*. Voir 195.

542. *Embarras du trône* : que cause la royauté.

543. *Tumultueux* : qui causent un grand trouble. — *Environné* : assiégé (l'ennemi environne une place pour l'assiéger).

Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance.
Et qui voudrait jamais s'exposer pour son Roi? 555
Ce mortel, qui montra tant de zèle pour moi,
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du Palais, 560
Sans se plaindre de vous, ni de sa destinée,
Il y traîne, Seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire. 565

ASSUÉRUS.

Et son pays?

557. *Il voit l'astre...* Ceci n'est pas une périphrase vulgaire. « Asaph parle la langue de l'Orient. » (P. Mesnard.) Cf. 654.

558. *Salaire.* Ce mot peut nous sembler un peu dédaigneux, aujourd'hui que le *salaire* est la rétribution d'un travail manuel; mais il pouvait alors signifier *récompense* d'une façon générale; cf. 861.

562. *Assis... sa vie infortunée.* On voit que, pour un *chef* (voir 421), Mardochée fait ici assez triste figure.

564. *S'oublie.* « *S'oublier* se prend ordinairement en mauvaise part : ici, ce mot est pour *négliger ses intérêts;* et comme oublier la vertu veut dire ne la pas récompenser, elle-même s'oublie quand elle néglige de demander sa récompense. » (Louis Racine.)

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O Ciel, sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'allait être ravie, 570
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants?
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans?
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà, quelqu'un!

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte;
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour. 575

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

567. *Un de ces captifs.* Voir 49.

569. *Sur le point que.* Voir 403. Dans bien des cas, comme on le voit par cet exemple, *que* ne saurait être remplacé par *de* suivi d'un infinitif.

570. *M'allait être ravie.* Sur la place du pronom, voir 38.

574. *Holà! quelqu'un!* A rapprocher de l'emploi du verbe à la 3e personne : v. 247, 701.

576. *A devancé le jour.* Cf. 437.

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids. 580
Un reproche secret embarrasse mon âme.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme;
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime, 585
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnaissance;
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance. 590

AMAN, *tout bas.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer.
Et quel autre que toi peut-on récompenser?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu?

578. *Heureux :* qui fais mon bonheur; comme dans : « c'est heureux, une heureuse nouvelle. »

579. *Ame de mes conseils :* de mes résolutions. Il en est l'*âme* parce qu'il les fait naître, les inspire.

580. *As soulagé le poids.* On *soulage* quelqu'un en *allégeant* son fardeau; ce verbe signifie donc ici *alléger.*

587. *Gage :* Témoignage.

588. *La foi :* la fidélité; voir 375.

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage.
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous : 595
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle :
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrais donc, Seigneur, que ce mortel heureux, 600
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené;
Que, pour comble de gloire et de magnificence, 605
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre Empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier;
Et lui-même, marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques : 610

595. *Je les rappelle tous.* C'était facile, car les seuls « monarques persans » prédécesseurs d'Assuérus (c'est-à-dire de Darius; voir 27) furent Cyrus et Cambyse.

596. *Près de :* en comparaison de. Cf. Molière (*Tartuffe*, I, 5) :

Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

597. *Neveux :* petits-fils, descendants, postérité; du latin *nepotes*, qui a ce sens.

599. *Flatter :* satisfaire, charmer.

602. *Le sacré diadème.* Sur la place de l'adjectif, voir 142.

603. *Coursier.* Terme noble et poétique, aujourd'hui passé de mode. Racine n'a pas hésité à se servir du mot *cheval* dans *Phèdre*.

606. *Éminent :* élevé à un haut degré de situation.

607. *Après vous le premier.* On se demande pourquoi Aman se désigne lui-même avec une telle précision. Le texte hébreu dit : « L'un des principaux chefs du Roi... » (Traductions Crampon et Segond). Mais Racine a suivi la Vulgate : « *Primus de regis principibus ac tyrannis...* Le premier des princes et des grands de la Cour du Roi... » (*Livre d'Esther*, VI, 9.

608. *Superbe :* magnifique; cf. 826; voir 28.

« Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le Roi
Honore le mérite et couronne la foi. »

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté, 615
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du Palais prends le Juif Mardochée.
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne son triomphe et marche devant lui. 620
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN.

Dieux!

612. *La foi :* la fidélité; voir 375.

614. *Conspire (avec)* : est d'accord. Cf. Corneille (*Horace*, V, 2) :

Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui.

615. *M'as dicté :* m'as indiqué de point en point, et en quelque sorte mot par mot; cf. 863.

616. *Il.* Cet emploi de *il*, au sens neutre, pour *cela*, dans un sens déterminé, était encore admis, au XVIIe siècle. Cf. La Fontaine (*Fables*, III, 5) :

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon....

Mais Racine n'use guère de cette liberté; cf. « il (cela) n'importe », v. 573.

620. *Ordonne :* en règle l'ordre et la marche (latin *ordinare*). Cf. *Iphigénie*, 801 :

Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

622. *A son aspect.* L'inversion est un peu forte, car ces trois mots paraissent, à première vue, dépendre grammaticalement de *fais*, alors qu'ils dépendent de *fléchisse*. — *Fléchisse.* Emploi intransitif au propre, tandis que *ployer* au v. 467, est plutôt au sens figuré. — C'est à peu près ainsi que, dans la *Genèse*, Pharaon honore Joseph. « Il le fit ensuite monter sur l'un de ses chars, qui était le second après le sien, et fit crier par un héraut que tout le monde fléchît le genou devant lui. » (*Genèse*, XLI, 43.) Plus tard David, quand il fait sacrer roi son fils Salomon, qui

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, *seul.*

Le prix est sans doute inouï :
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.
Mais plus la récompense est grande et glorieuse, 625
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable. 630
Leurs crimes....

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR, PARTIE DU CHŒUR.

Esther entre s'appuyant sur Elise ; quatre Israélites soutiennent sa robe.

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas ?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes.... C'est vous, Esther ? Quoi ! sans être attendue ?

doit lui succéder, le fait monter sur sa propre mule (III *Rois*, I, 33-38).

623. *Sortez tous.* Cf. 701. Aman, Hydaspe et Asaph sortent, mais la suite d'Assuérus demeure sur la scène.

Inouï : dont on n'a jamais entendu parler. Cf. *Phèdre*, 1299 :

Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?

627. *J'assure :* dans le sens de : mettre en sûreté, garantir : cf. 901, 1145 : et. pour un sens différent. 685.

631. *Leurs crimes...* Sur l'emploi de *leurs*, voir 80. — PARTIE DU CHŒUR. « Pourquoi pas le chœur tout entier ? Le poète a craint sans doute de faire arriver Esther chez le Roi, qui ne l'attend pas, et dans cette salle du trône sacro-sainte, avec une suite trop nombreuse. » (P. Jacquinet.)

ESTHER EN PRÉSENCE D'ASSUÉRUS.

Gravure de Jean Audran, d'après le tableau d'Antoine Coypel (1704), au Musée du Louvre.

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs.
Elle tombe évanouie.

ASSUÉRUS.

Dieux puissants! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur?
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez. Le sceptre d'or, que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

637. *Suis-je pas.* Dans les interrogations, Racine a quelquefois omis, avec *pas* ou *point*, la négation *ne*. Cf. *Mithridate*, 1468 :

Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?

Et dans *Les Plaideurs* (v. 159, 189) : « Suis-je pas fils de maître? L'ai-je pas dit? » Corneille avait fini par blâmer cette omission, et avait même corrigé les passages de son théâtre où il se l'était permise. — *Votre frère* Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. VI, p. 137), a vu dans ce mot, employé au lieu d'époux, une allusion à la situation de Louis XIV vis-à-vis de Mme de Maintenon, dont le mariage n'était pas déclaré publiquement. C'est invraisemblable, puisque, quelques vers plus bas (643), Assuérus se dit l'*époux* d'Esther. Ici, du reste, Racine n'a fait que traduire un passage du *Livre d'Esther* (XV, 12).

641. *Salutaire* : qui me sauve : voir 445.

642. *Rappelle mon âme.* Cf. *Phèdre*, 325 :

Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

L'*âme* est ici le souffle vital, la vie latin *anima*. — *Fugitive* : qui s'échappe.

643. *Connaissez-vous*, avec le sens de reconnaître : voir 178. Cf. *Plaideurs*, 347 :

Et qui t'aurait connu [illegible]

644. *Encore un coup.* On trouve dans Racine plusieurs exemples de cette locution familière, dont Corneille fait un usage fréquent.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte 645
L'auguste majesté sur votre front empreinte :
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi.
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre. 650
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle....

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeaux de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même, et sans frémissement 655
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes États vous donner la moitié ? 660

650. *Poudre :* poussière ; voir 224.

652. *Soutiendrait :* y résisterait sans faiblir. Cf. *Mithridate*, 413 :

Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus !

— *Les éclairs.* Cf. 719.

653. *Étincelle.* « *Usquequo exardescet sicut ignis ira tua?* Jusqu'à quand votre colère s'embrasera-t-elle comme un feu ? » (*Psaumes.* LXXXVIII, 47.)

654. *O soleil !...* Le culte des astres s'explique dans un pays où la pureté du ciel leur donne un éclat extraordinaire. Il avait été introduit chez les Iraniens par l'influence des Mages, à la fois prêtres et astrologues. Hérodote (I, 131) dit que les Perses font des sacrifices au ciel, au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents. Cf. 557, 676, 738-740.

657. *Presse:* gêner en serrant, au figuré : c'est-à-dire serrer le cœur, mettre dans l'angoisse ; cf. 681, 955.

659. *Éprouvez :* mettez à l'épreuve. — *Son ardente amitié.* « Vous avez un si bel exemple dans votre père. Avec quelle sagesse et quel respect a-t-il traité les sujets saints ! Et combien les douceurs d'Assuérus à Esther sont-elles pesées et mesurées ! Car c'est où il est inimitable. » (Jean-Baptiste Racine, *Lettre à son frère Louis*, 1741.)

660. *La moitié.* Le roi Hérode devait faire plus tard à Salomé, fille d'Hérodiade, une offre semblable : « Et il

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un Roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet Empire, 665
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse. 670
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.

ajouta avec serment : Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume. » (*S. Marc*, VI, 23.) Il faut voir dans une telle offre un simple trait d'exagération orientale, et les deux monarques eussent vite fait de remettre les choses au point, si Esther ou Salomé avaient voulu les prendre au mot.

662. *Baise la poussière.* « *Et inimici ejus terram lingent.* Et ses ennemis baiseront la terre. » (*Psaumes*, LXXI, 9.)

673. *Les ombres*, qui obscurcissent la sérénité de l'âme; l'image se poursuit au vers suivant.

674. *Je ne trouve... de mes jours les plus sombres.* Il y a là, ainsi que dans les v. 1017-1019 du IIIe acte, un éloge délicat de Mme de Maintenon, qu'il faut voir à travers Esther. Portrait flatté, sans doute, autant que flatteur! Mais par les lignes suivantes, où elle est dépeinte par un écrivain qui la détestait cordialement, on jugera que tout le monde devait rendre hommage à sa grâce non moins qu'à son habileté : « C'était une femme de beaucoup d'esprit, que les meilleures compagnies... avaient fort polie et ornée de la science du monde... Ses divers états l'avaient rendue flatteuse, insinuante, complaisante, cherchant toujours à plaire... Une grâce incomparable à tout, un air d'aisance et toutefois de retenue et de respect, qui, par sa longue bassesse, lui était devenu naturel, aidaient merveilleusement ses talents, avec un langage doux,

Que dis-je ? sur ce trône assis auprès de vous, 675
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux Dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas. 680
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adressent.
Parlez. De vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'assure autant qu'elle m'honore ! 685
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines. 690

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux !

juste, en bons termes, et naturellement éloquent et court. » (Saint-Simon, petite édition Hachette, t. VIII, p. 139.)

676. *Des astres ennemis.* Voir 654.

677. *Diadème.* Voir 76.

678. *Respectable.* Ce mot venait à peine d'entrer dans l'usage. On croyait même, dit Louis Racine, que l'auteur d'*Esther* en était l'inventeur. — *Aux Dieux même.* En prose on écrirait *mêmes.* Cf. Lamartine (*Harmonies*, IV, 7) :

La vie avait quitté jusqu'aux éléments même.

681. *Pressent.* Voir 657.

684. *D'une mortelle main*, pour : de la main d'un mortel (Louis Racine).

685. *M'assure.* Ce verbe était d'un usage général dans le sens de *rassurer, tranquilliser.* Cf. *Athalie*, 619 :

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma [garde.

686. *Veut :* exige, rend nécessaire ; cf. 1195.

691. *Mon désir curieux :* ma curiosité ; cf. *Britannicus*, 386.

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain Seigneur, 695
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez. 700

A ceux de sa suite.

Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la Reine il ait soin de s'y rendre.

HYDASPE.

Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblés.

692. *Devant vos yeux.* Moïse dit au Seigneur : « Si j'ai donc trouvé grâce devant vous, faites-moi voir votre visage, afin que je vous connaisse et que je trouve grâce devant vos yeux. » (*Exode*, XXXIII, 13.) Anne, la mère de Samuel, dit au grand prêtre Héli : « Plût à Dieu que votre servante trouvât grâce devant vos yeux. » (I *Rois*, I, 18.)

696. *Excès d'honneur :* honneur extraordinaire.

697. *Rompre ce grand silence.* L'adjectif *grand* s'explique par le v. 691.

701. *Que l'on cherche.* Sur l'emploi de la 3e personne, voir 247. Plus haut v. 623). Assuérus a employé la 2e personne : « Sortez tous », parce qu'il s'adressait en même temps à Aman. Cf. *Britannicus*, 372 :

Vous, Narcisse, approchez : et vous, qui le suivez,
Retirez.

703. HYDASPE. Dans certaines éditions modernes, la scène VIII commence ici, et notre scène VIII devient la scène IX.

Les savants Chaldéens ; voir 406. C'est le second adjectif qui est employé substantivement.

704. *Appartement :* partie du palais : voir p. 21, note *a*.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée. 705
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide, 710
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE VIII.

Cette scène est partie déclamée sans chant, et partie chantée.

ÉLISE, PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes, 715
Dont les œuvres vont éclater?

705. *Princesse.* L'emploi de ce mot, chez nos classiques, n'implique aucune désignation spéciale de dignité. Plus haut (v. 657), Assuérus s'est servi du mot *Reine.*

708. *Clartés :* avis éclairé et qui éclaire les autres ; c'est un mot vieilli.

711. *Profane cour.* Cf. « profanes témoins », v. 105.

712. *A l'abri de ce trône :* en sûreté auprès de ce trône ; nul, en effet, n'oserait y pénétrer. On sait que le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus (p. 49, note *a*).

713. ÉLISE. Remarquer ce rôle d'Élise. Non seulement elle s'est mêlée aux compagnes d'Esther, mais, suivant les expressions mêmes de Racine dans la Préface d'*Athalie* « elle fait les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appelait le coryphée. » Toutefois, si elle chante, ce n'est que dans les chœurs ; il n'y a aucun *solo* d'Élise.

Que vous semble. Le pronom est construit comme un attribut.

Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible. 720

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE DES ISRAÉLITES *chante*.

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur 725
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR *chante*.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

716. *Eclater*. Voir 21.

718. *Allumait*. pour *enflammait*. qui se dit plus fréquemment avec un sentiment tel que celui-ci, car le visage ne peut pas, comme par exemple la colère, être comparé à un feu qu'on allume.

719. *Des éclairs*. Cf. 652.

723. *Courage*. autrefois : *cœur*. en général, avant de signifier force de cœur. Cf. *Alexandre*, 222 :

La honte suit de près les courages timides.

724. *Le lion rugissant*. Voir 288. — « *Sicut fremitus leonis, ita et regis ira*. La colère du roi est comme le rugissement du lion. » (*Proverbes*, XIX, 12.)

725. *A versé dans son cœur*. Cf. *Athalie*, 292 :

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur.

Ces deux verbes au figuré sont à distinguer. C'est l'esprit de douceur qui est comparé à un liquide qu'on *verse* dans un vase avec précaution.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours, 730
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain !
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages 735
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses Dieux !

UNE DES ISRAÉLITES.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages. 740

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux ! vous quittez le Maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

729. *Docile :* qui se laisse aisément conduire.

730. *Obéit.* Voir 376.

734. *Dans ta main.* Voir 67.

736. *Obscurcissent les yeux.* Cf., pour une métaphore analogue, *Prologue*, 35. Le roi est plongé dans les ténèbres de l'erreur.

737. *Aveuglé du culte.* Cf. *Iphigénie*, 1624 :

C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.

738. *Atteste :* prend à témoin ; voir 654.

740. *Profanes.* Voir 105.

743. *De vos mains.* « *Opus manuum suarum adoraverunt, quod fecerunt digiti eorum.* Ils ont adoré l'ouvrage de leurs

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ? 745
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque infidèle, 750
Écoutant nos discours, nous allait déceler !

ÉLISE.

Quoi ? fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler ?
Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant, 755
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Voulait forcer votre bouche timide ?

mains, l'ouvrage qu'ils avaient formé de leurs propres doigts. » (*Isaïe*, II, 8.) Cf. *Jérémie*, I, 16; *Osée*, XIV, 4.

746. *Le voile.* « Ils (*les Juifs*) ont un voile sur le cœur. Mais quand leur cœur se tournera vers le Seigneur, alors le voile en sera ôté. » (II *Corinthiens*, III, 15-16). Dans cette stance de la jeune Israélite, il ne s'agit pas seulement de l'aveuglement qui ferme les yeux de tous les Gentils à la vraie lumière ; il faut y voir l'idée chrétienne, exprimée par saint Paul, de la révélation de Jésus-Christ : et l'on peut rapprocher de ce pressentiment la prophétie du grand prêtre Joad, qui annonce la venue du Sauveur dans *Athalie* (III, 7; v. 1159-1174.)

749. *Jusqu'à quand. Jusques à.* si la mesure l'autorisait, serait moins désagréable à l'oreille; voir 126. — *Seras-tu caché ?* « *Vere tu es Deus absconditus.* Vous êtes vraiment le Dieu caché. » (*Isaïe*, XLV, 15.)

751. *Nous allait déceler :* découvrir, dénoncer. Cf. La Fontaine (*Fables*, IV, 21) :

Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas.

— Sur la place du pronom, voir 78.

756. *Du Tout-Puissant.* « *Omnipotens nomen ejus.* Son nom est le Tout-Puissant. » (*Exode*, XV, 3.) Cf. *Genèse*, XVII, 1.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole, 760
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime ?
J'adorerais un Dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu, 765
Qui ne peut se sauver lui-même ?

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissants, Dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les Démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus. 770

760. *Muette idole.* Pour ce vers, ainsi que pour les v. 740-741, voir la *Préface* de Racine, p. 00, et les notes 00 et 00.

764. *Vertu :* énergie, puissance d'action. Cf. *Athalie*, 94 :

Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.

765. *Reste d'un tronc.* « Et ils ont jeté leurs dieux dans le feu, et les ont exterminés, parce que ce n'était point des dieux, mais des images de bois et de pierre faites par la main des hommes. » (IV *Rois*, XIX, 18.) — Cf. Corneille (*Polyeucte*, II, 6) :

Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule.

767. *Dieux sourds.* « *Aures habent, et non audient.* Elles ont des oreilles, et n'entendront point. » (*Psaumes*, CXIII B, 6 ; cf. CXXXIV, 17.) — *Implorent* (à la rime), après *lui-même* : voir 353, et dans ce second acte, 770-771, 797-798, 813-814.

768. *Entendus :* exaucés.

769. *Les démons :* les idoles, ou, peut-être, les puissances du mal, suivant la doctrine qui attribue aux divinités païennes une existence réelle, mais en fait des suppôts de Satan.

770. *Confondus.* Voir 235. — « *Confundantur omnes, qui adorant sculptilia ; et qui gloriantur in simulacris suis.* Que tous ceux-là soient confondus, qui adorent des ouvrages de sculpture, et qui se glorifient dans leurs idoles. — *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis.* Que ceux qui les font leur deviennent semblables, avec tous ceux qui mettent en eux leur confiance. » (*Psaumes*, XCVI, 7 ; CXIII B, 8 ; cf. CXXXIV, 18).

UNE ISRAÉLITE *chante*.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ? 775
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants : 780
L'or éclate en ses vêtements ;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse ;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments ;
Son cœur nage dans la mollesse. 785

772. *Que ma bouche...* « *Repleatur os meum laude, ut cantem gloriam tuam : tota die magnitudinem tuam.* Que ma bouche soit toujours remplie de vos louanges : afin que je chante votre gloire, et que je sois continuellement appliqué à publier votre grandeur. » (*Psaumes*, LXX, 8.)

773. *Ennuis.* Voir 89.

775. *Glorifie.* C'est reconnaître sa grandeur, sa gloire (Cf. 8) en lui rendant hommage.

781. *L'or éclate.* Cf. La Bruyère (*Du mérite personnel*, 27) : « L'or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon. » La publication de ce paragraphe des *Caractères* est postérieure à celle d'*Esther*.

785. *Son cœur nage.* Au figuré : être à l'aise au milieu de. — « *Cithara et lyra, et tympanum, et tibia, et vinum in conviviis vestris.* Le luth et la harpe, les flûtes et les tambours, et les vins les plus délicieux se trouvent dans vos festins. » (*Isaïe*, V, 12.)

UNE AUTRE ISRAÉLITE

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité ;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Tout ce reste est chanté.

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant, 790
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du Ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume : 795
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité.

789. *Boire la joie à pleine coupe.* Cette belle alliance de mots tient à la fois du sens propre, puisqu'ils sont à table, et du sens figuré, puisqu'on ne boit pas la joie, mais un breuvage qui met en joie. Cf. Virgile (*Én.*, I, 749) : « *Longumque bibebat amorem.* Et à longs traits elle buvait l'amour. » Et V. Hugo (*Châtiments*, I, 10) :

Vous buvez, apostats à tout ce qu'on révère,
Le chypre à pleine coupe, et la honte à plein verre.

792. *Plus heureux...* « *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt; beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.* Ils ont appelé heureux le peuple qui possède tous ces biens : mais plutôt, qu'heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. » (*Psaumes*, CXLIII, 15.)

794. *Frivoles :* s'attachant à des choses vaines ; cf. 913 : *Prologue*, 67.

798. *Toujours agité.* « *Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest.* Mais les méchants sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer. » *Isaïe*, LVII, 20.)

Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité 800
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME *avec une autre.*

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits ! 805
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !
O lumière éternelle ! 810
Beauté toujours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME *seule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit ;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place. 815

799. *A la merci de sa propre inconstance.* Cf. Fénelon (*Télémaque*, I) : « Seriez-vous insensible au malheur d'un fils qui, cherchant son père *à la merci* des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers ? »

814. *Nulle paix... Il* la *cherche.* Dans ses *Remarques de grammaire sur Racine* (1738), l'abbé d'Olivet critiquait, non sans raison, ce rapport de pronom à un substantif sans article. En principe, un mot qui n'est pas déterminé ne doit pas être remplacé par un pronom, et une paix qui n'existe pas ne saurait fuir. Mais on peut soutenir aussi que, si elle n'existe pas pour l'impie, elle existe néanmoins pour d'autres, et que, par conséquent, le mot *paix* doit être considéré comme suffisamment déterminé. — « *Non est pax impiis, dicit Dominus.* Il n'y a point de paix pour les impies, dit le Seigneur. » (*Isaïe*, XLVIII, 22, et LVII, 21.)

Le glaive au dehors le poursuit ;
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint : 820
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, *sans chanter*.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle : allons rejoindre notre Reine. 825

817. *Le glaive... le remords.* « *Foris vastabit eos gladius, et intus pavor.* L'épée les désolera au dehors, et la frayeur au dedans. » *Deutéronome*, XXXII, 25.)

818. *S'éteint.* La gloire est comparée à un flambeau.

821. *Il renaîtra.* C'est l'idée, chrétienne plutôt que juive, de la résurrection des morts.

824. *Chambre prochaine:* voisine. Cf. *Bérénice*, 7 :

De son appartement cette porte est prochaine,...

Esther est allée avec Assuérus dans l'appartement où étaient assemblés les savants Chaldéens (v. 704) ; il s'agit donc ici de cet appartement, ou d'une chambre faisant communiquer la salle du trône avec l'appartement d'Esther.

ACTE III.

Le Théâtre représente les jardins[a] d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin[b].

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
Mais, tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous, 830
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.

a) *Les jardins*. Sur l'unité de lieu, v. p. 9, note 8, et p. 21, note *a*.

b) *Où se fait le festin* : c'est-à-dire où il se fera pendant ce troisième acte : la fête n'est pas commencée encore (cf. 908 et 932).

826. *Superbe :* magnifique, où s'étale un luxe orgueilleux ; voir 28. Cf. 608, et *Iphigénie*, 807 :

Dans quel palais superbe et plein de ma gran-
[deur...

827. *Ce salon pompeux*, dans les jardins d'Esther, devait faire penser à la nouvelle construction de Trianon, que Mansart venait précisément d'achever (novembre 1688) pour le Roi et Mme de Maintenon. C'était le château du Grand-Trianon, qu'on voit encore aujourd'hui : il en remplaçait un autre que le Roi avait fait élever, 18 ans auparavant, pour Mme de Montespan. Ajoutons que, par esprit d'imitation, tous les propriétaires, grands seigneurs et bourgeois, s'étaient mis dès lors à faire construire des pavillons plus ou moins luxueux dans leurs parcs et dans leurs jardins

830. *Du sacré nœud*. Sur la place de l'adjectif, voir 142.

831. *Aveugle courroux*. Ce courroux fait qu'il est privé de discernement.

Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les Grands par la Reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité. 835
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie. 840
Il est des contretemps qu'il faut qu'un sage essuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

832. *Éclaircissez.* De même qu'on dit au propre que le ciel *s'éclaircit* quand il devient moins obscur et moins sombre, un front *s'éclaircit*, au figuré, en devenant moins sévère et moins triste. Cf. *Iphigénie*, 567 :

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

835. *Ressentez.* Ici c'est éprouver un sentiment ; plus loin (v. 1230), c'est recevoir une impression.

836. *Aigrit :* irrite.

838. *Dévorer un affront :* le faire disparaître aux yeux d'autrui en le renfermant en soi-même.

839. *De fausses couleurs.* Au figuré ; voir 493.

840. *Quiconque... il.* « Quand on a dit *quiconque*, il ne faut pas dire *il* après, quelque distance qu'il y ait entre eux ; par exemple : *quiconque* veut vivre en homme de bien doit... et non pas *il* doit... » (Vaugelas.) Mais, comme le fait remarquer Littré, *il* n'est pas incorrect quand la phrase est longue, et il faut nécessairement le mettre quand le verbe principal est au subjonctif. Cf. La Fontaine (*Fables*, X, 13) :

Quiconque en pareil cas se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux [dieux.

— « Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage ;... il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. » (La Bruyère. *De la Cour*, 2.)

841. *Contretemps.* Le sens de ce mot (accident inopiné qui déconcerte), qui d'ailleurs était encore assez nouveau, paraît avoir été, dans l'esprit de Racine, plus énergique qu'aujourd'hui, puisque, dans le vers suivant, un outrage est donné comme un exemple de contretemps. Il est vrai que, plus loin (v. 886), Zarès qualifie cet outrage de « léger affront », mais c'est en pensant à des malheurs beaucoup plus graves, qu'elle redoute pour les siens. — *Essuie* : supporte avec patience.

843. *Aux honneurs... degré :* vers les

AMAN.

O douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
O honte, qui jamais ne peut être effacée !
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains ?
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître ! il insultait à ma confusion ;
Et tout le peuple même, avec dérision
Observant la rougeur qui couvrait mon visage,
De ma chute certaine en tirait le présage.
Roi cruel, ce sont là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.

honneurs, pour y monter, de même qu'on monte à un étage supérieur par les *degrés* d'un escalier.

844. *O douleur !...* On sent qu'Aman n'a pas écouté un mot du discours de sa femme.

849. *J'ai servi de héraut à sa gloire.* J'ai proclamé sa gloire, comme le héraut qui proclamerait la volonté de son maître.

850. *Insultait à.* Voir 251.

854. *Où :* auxquels ; voir 277.

861. *Salaire :* récompense ; voir 558.

862. *Que :* si ce n'est. Cf. *Britannicus*, 329 :

Que voisée autour de moi, que des [illegible]

863. *Dicté.* Voir 615. — *Triste :* fâcheux, déplorable (qui cause de la tristesse).

TRIOMPHE DE MARDOCHÉE.

D'après le carton de la tapisserie de Jean-François de Troy (1679-1752). — Musée des Arts décoratifs.

Vous êtes après lui le premier de l'Empire.
Sait-il tout l'horreur que ce Juif vous inspire ? 865

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence ;
Que, pour lui des Persans bravant l'aversion, 870
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction ;
Et, pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée ?

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater, 875
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même ?
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste.... 880
Enfin la Cour nous hait, le peuple nous déteste.

864. *Le premier.* Zarès rappelle à Aman qu'il a commis la sottise de se désigner lui-même ; voir 607.

866. *Il sait qu'il me doit tout.* « On assure qu'un ministre, qui était encore en place alors, mais qui n'était plus en faveur, avait donné lieu à ce vers, parce que, dans un mouvement de colère, il avait dit quelque chose de semblable. » (Louis Racine.) Ce ministre était Louvois.

868. *Cœur d'airain :* cœur endurci ; airain étant pris dans le sens de substance très dure.

873. *M'expose.* Par le fait même du changement de voix, le verbe *exposer* n'a pas tout à fait le même sens que dans le vers précédent. *Être exposé à la haine*, c'est être soumis à ses attaques ; *exposer* quelqu'un *aux risées*, c'est le présenter, le désigner comme victime à ceux qui ne demandent qu'à rire de lui. C'est ainsi qu'on disait : *exposer* aux bêtes un condamné.

875. *Éclater.* Voir 21.

Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre. 885
De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la Fortune est prête à vous quitter.
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je voi 890
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi.
La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.

882. *Il le faut confesser.* Sur la place du pronom, voir 38.

885. *Fatale.* Voir 176. — *A la vôtre.* Voir 481-487.

886. *Léger affront.* Cf. 841.

887. *Prête à.* Cf. 923. 1263. On voit par de nombreux exemples que Racine confond *prêt* a. *près* de (et *prêt* de).

888. *Aux :* jusqu'aux. — *Passe :* va ; voir 362.

889. *Prévenez.* Voir 203. — *Avant qu'elle se lasse.* On construirait aujourd'hui le verbe avec *ne*, d'autant plus que Zarès peut espérer que la fortune ne se lassera pas. Au XVIIe siècle, on se passait couramment de la négation. Cf. La Fontaine (*Fables*, XI, 1) :

Avant que la griffe et la dent
Lui soit cruc, et qu'il soit en état de nous nuire.

D'autre part, l'omission de la négation semble toute naturelle dans ce vers (143) d'*Andromaque* :

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma [voix,...

car Oreste, qui s'exprime ainsi, va être aussitôt après l'interprète des Grecs.

890. *Où tendez-vous plus haut ?* Quel but plus élevé voulez-vous atteindre ? Cf. *Phèdre*, 988 :

Où tendait ce discours qui m'a glacé d'effroi?

— *Je voi.* Comme il n'y avait pas d's en latin à la première personne du singulier, ni, dans l'impératif, à la seconde, l'ancien français n'en mettait pas non plus. L'usage moderne s'établit peu à peu au XVIIe siècle, mais Racine suit constamment l'usage ancien, et il écrit très régulièrement, dans *Esther : je sçay*, *je voy*, *je croy* (l'*y* remplaçant l'*i* final), *frémi* (1262) : *vien* (363), *croy-moy* (488). Toutefois il écrit : *je fais* (1149). Même après que l'orthographe nouvelle se fut généralisée, les anciennes formes se maintinrent à la fin des vers, *par licence poétique*, quand la rime exigeait un mot sans *s*. Mais d'autre part, quand elles sont conservées, à cette place, par les éditeurs modernes qui rajeunissent l'orthographe de textes comme celui de Racine, il faut bien se garder d'y voir une licence poétique !

891. *Devant moi.* Cette épouse, pleine de sagesse et de prudence, forme un heureux contraste avec la rage désespérée d'Aman. Racine a heureusement

Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés
Où vos aïeux errants jadis furent jetés, 895
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite ; 900
Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente sur vos pas vous me verrez voler :
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse. 905
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher :
C'est Hydaspe.

transformé le personnage biblique de Zarès ; voir 515, et *Livre d'Esther*, VI, 13.

895. *L'Hellespont... furent jetés.* Dans un passage des *Additions au Livre d'Esther* (XVI, 10 et 14) qui a exercé la sagacité des commentateurs, il est dit qu'Aman était un Macédonien, et qu'il avait projeté de livrer à ses compatriotes l'empire des Perses. Le rédacteur de ces *Additions*, écrivant après Alexandre, et voulant montrer dans Aman un ennemi du roi de Perse son maître, a dû trouver tout simple d'en faire un Macédonien. Mais nulle part on ne voit que les Amalécites aient dû se réfugier en Macédoine ou en Thrace. Racine a suivi ici une opinion de Saci, le traducteur de la Bible. Plus loin (v. 1086), il fait naître Aman dans le fond de la Thrace.

897. *Tout Amalec.* « Comme on dit *tout Israël* pour le peuple sorti d'Israël, on peut dire *tout Amalec* pour les Amalécites, dont il fut le père. (Louis Racine.) Voir 298. — *De la triste Idumée.* L'Idumée, entre la Palestine et l'Arabie, n'était pas le pays des Amalécites Ceux-ci habitaient plus au Sud, dans l'Arabie Voir 486.

898. *Malices.* C'est le sens étymologique (latin *malitia :* inclination à faire le mal ; cf. 1219) ; au pluriel : des méchancetés.

899. *Marcheront.* Cf. Athalie, 1240 :

Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

900. *Conduite :* direction ; cf. *conduire* diriger, v. 30.

901. *De vos enfants.* Les dix fils d'Aman furent massacrés par les Juifs ; voir la *Notice*, § 10. — *J'assurerai.* C'est le sens de protéger, garantir : voir 627.

902. *Cependant :* pendant ce temps-là, sens très fréquent dans Racine. Cf. *Bajazet*, 29 :

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?

Mithridate, 625 :

Vous cependant ici veillez pour mon repos.

903. *Contente,... vous me verrez.* Sur cette inversion, voir 95.

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courais vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ? 910

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ? 915
On a payé le zèle, on punira le crime ;
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ? 920

908. *En ces lieux.* Dans la salle du festin, qu'on voit sur la scène. — *Suspend :* tenir en suspens, arrêter (avant le commencement) ; et non pas interrompre, comme dans le vers d'*Iphigénie* (84) :

Dès qu'un léger sommeil suspendait mes en-
[nuis...

910. *Mardochée* n'est pas du festin ; mais, après l'avoir promené dans Suse, Aman ne serait pas surpris qu'on l'admît à cet excès d'honneur.

913. *Frivole :* vain, sans valeur réelle ; voir 794.

915. *Son oreille et son cœur.* N'est-ce pas vous qu'il écoute et qu'il aime ? Cf. 578-584.

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse.
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la Reine est prête à se plonger;
Et le Roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable. 925

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux.
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès longtemps les endure;
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Chère Zarès, adieu. 930

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

921. *La réponse.* On a vu (v. 384) que le songe d'Assuérus était une invention de Racine.

922. *Perfide étranger.* Sur l'origine d'Aman, voir 170, 895, 1086.

923. *Prête a.* Voir 887.

927. *Leur chef.* Voir 421.

928. *Les endure :* les supporte.

929. *L'on n'en peut délivrer.* Sur la place du pronom, voir 38.

932. *Leur concert.* La plus grande

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre. 935

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connaître pas ?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage. 940

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la Mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie ;
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé. 945

partie de la scène suivante est en effet chantée par les compagnes d'Esther.

935. *Se resserre.* Cf. *presser*, dans un sens figuré analogue (v. 657). « Mon cœur s'est resserré à leur égard. » (*Zacharie*, XI, 8.)

936. *Superbe :* orgueilleux ; voir 28.

938. *Ne le connaître pas.* Remarquer la construction de la négation. — *Connaître :* reconnaître ; voir 178.

940. *On lit.* Cf. 1169.

946. *Croître*, pris transitivement. Cf. *Bajazet*, 925 ; *Iphigénie*, 1111 ; et Corneille (*Le Cid*, II, 8) :

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

Vaugelas admet à peine que les poètes « s'émancipent », ainsi pour la commodité des vers ; Littré est moins sévère : pour lui, cet emploi transitif est un archaïsme, « mais qui est de très bon usage dans la poésie et dans la prose élevée. »

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !
Je le vois, mes sœurs, je le voi.
A la table d'Esther l'insolent près du Roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce dites-nous, 950
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables.

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse. 955
Chantons, on nous l'ordonne. Et que puissent nos chants

947. *Je le vois.... je le voi.* Racine a écrit *je le voy*, dans le vers aussi bien qu'à la rime. Sur cette orthographe, voir 890.

950. *Ministres du festin.* C'est le sens étymologique (latin *minister* : agent, serviteur).

954. *Ses mets... son breuvage.* « *Quousque... cibabis nos pane lacrimarum : et potum dabis nobis in lacrimis in mensura?* Jusqu'à quand... nous nourrirez-vous d'un pain de larmes, et nous ferez-vous boire l'eau de nos pleurs avec abondance ? » (*Psaumes*, LXXIX, 5-6; cf. XLI, 4.)

955. *Presse.* Voir 657.

Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David par ses accords touchants
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse.

Tout le reste de cette scène est chanté.

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux, 960
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple ! heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle, 965
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La Justice et la Vérité !

Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le Chœur.

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la Calomnie :
Ses criminels attentats 970

957. *Rudesse :* dureté farouche. Cf. *Phèdre*, 782 :

Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.

959. *D'un roi jaloux :* Saül, jaloux de David. « Ainsi toutes les fois que l'esprit malin envoyé du Seigneur se saisissait de Saül, David prenait sa harpe et en jouait ; et Saül en était soulagé, et se trouvait mieux, car l'esprit malin se retirait de lui. » (I *Rois*, XVI, 23.)

968. *La Justice.* « *Ponam visitationem tuam pacem, et præpositos tuos justitiam.* Je ferai que la paix régnera sur vous, et que la justice vous gouvernera. » (*Isaïe*, LX, 17).

969. *La calomnie.* Neuf ans plus tard, Racine, dans une longue lettre à Mme de Maintenon (4 mars 1698), se plaignait d'avoir perdu les bonnes grâces du Roi. « J'apprends... qu'on m'a fait passer pour janséniste dans l'esprit du

Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide :

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur,
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La Fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le Repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

D'un souffle l'Aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,

Roi. Je vous avoue que, lorsque je faisais tant chanter dans *Esther* :

Rois, chassez la calomnie,

je ne m'attendais guère que je serais un jour attaqué par la calomnie. »

973. *Acide* (a la rime), après *harmonie* : voir 353, et, dans ce troisième acte, la suite de ces quatre stances régulières, puis 984-985, 988-989, 1282-1283.

976. *Homicide*, employé adjectivement ; cf. dans *Athalie*, v. 513, 1190 : « un homicide acier, les lances homicides ».

982. *Sème de fleurs*. Cf. *Athalie*, 936 :

Je leur semai de fleurs le bord des précipices.

984. *Rois.... inutile*. « L'auteur se félicitait de ces quatre stances, qui contiennent des vérités si utiles aux rois. » (Louis Racine.)

985. *L'Aquilon*. « *Ventus aquilo dissipat pluvias*. Le vent d'aquilon dissipe la pluie. » (*Proverbes*, XXV, 23.) Il est très souvent question du vent du Nord dans la Bible, mais le mot aquilon est d'origine latine (*aquilo*).

Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ; 990
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des Cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère. 995

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger. 1000
Il est temps que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger. 1005

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière.

993. *Le pauvre.* « *Rex qui judicat in veritate pauperes, thronus ejus in æternum firmabitur.* Lorsqu'un Roi juge les pauvres dans la vérité, son trône s'affermira pour ja-mais. » (*Proverbes*, XXIX, 14.)

998. *Sont précieuses devant lui :* ont un grand prix à ses yeux. Cf. *Britannicus*, 1555 :

Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes.

1000. *Barbare.* Cf. 162.

1001. *Que tu t'éveilles.* — « *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.* Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés. » (*Psaumes*, LXVII, 2 ; cf. LXXVII, 65.)

1006. *Ainsi* (ainsi que je le désire),

Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.

Que de ton bras la force les renverse; 1010
Que de ton nom la terreur les disperse;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfants une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille! 1015

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *à Esther.*

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance, 1020
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés;
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant Empire. 1025

quelquefois employé en tête d'un vœu. Cf. Malherbe (27) :

Ainsi tes honneurs florissants
De jour en jour aillent croissants.

1015. *Plus de mille.* Le nombre mille est constamment employé dans la Bible pour désigner un grand nombre indéterminé. (A. Coquerel.)

1018. *N'ont point ni...* Voir 347.

1019. *Quel climat :* quel pays ; voir 10. — On s'est souvent étonné qu'Assuerus n'eût pas songé plus tôt à s'informer de l'origine d'Esther, qui était sa femme depuis cinq ans. Cf. 90.

1025. *La moitié...* Voir 660.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
Elle se jette aux pieds du Roi.
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné, 1030
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr! Vous! Quel peuple? Et quel est ce mystère?

AMAN, *tout bas.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN.

Ah Dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur? 1035
Vous la fille d'un Juif? Hé quoi? tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyais du Ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours?
Malheureux!

1026. *Vastes:* démesurés, énormes; cf. 1117 et La Fontaine (*Fables*, XI, 8):
Quittez le long espoir et les vastes pensées.

1033. *Pour son père.* L'emploi du possessif est inutile. Il se justifie mieux au v. 1120, et, dans cette autre phrase, où d'ailleurs Racine n'était pas gêné par la mesure: « Le Cardinal le prit pour *son* intendant »; car on peut n'avoir pas de fille ou pas d'intendant, tandis qu'on a toujours un père.

1038. *Les plus chères amours.* Racine fait toujours *amour* du féminin au pluriel, souvent aussi au singulier.

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière ; 1040
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu ! confonds l'audace et l'imposture.
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature, 1045
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux, 1050
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom. Le monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,

1043. *Me troubler*. en m'interrompant. Cf. *Bajazet*, 1096 :

Que veut-on ? — Pardonnez si j'ose vous troubler :...

1044. *Confonds*. Voir 235.

1049. *Prospères*. Comme le latin *prosperus*, cet adjectif signifie ici : qui réussit heureusement. heureux. Cf. Corneille (*Horace*. I, 4) :

Et mes désirs ont eu des succès si prospères...

Cet emploi de *prospère* paraît avoir été condamné, on ne sait trop pourquoi. au XVIIe siècle, notamment par Malherbe. qui pourtant en avait usé lui-même. Il signifie aussi : qui fait réussir, favorable.

1050. *Ce Dieu, maître absolu*... Cf.. dans Corneille, la belle profession de foi de Polyeucte (*Polyeucte*. IV. 3) :

Quel Dieu ? Tout beau. Pauline. il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, muets,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez.
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

1051. *Le figure*. le représente sous une forme visible.

1053. *L'humble*. Cf. 349.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois. 1055
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres Dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour, tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude 1060
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre, 1065
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.

1054. *D'égales lois :* égales pour tous.

1055. *Interroge.* « *Oculi ejus in pauperem respiciunt ; palpebræ ejus interrogant filios hominum.* Ses yeux sont attentifs à regarder le pauvre; ses paupières interrogent les enfants des hommes. » (*Psaumes*, X, 5.)

1056. *Fermes :* solidement assis; cf. *Prologue*, 47.

1059. *En un jour.* Ces mots sont inexacts. Il y eut cinq déportations successives sous les trois derniers rois de Juda, et le siège de Jérusalem a duré trois ans. (A. Coquerel.)

1060. *Sous les Assyriens.* Racine paraît confondre les Assyriens, dont la capitale était Ninive, avec les Chaldéens ou Babyloniens. A l'époque où Nabuchodonosor prit Jérusalem, l'empire assyrien avait déjà été détruit par Nabopolassar, son père.

1061. *Le juste prix.* Voir 195.

1064. *L'appela par son nom.* « Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations... Je marcherai devant vous; j'humilierai les grands de la terre; je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer... Je vous ai appelé par votre nom. » (*Isaïe*, XLV, 1-2, 4.) Voir 268.

1066 *Fiers remparts... portes d'airain.* Il s'agit de la prise de Babylone par Cyrus (536 av. J.-C.). Les Babyloniens se confiaient en leurs hautes et larges murailles, et en leurs cent portes d'airain ; on sait que Cyrus détourna les eaux de l'Euphrate et entra dans la ville par le lit du fleuve.

1067. *Superbes.* Voir 28.

1068. *De son temple détruit :* de la destruction de son temple ; voir 511. — *L'injure :* action dont on ressent l'injustice ; cf. 1153, et *Athalie*, 552.

Que je ne cherche point à venger mes injures ;. .

Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits, 1070
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
Et le Temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé, 1075
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un Roi si généreux ?
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous ; un Roi règne, ami de l'innocence. » 1080
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,

1069. *Paya avec usure.* C'est payer en rendant beaucoup plus qu'on n'a reçu. Esther veut dire que Babylone eut à pleurer plus encore que les Juifs, en expiation du mal qu'elle leur avait fait.

1070. *Publia ses bienfaits.* « Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem qui est en Judée. Qui d'entre vous est de son peuple ? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem qui est en Judée : et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur le Dieu d'Israël. Ce Dieu qui est à Jérusalem est le vrai Dieu. » (I *Esdras*, I, 2-3.)

1071. *Yeux de paix :* regards pacifiques ; voir 128. Cf. *Athalie*, 974 : « paroles de paix ».

1075. *Son fils.* Cambyse, fils de Cyrus, fut une sorte de maniaque homicide. Il avait débuté dans son règne par l'assassinat de son frère Smerdis (Hérodote, III, 30-38). — *Interrompit.* « Alors l'ouvrage de la maison du Seigneur fut interrompu à Jérusalem, et on n'y travailla point jusqu'à la seconde année du règne de Darius, roi de Perse. » (I *Esdras*, IV, 24.)

1077. *Le retrancha :* le fit disparaître « Les impies seront retranchés de dessus la terre. » (*Proverbes*, II, 22.) — *En sa place.* Voir 69.

1079. *Regarde en pitié.* « Et ils comprirent que le Seigneur avait visité les enfants d'Israël, et qu'il avait regardé leur affliction. » (*Exode*, IV, 31.) Cf. *ib.* II, 25 ; I *Rois*, IX, 16, en note au v. 22.

1084. *L'oreille.* Cf. 915. — *Environnée.* Voir 543.

Et du bonheur public la source empoisonnée? 1085
Dans le fond de la Thrace un Barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire! Moi? Ciel! Le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre Dieu....

ASSUÉRUS.

Tais-toi. 1090
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui. C'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu. 1095
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?

1086. *De la Thrace.* Voir 895. Les *Additions au Livre d'Esther* (XVI, 10), citent un édit d'Assuérus où le roi parle ainsi d'Aman : « Nous avions reçu auprès de nous Aman, Macédonien d'inclination et d'origine, qui n'avait rien de commun avec le sang des Perses, et qui a voulu déshonorer notre clémence par sa cruauté. » Voir la *Notice*, § 11. La Thrace touche à la Macédoine.

1087. *Souffler*, au figuré, pour *inspirer*, qui signifie au propre : souffler dans.

1089. *Le pourriez-vous croire*? Sur la place du pronom, voir 38.

1092. *Se déclare :* se fait connaître. Cf. *Athalie*, 180 :

Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

1095. *Arma.* Voir 171.

1096. *Grand Dieu*! On a trouvé cette exclamation, qui nous semble si naturelle, déplacée dans la bouche d'une Juive, parce que l'Ecriture n'en offre pas un seul exemple. — *Un Scythe.* Les Scythes d'Europe erraient au nord du Danube. En admettant avec Racine qu'Aman fût un Thrace de sang amalécite, il ne pouvait pas être un Scythe par surcroît. On peut croire que le poète prend ce mot dans le sens de barbare, et qu'Esther, pour mieux indisposer Assuérus (c'est-à-dire Darius) contre Aman, emploie à dessein le nom d'un peuple qui a été en guerre avec les Perses.

1097. *Horreurs.* Voir 391.

Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes, 1100
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée? 1105
Les a-t-on vu marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours, 1110
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,

1099. *Etonner* avait alors, ainsi qu'*étonnement* (v. 1142), un sens plus rapproché de l'étymologie (ébranler comme par un coup de tonnerre), et, par conséquent, plus énergique qu'aujourd'hui. Ces mots expriment l'épouvante, une forte commotion, un grand trouble moral. Cf. *Athalie*, 1043 :

De vos sens étonnés quel désordre s'empare?

1101. *Perfide étranger*. Voir 922. — *Désoler :* dévaster (lat. *desolare*). C'est une expression assez fréquente chez les prophètes. « Les étrangers dévorent votre pays devant vous, et il sera désolé comme une terre ravagée par ses ennemis. » (*Isaïe*, I, 7.)

1103. *Regorger*, se dit, comme ici d'un liquide qui reflue hors du contenant, ou du contenant même, qui se trouve trop plein.

1104. *Envenimée :* infectée du venin de son cœur.

1106. *Les...* Le mouvement de la phrase serait plus régulier si *nous* du vers précédent était répété ; mais, avec *marcher*, Esther dit *les* au lieu de *nous*, parce qu'elle n'est qu'une femme. — *Vu marcher*. Racine emploie ordinairement le participe sans accord devant un infinitif. Cf. *Athalie*, 1618 :

Tantôt à son aspect je l'ai vu (*Athalie*) s'émou-
[voir...

(Avec *eue*, le vers serait faux.)

1109. *Appesantie :* s'étant appesantie.

1111. *Ils conjuraient...* Cf. Corneille (*Polyeucte*, IV, 6), au sujet des Chrétiens :

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

1112. *Les trames*. Les machinations d'une intrigue, d'un complot, se comparent aux fils d'une toile, d'où les expressions : nouer une intrigue, tramer un complot, ourdir une trame. Cf. « développer le fil », v. 537.

De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien.
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien, 1115
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille. 1120

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite, 1125
Il n'a, devant Aman, pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.

1113. *A l'ombre de ses ailes.* « *Sub umbra alarum tuarum protege me.* Protégez-moi en me mettant à couvert sous l'ombre de vos ailes. » (*Psaumes*, XVI. 8 ; cf. XXXV, 8 ; LVI. 2 ; LXII. 8.) Cette image rappelle les Chérubins, qui couvraient l'arche de leurs ailes, et semblaient la protéger.

1115. *Le Parthe.* Voir 41. — L'*Indien.* Voir 39.

1116. *Les innombrables Scythes.* Voir 41.

1117. *Les mers.* C'est une exagération. Aucune mer n'étant « renfermée » dans ces limites, mais la Méditerranée, la mer Egée, la mer Noire, la Caspienne, la mer d'Oman, le golfe Persique et la mer Rouge touchaient à l'empire de Darius. — *Vos vastes limites :* les limites de votre vaste empire. *Vastes :* démesurément étendues ; le sens est plus fort qu'aujourd'hui.

1123. *De notre premier roi.* Mardochée descendait du père de Saül, Cis, de la tribu de Benjamin. Voir 3.

1124. *Amalécite.* Voir 170.

1127. *Qu'à vous.* Le Mardochée de la Bible dit qu'il ne se prosternera que devant Dieu (*Livre d'Esther*, XIII. 14).

De là contre les Juifs, et contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré : 1130
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du Palais par son ordre arraché,
Couvert de votre poupre y doit être attaché. 1135

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme?
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer.
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre. 1140

Le Roi s'éloigne.

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre.

SCÈNE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, *à Esther.*

D'un juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.

1132 *L'instrument.* Voir 524.
1138. *Le jouet.* On se jouait de moi, j'étais dupe. Cf. 227.
1141. *Vérité.* La Vérité n'est jamais personnifiée dans la Bible. Cf. 1229. — *Descendre.* Parce qu'elle vient du Ciel.
1142. *Etonnement.* Cf. *étonné*, v. 1099. — *Frappé* Voir 70.

J'en atteste du Ciel la puissance suprême,
En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même. 1145
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête ;
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés. 1150
Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure
Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi. 1155
Misérable ! le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.
Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
Tremble : son jour approche, et ton règne est passé.

1144. *J'atteste :* je prends à témoin ; voir 738.

1145. *Assurer :* mettre en sûreté ; voir 627.

1147. *Flotte :* ne sait quelle décision prendre. Cf. *Athalie*. 876 :

Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme.

— *Interdit :* troublé, déconcerté ; voir 410.

1148. *Ressorts*. Voir 29.

1150. *Me sont sacrés*. Cf. « respectable aux Dieux », v. 678.

1151. *Vos ennemis... massacrés*, pour : le massacre de vos ennemis ; voir 511.

1152. *De la foi :* de la promesse. voir 256.

1153. *L'injure :* l'injustice; voir 1068.

1157. *Sa balance*. « Que Dieu pèse mes actions dans une juste balance. » (*Job*, XXXI, 6.) La balance est l'emblème de la justice.

1159. *Son jour... ton règne*. « *Dominus autem irridebit eum : quoniam prospicit quod veniet dies ejus*. Mais le Seigneur s'en moquera ; parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt. — *Regnum tuum transibit a te*. Ton règne va passer loin de toi. » (*Psaumes*, XXXVI, 13 ; *Daniel*. IV, 28.)

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable. 1160
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.
Il se jette à ses pieds.
Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race, 1165
Daignez d'un Roi terrible apaiser le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, GARDES, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Quoi ? le traître sur vous porte ses mains hardies ?
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours, 1170
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux. 1175
Aman est emmené par les gardes.

1162. *Plier.* Sur *plier* et *ployer*, voir 467.

1163. *Inexorable :* qu'on ne pouvait fléchir par des prières ; cf. 518. — *De plier.* Cf. *ployer*, v. 467.

1164. *Par :* au nom de ; aussi vrai que je désire le salut des Juifs et que je suis à vos pieds. — *Que j'embrasse.* Les suppliants, dans l'antiquité, prenaient entre leurs bras les genoux de la personne qu'ils voulaient fléchir.

1167. *Sacrés genoux.* Sur la place de l'adjectif, voir 142.

1169. *Je lis.* Cf. 940.

1170. *Appuyant la foi :* confirmant la sincérité ; voir 266.

1172. *L'âme :* la vie : voir 642.

1175. *Repaisse les yeux.* Leurs ve-

SCÈNE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS *continue en s'adressant à Mardochée.*

Mortel chéri du Ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton Roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance. 1180
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis.
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore. 1185
Rebâtissez son Temple, et peuplez vos cités.
Que vos heureux enfants dans leurs solennités
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

sont avides d'un tel spectacle, comme un estomac affamé l'est de sa nourriture.

1178. *Dessillés.* L'orthographe correcte serait *déciller.* C'est un terme de fauconnerie. On *cillait* le faucon, en lui cousant les yeux, pour le dresser; on le *décillait*, en lui séparant les paupières, pour s'en servir à la chasse. Au figuré, avoir les yeux dessillés, c'est, après avoir été dans les ténèbres de l'erreur, voir soudain la lumière de la vérité. — *Confondu.* Voir 235.

1181. *Justement :* avec justice. — *Injuste :* qu'il a acquise par l'injustice.

1182. *Où :* auquel; voir 277.

1185. *Au nom du Dieu.* Voici (d'après la Bible) les dernières lignes d'un édit de Darius : « Que le Dieu qui a établi son nom en ce lieu-là dissipe tous les royaumes et extermine le peuple qui étendra sa main pour lui contredire, et pour ruiner cette maison qu'il a dans Jérusalem. Moi Darius, j'ai fait cet édit, et je veux qu'il soit exécuté très exactement. » (I *Esdras*, VI, 12.)

1186. *Rebâtissez son temple.* « Et la maison de Dieu fut achevée de bâtir le troisième jour du mois d'Adar, la sixième année du règne du roi Darius. » (I *Esdras*, VI, 15.)

1188. *De ce jour.* Ce sera la fête de *Pourim* ; voir p. 11, note 3.

1189. *Mémoire :* souvenir, l'esprit qui se souvient ; cf. 135.

SCENE VIII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré, 1190
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours.
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours. 1195

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

1190. *Est expiré*, avec l'auxiliaire *être*, marque l'état, et correspond exactement à *est mort*.

1192. *En spectacle funeste*. D'Olivet fait observer que, dans des expressions comme *donner en spectacle*, *regarder en pitié*, on ne doit point ajouter d'adjectif au substantif. C'est être bien rigoureux, mais, en fait, un tel emploi de l'adjectif est rare. — *Funeste* se rapproche du sens étymologique (voir 171) ; c'est un spectacle de mort.

1193. *Le reste* n'est pas mis pour : les restes. Le mot n'a pas en lui-même le sens de cadavre, puisqu'il est déterminé par *de son corps*. Le singulier aurait pu d'ailleurs s'employer même dans ce sens. Cf. Corneille (*Pompée*, V, 1) : Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.

1195. *Presse* : est urgent ; cf. *Athalie*, 1052. — *Veut* : rend nécessaire, réclame ; cf. 686.

1197. *Sanguinaires*. Cf. « Au sanguinaire Aman... », v. 167.

ESTHER.

O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence. 1200
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre.
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre. 1205
L'homme superbe est renversé ;
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux

1203. *Prêt à.* Voir 885.

1204. *Le répandre.* « *Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam.* Elles (les nations) ont répandu leur sang (le sang des Juifs) comme l'eau. » (*Psaumes*, LXXVIII, 3.)

1206. *Superbe :* orgueilleux ; voir 28.

1207. *L'ont percé.* « *Gladium evaginaverunt peccatores, intenderunt arcum suum ; ut dejiciant pauperem et inopem, ut trucident rectos corde. Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur.* Les pécheurs ont tiré l'épée du fourreau, et ils ont tendu leur arc ; pour renverser celui qui est pauvre et dans l'indigence, pour égorger ceux qui ont le cœur droit. Mais que leur épée leur perce le cœur à eux-mêmes, et que leur arc soit brisé. » (*Psaumes*, XXXVI, 14-15.)

Son front audacieux. 1210
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper, 1215
Ils ont peine à s'échapper
Des pièges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui. 1220

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

1213. *Était.* Voir 228. — « *Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani. Et transivi, et ecce non erat : et quæsivi eum, et non est inventus locus ejus.* J'ai vu l'impie extrêmement élevé et qui égalait en hauteur les cèdres du Liban. Et j'ai passé, et dans le moment il n'était plus ; et je l'ai cherché, mais l'on n'a pu trouver le lieu où il était. » (*Psaumes*, XXXVI, 35-36). — Dans une lettre du 27 septembre 1691, Mme de Maintenon applique, en le modifiant, ce vers, à Louvois, qui venait de mourir :

Il ne fit que passer, et n'était déjà plus.

1214. *Surprendre :* gagner par quelque artifice, tromper par surprise. Cf. *Plaideurs*, 872 : « Je vois qu'on m'a surpris. »

1219. *La malice :* la méchanceté : voir 898.

1222. *Salutaire :* qui nous sauve : voir 445.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.
Au péril d'une mort funeste 1225
Son zèle ardent s'est exposé.
Elle a parlé. Le Ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La Nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents. 1230
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX *ensemble*.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La Nature et le Ciel à l'envi l'ont ornée. 1235

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Ton Dieu n'est plus irrité.
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.

1228. *Des filles des Persans.* Expression biblique; cf. « les filles de l'Égypte », v. 40.

1229. *La nature.* Non plus que la vérité (v. 1141), la nature n'est jamais personnifiée dans la Bible.

1230. *Ressent.* Voir 835. — *Les charmes.* Voir 303.

1231. *Tant de beauté fut-elle...* Après *tant de* et un substantif, c'est avec le substantif que se fait l'accord.

1239. *Ta splendeur première.* « *Consurge, consurge, induere fortitudine tuâ, Sion; indûere vestimento gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas Sancti... Excutere de*

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts. 1240
Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers. 1245

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers. 1250

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Relevez, relevez les superbes portiques 1255
Du Temple, où notre Dieu se plaît d'être adoré.

pulvere ; consurge, sede, Jerusalem ; solve vincula colli tui, captiva filia Sion. Levez-vous, ô Sion, levez-vous, revêtez-vous de votre force; parez-vous des vêtements de votre gloire, Jérusalem, ville du Saint... Sortez de la poussière..., ô Jérusalem ; rompez les chaînes de votre cou, fille de Sion, captive depuis si longtemps. » (*Isaïe*, LII, 1-2.)

1255. *Relevez...* Il s'agit de la reprise des travaux du Temple (voir 1186) suivant le modèle du premier Temple, celui de Salomon.

1256. *Se plaît de...* au lieu de *se plaît à*. Cette tournure, dans ce sens, est un

Que de l'or le plus pur son autel soit paré ;
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques. 1260

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte ;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous !

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable ! 1265

peu archaïque. Cf. Régnier, *Satire* XV :

Oui, j'écris rarement, et me plais de le faire.

Racine n'aurait pu dire correctement en vers : *se plaît à être adoré*, car, sans parler de la mesure, il y aurait eu hiatus ; mais cet emploi de *de* n'avait rien d'incorrect, même en prose. Cf. Bossuet : « Une puissance qui se plaît de renverser les desseins des hommes. » Racine lui-même écrit dans une lettre : « Quoique je me plaise beaucoup de causer avec vous... » Il y a même des cas où *se plaire de* peut être plus correct que *se plaire à*, comme dans ce vers d'André Chénier (*Epîtres*, IV) :

Il s'admire et se plaît de se voir si savant.

Ici, en effet, *se plaît de se voir* signifie : est content de lui parce qu'il se voit, et *se plaît à* n'exprimerait pas exactement ce que Chénier a voulu dire.

1257. *De l'or*. Salomon avait revêtu d'or l'autel et tout l'intérieur du sanctuaire, les chérubins, etc. (III *Rois*, VI, 20-22.)

1259. *Liban..., de tes cèdres*. Les montagnes de la chaîne du Liban (entre la Phénicie et la Syrie) avaient fourni les cèdres dont Salomon se servit pour la construction du Temple. Il avait revêtu les murs intérieurement de planches de cèdre, depuis le sol jusqu'au plafond. On ne voyait pas la pierre. (III *Rois*. VI. 14-18.)

1262. *Terre, frémis...* « *Dominus regnavit : exsultet terra ; lætentur insulæ multæ*. Le Seigneur a été reconnu pour le Roi suprême : que la terre tressaille de joie ; que toutes les îles se réjouissent. » (*Psaumes*, XCVI, 1.)

1264. *Cieux, abaissez-vous*. « *Inclinavit cælos et descendit ; et caligo sub pedibus ejus*. Il a abaissé les cieux, et est descendu ; un nuage obscur est sous ses pieds. (*Psaumes*, X VII, 10.) Cf. II *Rois*, XXII, 10.

1265. *Que le Seigneur est bon!* « *Quam bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde*. Que Dieu est bon à Israël, à ceux qui ont le cœur droit. » (*Psaumes*.

Heureux, qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce Maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable ! 1270
Heureux, qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre faiblesse. 1275
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire. 1280

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble*.

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

LXXII, 1; cf. CV, 1.) — *Que son joug est aimable! « Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. » (*S. Matthieu*, XI, 30.)

1266. *Dès l'enfance.* « *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse. » (*Lamentations*, III, 27.)

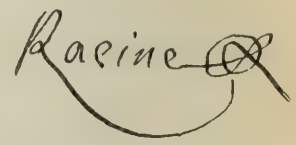
1267. *Jeune peuple.* Le poète s'adresse aux élèves de Saint-Cyr.

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté.
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges, 1285
Au delà de l'éternité !

1283. *Que son nom soit chanté.* « *Cantate Domino et benedicite nomini ejus; annuntiate de die in diem salutare ejus.* Chantez au Seigneur, et bénissez son saint nom : annoncez dans toute la suite des jours son assistance salutaire. » (*Psaumes*, XCV, 2.) Cf. *Exode*, XV, 1.

1286. *Au delà de l'éternité !* « *Dominus regnabit in æternum et ultra.* Le Seigneur régnera dans l'éternité, et au-delà de tous les siècles. » (*Exode*, XV, 18.) Le français du traducteur, par l'addition des quatre derniers mots, se rapproche plus que la Vulgate du texte hébreu, où, d'après la traduction de l'abbé Crampon, il faut lire tout simplement : « Jéhovah régnera à jamais et toujours. » Mais, comme l'a fait observer M. Lanson, le contre-sens est heureux et a inspiré à Racine une grande et admirable expression. »

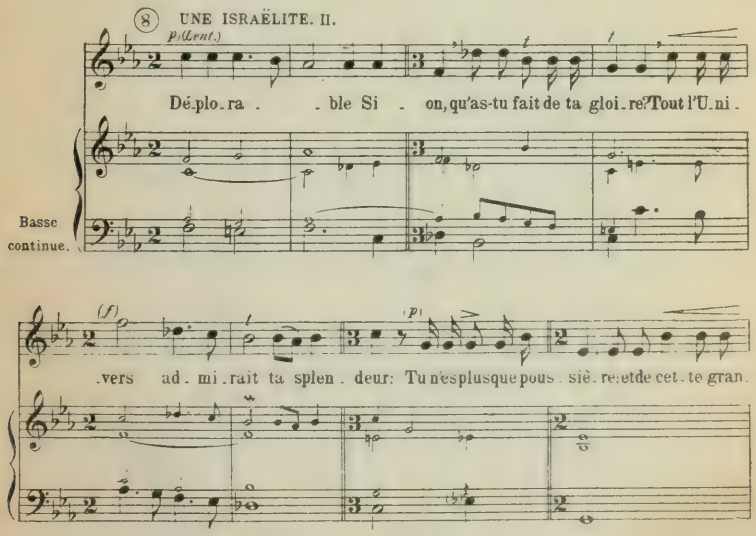


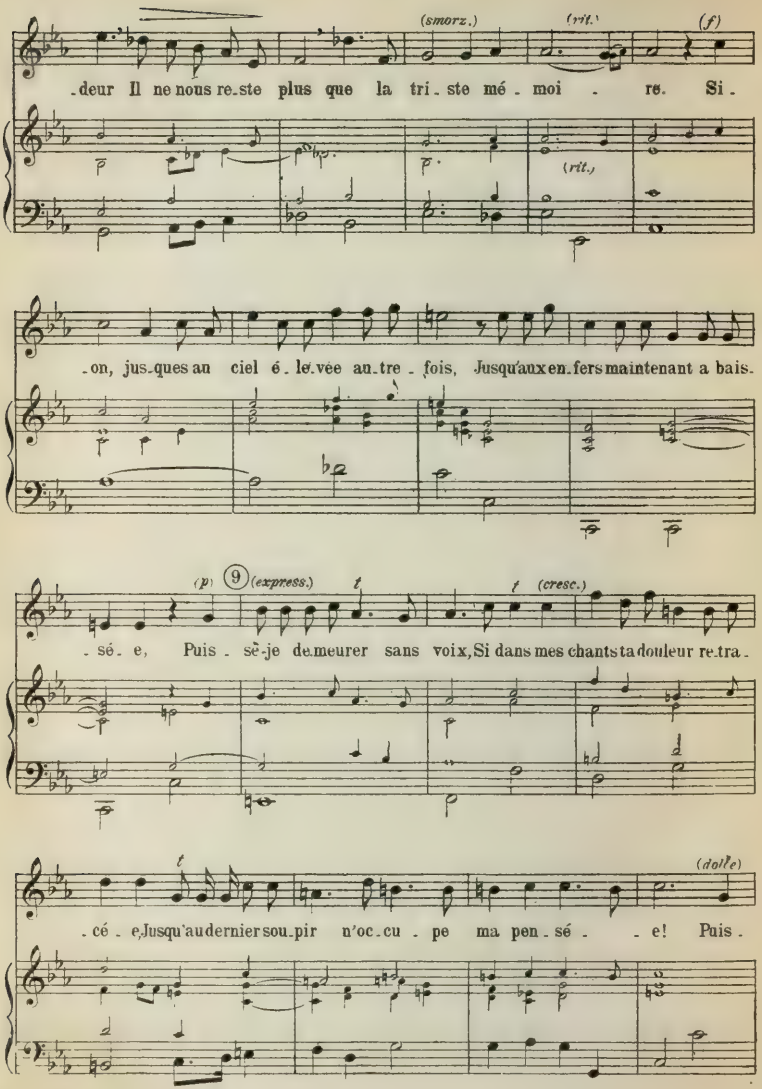
MUSIQUE DE J.-B. MOREAU.

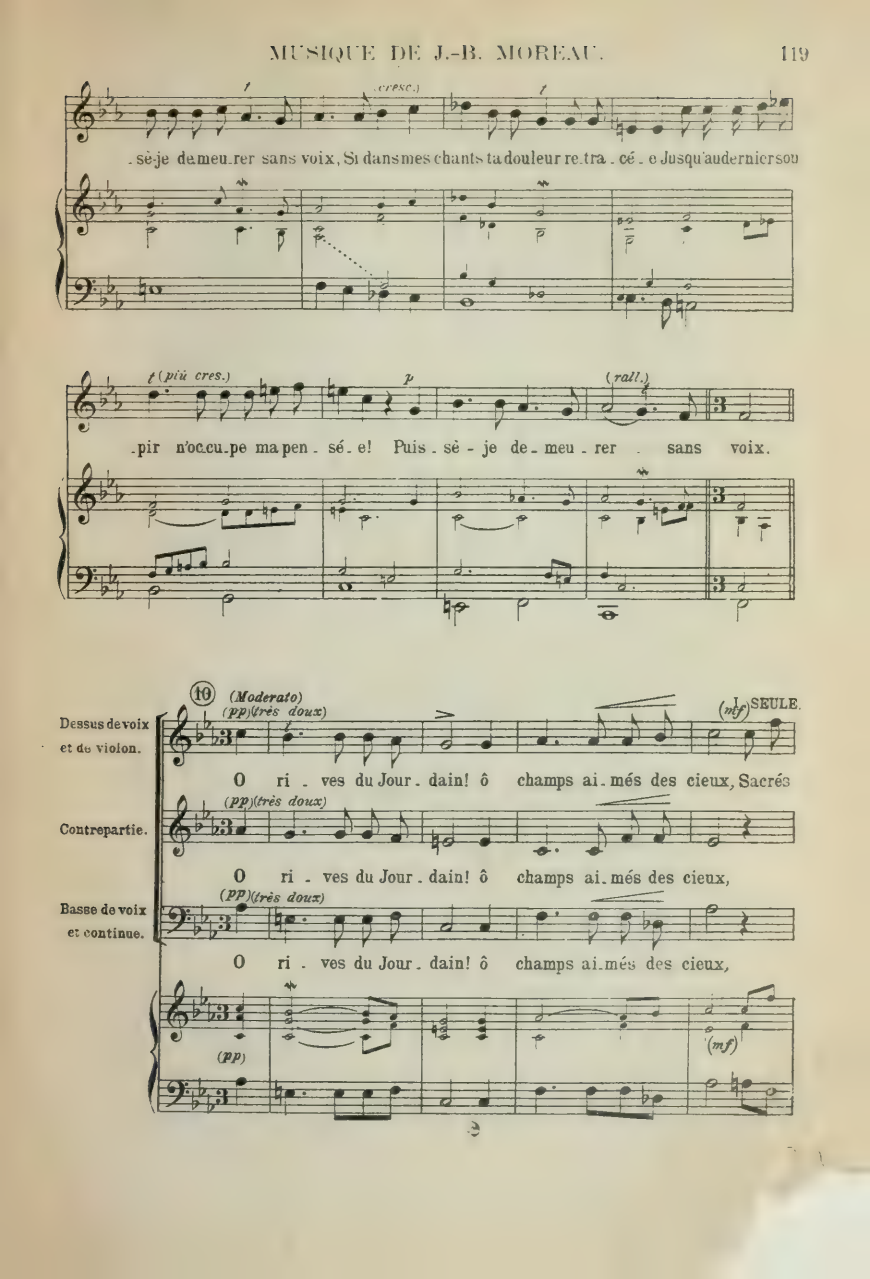
La partition de Moreau, qui était, comme le texte de Racine, la propriété des Dames de Saint-Louis, fut imprimée (1) en même temps que ce texte, et mise en vente chez les mêmes libraires, ainsi que chez l'éditeur de musique Christophe Ballard ; elle fut réimprimée en 1696. Moreau en fit ensuite une cantate indépendante de la tragédie.

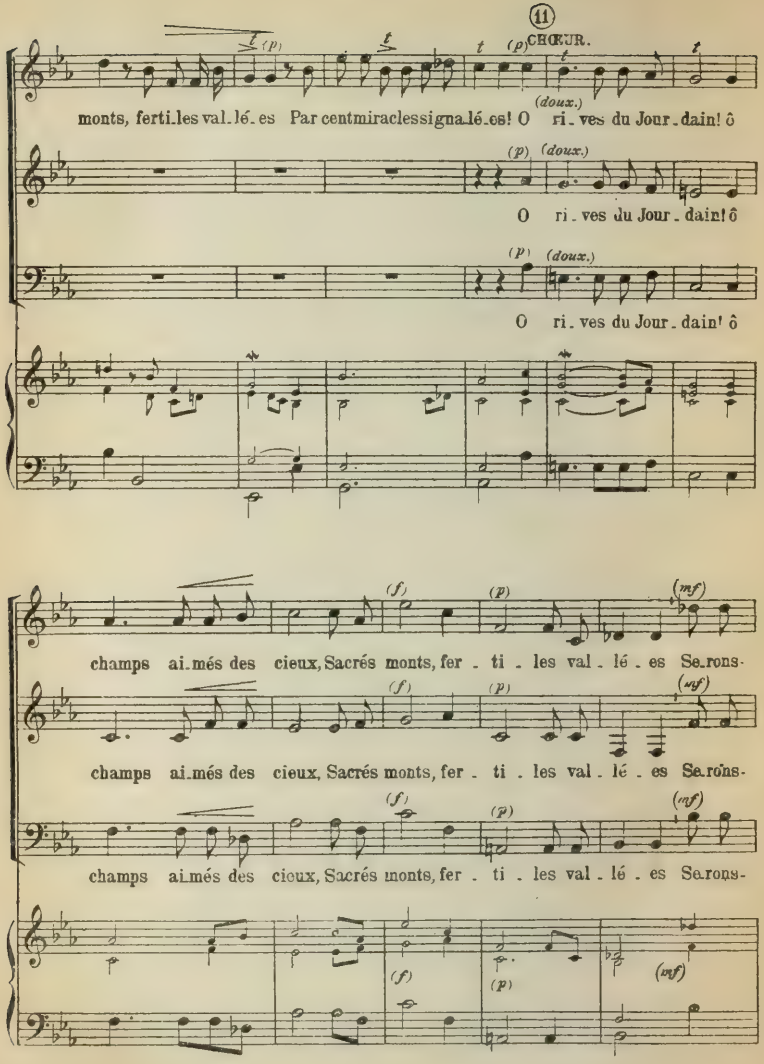
Nous avons plusieurs éditions modernes des chœurs d'*Esther*. L'une, publiée en 1873, comme appendice aux *Œuvres de Racine* de la collection des *Grands Écrivains de la France*, reproduit l'édition originale, de même que celles d'*Athalie* et des *Cantiques spirituels*. Une autre, de 1888, est un arrangement fait par M. Schattf, chef d'orchestre au théâtre de l'Odéon, conformément à la représentation du 21 décembre 1887. La dernière enfin, la meilleure et la plus pratique pour les musiciens, a été donnée, avec une intéressante préface, par Charles Bordes, qui a joint au texte de Moreau des indications d'exécution. Paris, au bureau d'édition de la *Schola Cantorum* ; 1903, in-4° ; prix : 7 francs). Nous remercions les éditeurs de nous avoir autorisé à placer ici une reproduction, réduite à notre format, du solo : *Déplorable Sion*, « la perfection même », au jugement de Ch. Bordes, et du chœur : *O rives du Jourdain*, « d'un sentiment élégiaque exquis ».

(1) En caractères mobiles ; celle d'*Athalie* a été gravée.




(smorz.)
(rit.)
(f)
-deur Il ne nous re-ste plus que la tri-ste mé-moi-re. Si-
(rit.)
-on, jus-ques au ciel é-le-vée au-tre-fois, Jusqu'aux en-fers maintenant a bais-
(p)
9
(express.)
(cresc.)
-sé-e, Puis-sè-je de-meurer sans voix, Si dans mes chants ta douleur re-tra-
(dolce)
-cé-e, Jusqu'au dernier sou-pir n'oc-cu-pe ma pen-sé-e! Puis-


f
(cresc.)
f
. sè-je de meu-rer sans voix, Si dans mes chants ta douleur re-tra-cé-e Jusqu'au dernier son
f (più cres.)
p
(rall.)
-pir n'oc-cu-pe ma pen-sé-e! Puis-sè-je de-meu-rer sans voix.
10
(Moderato)
(pp)(très doux)
(mf)
SEULE.
Dessus de voix et de violon.
O ri-ves du Jour-dain! ô champs ai-més des cieux, Sacrés
Contrepartie.
(pp)(très doux)
O ri-ves du Jour-dain! ô champs ai-més des cieux,
Basse de voix et continue.
(pp)(très doux)
O ri-ves du Jour-dain! ô champs ai-més des cieux,
(pp)
(mf)


11
CHŒUR.
(p)
(doux.)
monts, ferti.les val.lé.es Par cent miracles signa.lé.es! O ri.ves du Jour.dain! ô
O ri.ves du Jour.dain! ô
O ri.ves du Jour.dain! ô
(f)
(mf)
champs ai.més des cieux, Sacrés monts, fer.ti.les val.lé.es Se.rons-
champs ai.més des cieux, Sacrés monts, fer.ti.les val.lé.es Se.rons-
champs ai.més des cieux, Sacrés monts, fer.ti.les val.lé.es Se.rons-

(rall. molto) 12

-nous toujours é - xi - lé - es Du doux pa - ys de nos aï - eux.

p (rall. molto) mf SEULE. III.

-nous toujours é - xi - lé - es Du doux pa - ys de nos aï - eux. Quand verrai-je o Si-

p (rall. molto)

-nous toujours é - xi - lé - es Du doux pa - ys de nos aï - eux.

-on! re-le-ver tes remparts Et de tes tours les magnifiques faites? Quand ver-rai-je de toutes

13 CHŒUR.

pp dolce

O ri - ves du Jour-

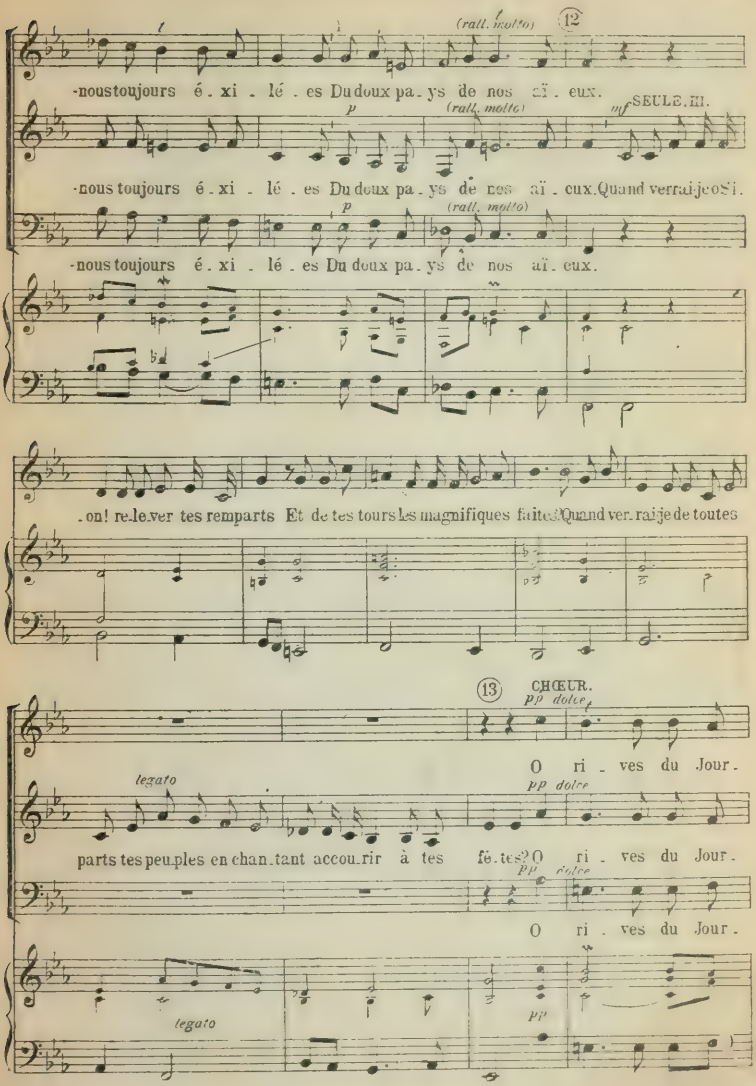
legato pp dolce

parts tes peu-ples en chan-tant accou-rir à tes fê-tes? O ri - ves du Jour-

pp dolce

O ri - ves du Jour-

legato pp



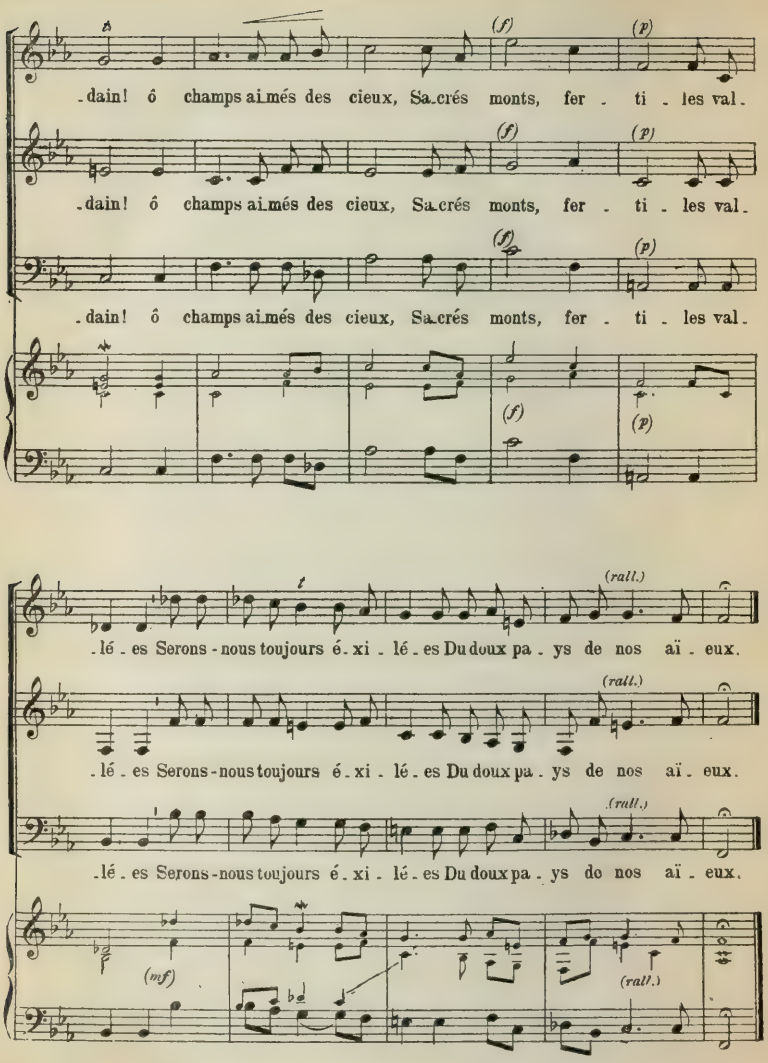

(f)
(p)
-dain! ô champs aimés des cieux, Sacrés monts, fer - ti - les val-
-dain! ô champs aimés des cieux, Sacrés monts, fer - ti - les val-
-dain! ô champs aimés des cieux, Sacrés monts, fer - ti - les val-
(rall.)
-lé - es Serons - nous toujours é - xi - lé - es Du doux pa - ys de nos aï - eux.
-lé - es Serons - nous toujours é - xi - lé - es Du doux pa - ys de nos aï - eux.
-lé - es Serons - nous toujours é - xi - lé - es Du doux pa - ys de nos aï - eux.
(mf)

TABLE DES GRAVURES.

Portrait de Racine VII
Manuscrit du testament de Racine XV
Vue de « La Maison des dames de Saint-Cyr » XVIII
Portrait de Mme de Maintenon, par F. Elle XXII
Darius XXVIII
Portrait de Mme de Maintenon, par Mignard XXXIX
Plan du Théâtre de Saint-Cyr XLII
Lettre de Racine à Mme de Maintenon XLVIII
Représentation d'*Esther* à Saint-Cyr Th. Sarah Bernhardt . . LIV
Frise des archers de Suse LIX

Titre de l'édition princeps 1
Dame religieuse de Saint-Cyr 4
Demoiselle de Saint-Cyr de la 1re classe 8
Portrait de Louis XIV 16
Esther en présence d'Assuérus d'après Lebrun 19
Esther en présence d'Assuérus d'après Coypel 68
Triomphe de Mardochée 86
Signature de Racine 116

TABLE DES MATIÈRES.

Avertissement V
Notice biographique sur Jean Racine IX
Notice sur « Esther » :
I. — Mme de Maintenon et Saint-Cyr XVII
II. — La tragédie d' « Esther » XXI
III. — Représentations d' « Esther » XL
Le « Livre d'Esther » LVII

ESTHER :
Préface de Racine 3
Noms des personnages 12
Prologue 13
Acte I 21
Acte II 49
Acte III 83
Musique de J.-B. Moreau (solo et chœur) 117
Table des gravures 123

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

JUL 17 '77

14 DEC '84

DEC 12 '84

SEP 28 1999

SEP 28 1999

SEP 30 1999

CF

a39003 002112091b

0276513-01-7 CE

PQ 1895 .C6 1914
RACINE, JEAN
ESTHER.

CE PQ 1895
.C6 1914
COO RACINE, JEAN ESTHER.
ACC# 1216488